

ON DMÎNDJE È PIAINTCHTÈ

UN DIMANCHE AUX PLANCHETTES

RÉCIT EN PATOIS DES MONTAGNES NEUCHATELOISES

Les lecteurs du *Musée neuchâtelois* s'étonneront peut-être de trouver dans une revue qui s'intitule « Recueil d'histoire et d'archéologie » un récit qui semble rentrer dans le domaine de la littérature d'imagination. Mais de longues explications ne seront pas nécessaires pour justifier cette anomalie apparente. L'œuvre de M. Michelin nous paraît avoir un double titre à figurer dans les pages du *Musée*. D'abord elle est en patois, et le patois neuchâtelois appartient désormais à l'histoire. Il a cessé depuis longtemps d'être une langue parlée; ses derniers dépositaires disparaissent les uns après les autres, et avec eux s'éteint notre tradition linguistique indigène. N'est-ce pas le devoir d'une revue historique de recueillir précieusement les trop rares documents de ce qui fut notre idiome national? En second lieu, ce récit est en lui-même l'évocation d'une époque de notre vie neuchâteloise qui paraît déjà bien lointaine, quoique une cinquantaine d'années seulement nous en séparent. L'auteur n'a fait que réunir et mettre en œuvre, en les reliant par une trame plus ou moins fictive, des souvenirs de choses vécues. Le tableau qu'il nous trace est aussi un document, et un document qui fixe mieux que ne sauraient le faire de gros volumes de pièces d'archives la manière de penser et de vivre, les types et les usages caractéristiques des environs de la Chaux-de-Fonds vers 1860. Ce seul mérite devait lui assurer bon accueil dans le *Musée neuchâtelois*.

Comme l'explique l'*Avant-propos* que nous reproduisons ci-dessous, ce fut l'appel adressé à tous les patoisants neuchâtelois par le professeur Louis Favre, en 1892, qui détermina M. Michelin, alors pasteur aux Bayards, à rédiger la narration qu'il a intitulée *Un dimanche aux Planchettes*. Le manuscrit en était achevé vers la fin de 1894, mais se trouva beaucoup trop volumineux pour pouvoir trouver place dans le recueil de morceaux patois que publia la Société d'histoire de Neuchâtel, à la suite de l'initiative prise par M. L. Favre. On se borna à en imprimer quelques fragments, sans notes ni traduction¹. L'auteur espérait provoquer par ces spécimens la curiosité des amateurs de patois et se proposait de publier en un volume à part le texte entier, avec illustrations, traduction française, introduction grammaticale et vocabulaire. Il ne se dissimulait cependant pas que ce livre avait peu de chance d'être une affaire lucrative et qu'il se rencontrerait difficilement un éditeur disposé à se charger des frais. « Mais, écrivait-il à M. L. Favre, peut-être finirai-je par trouver un Mécène qui viendra au moment opportun me donner le coup de main nécessaire. » Les années passèrent, et le

¹ Pages 398-408 du volume *Le patois neuchâtelois. Recueil de dictons et de morceaux*, etc. Neuchâtel, 1895.

Mécène ne se trouva pas. En 1900, M. Michelin céda à l'entreprise du *Glossaire des Patois de la Suisse romande* ses *Notes grammaticales* et son *Vocabulaire* du patois des Montagnes. Il conserva en revanche le manuscrit de son récit, pour lequel il espérait encore découvrir un éditeur. Mais cet espoir ne se réalisa pas jusqu'à sa mort, survenue en 1905.

Le manuscrit qui a été mis à notre disposition par sa famille et que nous publions ci-après est en entier de la main de l'auteur. Il est daté de 1900 et comprend en trois cahiers le texte patois complet, avec traduction française en regard. Cette copie, comparée avec les fragments publiés en 1895, présente des divergences d'orthographe et quelques variantes de rédaction. Un petit nombre d'additions au crayon paraissent dater des derniers temps de la vie de l'auteur. Aux trois cahiers de texte faisaient suite les deux cahiers (96 pages) de *Notes grammaticales* acquises par le *Glossaire romand*. Elles sont fort intéressantes, mais leur étendue et le cadre de cette revue ne nous permettent pas de les publier.

M. Michelin n'avait pas la prétention de faire œuvre littéraire en écrivant sa narration, et ce n'est pas à ce point de vue qu'elle doit être jugée. Dans une lettre, il définit son travail « un recueil aussi complet que possible de termes et de locutions, agencés avec plus ou moins d'art et de goût pour les besoins de la cause ». Mais nous croyons qu'il est trop modeste lorsqu'il ajoute « quelque chose comme les *Exercices* sur le *Recueil de mots* de B. Pautex ». Si parfois le but pratique visé dans l'ouvrage est un peu trop apparent, l'auteur ne s'en est pas moins tiré de sa tâche avec habileté et un réel talent de conteur. Tout en étant fort précieux comme collection abondante de tournures et de mots bien patois, son récit se lit d'un bout à l'autre avec agrément et intérêt. Dans toute sa simplicité, il ne manque ni de relief, ni de saveur, à condition d'être lu dans l'original. Nous devons ajouter pour les philologues que les formes patoises ne sont pas toujours absolument sûres dans leurs détails. Né en 1840, M. Michelin n'a déjà plus connu qu'un patois en décadence, fortement influencé par le français. De là des hésitations, surtout dans les terminaisons (*travaiilà* et *travaiilli*, *boune* et *bouna*, *boussée* et *bousséye*, etc.). En outre, l'auteur savait le patois bien plus pour l'avoir entendu autour de lui que pour l'avoir pratiqué. Rien d'étonnant dès lors si ses souvenirs sont parfois en défaut, s'il confond à l'occasion des sons voisins (p. ex. *ch* et *tch*) ou s'il lui échappe une forme inexacte. Nous avons relevé dans les notes un certain nombre de ces cas. Quant à l'orthographe, sans être strictement phonétique, elle est plus rationnelle que ne l'est en général celle des patoisants amateurs et permet de se faire une idée assez précise de la prononciation. Nous n'y avons apporté que de légères modifications en vue de la simplifier. Ainsi nous avons introduit *è* au lieu de *et* pour l'*e* ouvert final, sauf lorsque le *t* est étymologique (*totè stè rotchè*, *attatè vè*, au lieu de *totet stet rotschet*, *attatet vet*, etc.); nous avons remplacé *tsch* par *tch* et adopté *ë* au lieu de *eu'* pour le son de *eu* ouvert (*përmëre*, *dëtë*, au lieu de *peur'mëre*, *dëteu'*, etc.). L'emploi de *y* entre voyelles a été généralisé (*véyan*, *fëyè*, *oyain*, au lieu de *vé-ian*, *fë-iet*, *o-iaïn*) et le trait d'union au milieu des mots (*pa-yi*, *idé-ye*, *étab-yi*, etc.) a été supprimé. Il suffit de se souvenir que l'*y* n'influence jamais la prononciation de la voyelle précédente. L'*l* mouillée a été noté par *ly* au lieu de *ll*. La traduction a été révisée et rapprochée autant que possible de l'original, son but étant avant

tout de faciliter la lecture du texte patois et de remplacer, dans la mesure du possible, le glossaire que nous ne pouvions pas donner. Les mots qui pouvaient difficilement être traduits par un terme correspondant ont été conservés sous la forme dialectale et expliqués en note. Le manuscrit lui-même ne renferme aucune annotation, mais notre collègue et ami M. L. Gauchat, professeur à l'Université de Zurich, a bien voulu nous communiquer les extraits du *Vocabulaire* de M. Michelin qui nous intéressaient; nous lui sommes en outre redevable de nombreux renseignements empruntés à d'autres matériaux du *Glossaire romand* ou tirés de ses propres recherches sur les patois neuchâtelois. M^{lles} Botteron, à Cormondrèche, nous ont aussi fourni les éclaircissements que leurs souvenirs leur permettaient de donner sur le patois des environs de la Chaux-de-Fonds.

J. JEANJAQUET.

AVANT-PROPOS

Le récit suivant est écrit en patois des Montagnes neuchâteloises, patois qui se parlait d'une manière à peu près identique dans les deux districts actuels de la Chaux-de-Fonds et du Locle (y compris, par conséquent, les Planchettes, les Eplatures, la Sagne, ainsi que les Brenets, les Ponts, la Chaux-du-Milieu et la Brévine). En général, il était plus rude que les autres patois du canton, dont il différait d'ailleurs par la prononciation et l'intonation de certains mots, et par une foule de locutions spéciales. Comme eux, hélas! il était déjà bien languissant, bien malade, lorsque la Révolution de 1848, en décrétant l'instruction primaire gratuite et obligatoire, est venue lui porter un coup mortel. Aujourd'hui, il est mort et bien mort; tout au plus s'il vit encore à l'état de souvenir — et de souvenir plus ou moins exact et complet — chez quelques rares personnes. Faut-il le regretter? Faudrait-il le galvaniser, tenter de le ressusciter? Oh! non, jamais une pareille idée ne nous serait venue. Mais nous l'avons connu, ce bon vieux patois, nous l'avons aimé. Il a été le langage d'un père et d'une mère chéris, celui du milieu où nous avons passé les beaux jours de notre enfance et de notre adolescence. Depuis longtemps déjà nous songions à lui consacrer quelques lignes, et, dans ce but, nous avons mis à part quelques-uns de nos souvenirs, lorsque, il y a quelques années, l'appel ému et si patrio-

tique de M. le professeur Louis Favre est venu tout à coup féconder notre idée et lui donner corps. Qui sait combien de temps, sans cela, elle fût encore restée simplement à l'état de bonne intention ! Sans être artiste, nous n'avons pu résister au désir de tenter, nous aussi, d'esquisser la physionomie si caractéristique de ce vieux dialecte aimé. Notre ambition est même allée plus loin : nous aurions voulu reproduire, dans un médaillon à placer sur sa tombe, ses traits principaux, en vue d'en donner une idée un peu précise à ceux qui n'ont pas eu le même privilège que nous et ne le connaissent plus que par ouï-dire. Mais, hélas ! nous ne sommes ni peintre, ni sculpteur, et notre travail trahira plus d'une fois une main novice et peu expérimentée. Pouvons-nous espérer que l'on nous tiendra compte de notre bonne volonté ?

Il n'était ni riche, ni élégant, le patois de nos pères. Comme eux, il était pauvre, simple, sobre, mais comme eux aussi, il était énergique. Il manquait presque totalement de termes abstraits, et il eût été bien embarrassant de s'en servir pour composer des odes ou une épopée. Cela ne veut pas dire qu'il n'ait pas eu ses termes expressifs, souvent très pittoresques, et à l'occasion sa fraîche poésie ; mais ce qu'il aurait été inutile d'y chercher, ce sont les euphémismes, les expressions languoureuses, raffinées, ces mièvreries que d'aucuns ont l'air de considérer de nos jours comme le *nec plus ultra* de l'élégance et du bon ton. Dans leur langage comme dans leurs vêtements, nos pères ne regardaient pas à l'élégance, ils regardaient à la solidité. Avant tout, ils voulaient être naturels et vrais, et rien ne pouvait leur être plus antipathique que la recherche et l'affectation. Ils aimaient l'or pur, ne fût-il qu'à l'état de lingot, et n'avaient pour le clinquant qu'un souverain mépris. Ce ne sont pas eux non plus, il faut le dire, qui auraient remplacé le mot de pantalon par celui d'*inexpressible*, oh ! non. Un chat, ils l'appelaient *on tchat*, voilà tout. Quelquefois même, ils poussaient bien un peu loin cet amour du naturel, et nous avons dû laisser de côté telle ou telle de leurs expressions, qui aurait pu paraître décidément trop vigoureuse. Cependant, l'on voudra bien nous pardonner d'en avoir laissé passer une ou deux, bien innocentes d'ailleurs.

C. MICHELIN-BERT.

On dmindje è Piaintchtè

I

I iétou¹ encouo on boueubasson d'ana dzàn-na d'an, ca la mama no dza on bé dlon à dedjôn-non, à ma seu et à mè (noz étin djumè): «S'voz èté bin sédge sta snàn-na, noz odrin tu dmindje k'vin à cotlà tchi l'onche Ezaïé dè Piaintchtè. I y a grò lontin k'no n'l'ain pyè vou et i iai sondgi sta né k'no fazin la boua. I n'créyo vouère è sègne², ma tot parì on tò sègne è adé pè et i iai pouè ke l'pouè viyottet, avoué son viye rumatiss et sta métchan to («la to u pouè, k'dure djuk à la mouò»), ema i no dzait l'dari viédge k'il è vniu tchi no), n'vègne à mèri on de stè djè, maugrà l'dicton: long piégnan, long vivan».

Vo peùtè vo pinsà ema noz étin conta ca noz ain oyì cink! I dvo porè vo confessà k'i n'no tchayait vouère k' l'onche set malète o vouari. Ma s'n'alà d'l'otau d'bon matin et ne rvni ke l'vépre! Travouachi tot Pouyeré et allà djuk è Piaintchtè, et povè reontà k'noz avin djèrè vou stu bé vlédge! Et s'no povin allà djuk su l'Du, k'i m'pinsàve, et vè on viédge dè pesson a via et rappouotà dè grabeussè, no k'n'étin djamà allà pyè lyèin³ k'èz Adret et,

¹ L'auteur écrit toujours *i iétou*, j'étais, *i iai*, j'ai, *i ianmavo*, j'aimais, etc. L'*i* initial de ces formes verbales appartient en réalité au pronom précédent, qui est *i* devant consonne et *iy'*, ou simplement *y'*, devant voyelle.

² Le mot habituel est *soudje*; il y a probablement ici confusion avec «signe», présage.

³ La graphie *lyuin* rendrait mieux la prononciation.

Un dimanche aux Planchettes

I

J'étais encore un petit garçon d'une dizaine d'années, lorsque notre mère nous dit un beau lundi à déjeuner, à ma sœur et à moi (nous étions jumeaux): «Si vous êtes bien sages cette semaine, nous irons tous dimanche prochain en visite chez l'oncle Esaïe des Planchettes. Il y a bien longtemps que nous ne l'avons plus vu et j'ai songé cette nuit que nous faisons la lessive. Je ne crois guère aux songes, mais tout de même un tel songe est toujours laid et j'ai peur que le pauvre petit vieux, avec son vieux rhumatisme et sa mauvaise toux («la toux du porc, qui dure jusqu'à la mort»), comme il nous disait la dernière fois qu'il est venu chez nous, ne vienne à mourir un de ces jours, malgré le proverbe: long plaignant, long vivant.»

Vous pouvez penser comme nous étions contents quand nous avons entendu cela! Je dois pourtant vous avouer qu'il ne nous importait guère que l'oncle fût malade ou guéri. Mais s'en aller de la maison de bon matin et ne revenir que le soir! Traverser tout Pouillerel et aller jusqu'aux Planchettes, et pouvoir raconter que nous avions aussi vu ce beau village! Et si nous pouvions aller jusqu'au Doubs, me disais-je, et voir une fois des poissons en vie et rapporter des écrevisses, nous qui n'étions jamais allés plus loin qu'aux Endroits et, de l'autre côté, jusqu'à la Combe à l'Ours! Je vous dis un mensonge: nous avions été une fois à la Queue de l'Ordon, et une autre fois, précisément le jour de *l'époque*, avec notre père jusque derrière la Roche des Crocs pour

d'fautêr chan, djuk à la Combe à l'È!
I vo diô ana mâte: noz étin allâ on
viêdge à la Coua d'Odon, et ann
autêr viêdge, dret l'djê d'Époque¹,
avoué l'papa djuk dari la Rotche dè
Cro pouo cri dè marliè. C'était après
l'dari néva du bé-tin, slu k'on a avzi
d'y dire «la nédge di Tatoyé²». Mâ
faut-u k'noz éyain zè d'la mautchance:
no n'ann ain bouéné pas trovâ ana!
L'papa s'ann è porè asstou consoulâ a
dzant: «Grô marli, ptet guèrni! S'no
n'ain pas trovâ dè marliè oui, noz
aran du gran et d'la frutte stu dari-
tin. N'vaut-u pas mi dinse?» Et no no
sin acontatâ d'rappouotâ kék bovièu
et on bé boket d'oulivè.

Lè dja du vèznau dzan kék viêdge
k'noz étin dèz assatyon, ma da l'fond
no n'étin vouère assati et vouère avzi
d'allâ no promnâ. Tota la snân-na, du
dlon u tsandre, i no faliait alâ à l'é-
couïla o factâ poua l'otau. U bé-tin, on
acmassive lèz eùvrè, et no dvin noz
aidâ èz airzon, à piantâ lè pommtè, à
faire lè corti. On noz aviait à revâ lè
pierrè du prâ, étandre lè darbounirè,
keudre dè gran d'pouò po faire d'la
salète o d'la fardouye³. L'tchautin, i fa-
liait fnâ. Tot sûr k'i n'pouotavo pâ
l'covi⁴ et k'i n'povouâ pâ encouo séyi,
maugrà k'i coudivo dè viêdge faire
kék svée, mâ noz avin pru de bzègne
à seùdre cma no povin, avoué la fortche

¹ L'«époque» désigne dans les Montagnes neuchâteloises les dates traditionnelles de règlement de comptes, la Saint-Georges (24 avril) et la Saint-Martin (11 novembre).

² «Tatouillards», sobriquet des habitants des Franches-Montagnes ou de la Franche-Comté qui venaient au printemps chercher de l'ouvrage chez les agriculteurs neuchâtelois. Une dernière chute de neige accompagnait souvent leur arrivée.

³ Mets composé d'un mélange de légumes verts.

⁴ Etui de bois suspendu à la ceinture, dans lequel le faucheur met la pierre à aiguiser.

y chercher des morilles. C'était après la dernière chute de neige du printemps, celle que l'on a coutume d'appeler «la neige des Tatouillards». Mais faut-il que nous ayons eu de la malchance: nous n'en avons pas même trouvé une! Notre père s'en est pourtant bientôt consolé en disant: «Grand morillier, petit grenier!» Si nous n'avons point trouvé de morilles aujourd'hui, nous aurons du grain et du fruit cet automne. Ne vaut-il pas mieux ainsi?» Et nous nous sommes contentés de rapporter quelques pas d'âne et un beau bouquet de narcisses jaunes.

Les gens du voisinage disaient parfois que nous étions des enfants gâtés, mais au fond nous n'étions guère gâtés et guère habitués à aller nous promener. Toute la semaine, du lundi au samedi, il nous fallait aller à l'école ou nous occuper à la maison. Au printemps, on commençait les travaux des champs et nous devions aider aux labours, à planter les pommes de terre, à faire les jardins. On nous envoyait enlever les pierres du pré, étendre les taupinières, cueillir des dents de lion pour faire de la salade ou de la *fardouille*. L'été, il fallait faire les foins. Il est évident que je ne portais pas le *covi* et que je ne pouvais pas encore faucher, bien que j'essayasse parfois de donner quelques coups de faux, mais nous avions assez à faire à suivre comme nous pouvions, avec la fourche et le râteau, les faucheurs et les faneuses, à étendre les andains, à râtelier le pré ou à chasser les mouches et les taons du cheval. L'automne, nous avions à moissonner, récolter le regain, garder les vaches, que nous devions aller faire paître jusque derrière le Foulet, en faisant bien attention de ne pas les lais-

et l'raté, lè séyu et lè fanirè, à étantchi lèz andain, à ratlà l'pra o à éca-vassi lè motchè et lè tavan u tchvau. L'dari-tin, noz avin à mässnä, faire lè rcouò, vouadà lè vatchè, k'no dvin alà tchampéyi djuk dari l'Foûlet, à tchouyan bin d'lè lassì alà à damédge. Pi no dvin traire l'djardinédge, lè tchoù-réve, lè rifnalè, tayi lè tchou, faire la sarcrète et l'sourière¹. L'djè k'on mazlait la cabe², c'était adé on grò djè. S'no n'avin pas l'coueu d'boûtà ca on l'attatchive u tchéyon et d'la vè assnä, la pouira bête, no no piaizin porè grò d'boûtà l'mazlé ke ntéyive lè boué, k'tayàve et tchap-piàve l'fédge et la tché po lè suss, d'on pouè bréyi tot stu commerce, et d'gon-chà la pessubye.

Tot slé n'veut porè pas dire k'no n'éyain djamà zè l'tin d'alà coréyi avoué lèz autèrz afa, à djoui à cou, à boût-tchet, à la tape, à totè chôtè d'djou. Po mè, ça k'i m'ann ai porè bayi à djoui è trimè³, à la ranguiye⁴, à la bèca⁵, à la smelle, à tiami⁶, à tiri à l'erblette o bin à faire dèz étraclée avoué l'étrac ke l'papa m'avait atchtà à la fère du Louche, et k'avait sta bala pie bianche k'fazait à biscà tu lè bovi! Ça k'i y avait d'pyè comique, c'était ca on tétchive d'faire dè tè cma lè comédiens et k'on

ser commettre de dommages. Puis nous devions arracher les légumes, les choux-raves, les carottes, couper les choux, faire la choucroute et le *sourière*. Le jour où l'on tuait la vache grasse était toujours un grand jour. Si nous n'avions pas le cœur de regarder quand on l'attachait à la boucle et de la voir assommer, la pauvre bête, nous nous plaignions pourtant beaucoup à regarder le boucher qui nettoyait les boyaux, qui coupait et qui hachait le foie et la viande pour les saucisses, à tripoter un peu dans tout ce commerce, et à gonfler la vessie.

Tout cela ne veut pourtant pas dire que nous n'ayons jamais eu le temps d'aller nous amuser avec les autres enfants, jouer à cache-cache, à colin-maillard, à tape-dos, à toute sorte de jeux. Pour moi, ce que je m'en suis pourtant donné de jouer aux *trimes*, à la *ranguille*, à la *becque*, au cheval-fondu, à *tiami*, de tirer à l'arbalète ou bien de faire claquer le fouet que notre père m'avait acheté à la foire du Locle, et qui avait cette belle corde blanche qui faisait bisquer tous les bergers! Ce qu'il y avait de plus comique, c'était lorsque nous tâchions de faire des tours comme les saltimbanques et que nous ne pouvions rien faire d'autre que la culbute et l'arbre fourchu! Notre mère nous recommandait toujours bien de ne pas aller nous friper et de bien nous garder d'aller faire des polissonneries. Mais cela ne nous empêchait guère d'aller grimper sur les arbres du petit bois qui était près de notre maison pour chercher des nids d'oiseaux, que nous nous gardions pourtant bien de détruire. Il n'en était plus ainsi quand nous avions découvert un guépier: tous les enfants

¹ Choucroute aux raves, de l'allemand *Sauer-rüben*.

² Vache qui ne rapporte plus et qu'on engraisse pour la boucherie.

³ Jeu de billes.

⁴ Jeu analogue au jeu de bouchon; on disait aussi à Neuchâtel: jouer à la *quintche*; le mot *ranguitch*, relevé aux Planchettes, est une contamination des deux expressions.

⁵ Littéralement: à la *truie*, jeu dans lequel un des joueurs cherche à amener une boule dans un trou à l'aide d'un bâton, tandis que les autres tâchent de l'en empêcher. La boule elle-même s'appelle aussi *bèka*. Cf. en français « cochonnet ».

⁶ Nous ignorons le sens de ce mot, qui n'est pas dans le *Vocabulaire* de l'auteur, et n'a pas été relevé ailleurs.

n'povait ra faire d'autre k'la cupesse et la colonnta! La mama no rmandève adé bin de n'pâ alâ no détripâ et d'bin no vouarda d'alâ faire lè mau. Ma ça n'noz apatchive¹ vouère d'alâ grimpâ su lè bou du botchat, k'était pré d'nouître otau, po kiéyi après dè nid d'ozé, k'no no vouadin porè bin d'détrure. Ça n'était pyè dinse ca noz avin trovâ ana vouépira: tu lèz afa du vèznau s'assinbian po l'esterminâ, ça ke n'povait vouère s'faire sa k'no fous-siain tu pyè o moins picâ pa lè vouépè. On-n alâve djèrè è bouodonirè po a pânre le mi, ma l'pyè sova no n'y trovîn ra d'autre k'dè brette et dè covon, sa contâ ke stè pouzon d'bouodon no pican cma lè vouépè. Maugrà tot ça k'i iai coudi d'faire po lèz élevâ à l'otau cma dè motchè à mi, i n'ai djamá pou y arvâ. S'voz avi vou da kainz état no rarvin dè viédge à l'otau! Tot sbaumâ, avoué on pan d'éyon k'ganguiyive d'on chan, on pan d'ann autre, no rssiabian pyè dèz ambouëye k'dèz afa bin élevâ. Pyè d'on viédge i noz è arvâ d'alâ faire kék farce è vzîn, cma ca no sin alâ on bé vépre, avoué do o trè pervers cma no, démanglyi la² clédar et lè dammtè³ du corti d'la viye Ortense L'Étoffette, et lyi rotchi avau ana tétcha d'ancéye u chan de s'n otau. Foueu d'kéke biosson et kéke écormantchure, tot s'était pru bin passâ et no rarvin à l'otau tot gloriu de nouître exploit, mais n'faut-u pas k'ann épion, k'avait tot vou, n'set alâ no racouzâ à nouître dja! Vo peûtè yoz imadgenâ la bèrdoulée ke l'papa noz a bayi.

Ma l'euvoué, noz étin bin deubdgi

¹ *Apachait*, dans l'original, est sans doute un lapsus.

² Ailleurs le mot est masculin; l'auteur le donne comme étant des deux genres.

³ *Damettes*, pieux d'une clôture à claire-voie.

du voisinage se rassemblaient pour l'exterminer, ce qui ne pouvait guère se faire sans que nous fussions tous plus ou moins piqués par les guêpes. On allait aussi à la recherche des nids de bourdons pour en prendre le miel, mais le plus souvent nous n'y trouvions rien d'autre que des rayons de cire et du couvain, sans compter que ces *poisons* de bourdons nous piquaient comme les guêpes. Malgré tout ce que j'ai tenté de faire pour les élever à la maison comme des abeilles, je n'ai jamais pu y arriver. Si vous aviez vu dans quel état nous revenions parfois à la maison! Tout meurtris, avec un morceau d'habit qui pendait d'un côté, un morceau d'un autre, nous ressemblions plus à des épouvantails qu'à des enfants bien élevés. Plus d'une fois il nous est arrivé d'aller faire quelque niche aux voisins, comme quand nous allâmes un beau soir, avec deux ou trois garnements comme nous, démantibuler la porte à claire-voie et la palissade du jardin de la vieille Hortense L'Étoffette, et lui faire crouler une pile de bardeaux à côté de sa maison. En dehors de quelques pinçons et de quelques éraflures, tout s'était assez bien passé, et nous revenions à la maison tout glorieux de notre exploit, mais ne faut-il pas qu'un espion, qui avait tout vu, soit allé tout rapporter à nos parents! Vous pouvez vous imaginer la rossée que notre père nous a donnée.

Mais l'hiver, nous étions bien obligés de rester un peu plus à la maison. Quels hivers nous avions dans ce temps-là! Quelles froidures, parfois, à vous geler les orteils quand nous partions pour l'école en portant notre diner! Si vous aviez vu ces glaçons pendant

d'restà on pou pyè à l'otau. Kainz eu-
voué noz avin de stu tin lé! Kain-nè
fèrcassè dè viédge à vo djalà lèz arplion¹
ca no pouatin po l'écoûla a pouotan
nouèr dinà! S'voz avi vou stè liasson
padoyan èz ètchnau, stu pousse², stè mnée
u chan d'Potau! Et stè tchmin tot d'liasse
cma dè mru k'on y tchéyât tot ba càzi
tu lè trapa! Asstou k'noz étin rvniu
d'l'écoûla, avoué lè pi et lè det k'no dé-
batan, po no réchaudâ on no fazait à
ràssa et fadre du boû, alâ cri d'l'ève,
aprintrè l'fieu po le rpa et rlavâ. La
louvrée, damati kè l'papa, k'était on fin
rlodgear (i fazait lèz ètchapédge à rssau
et à duplex), travayive à s'n étabyi et
k'la mama tchaliotâve sè pointè su l'cus-
niet, noz apèrniain nouèrè réponsè. A chat
o ouèt urè, la sonne noz apougive et
i no faliait alâ no rédire. — Et vlé cma
on no pidozait, cma noz étin dè pédju,
dè gâtion! I n'sai pâ cma stè vzin no
povan dinse méganiâ. Tot sûr k'i n'éta-
ke de stè djalou cma i y ann a adé zè
et i y ann ara adé da stu méchan
monde.

Tot pari, dè viédge, on no pèrmettait
d'louvrâ ana boussée et d'on pou coréyi
avoué lè bé coréyon k'la trontche³ noz
avait appoutâ u Boun-an o à Tschalade
d'l'an passâ, et k'éta adé bin rindgi da
on tiroû d'la cmoûde. Ma i ianmâvo mi
lè coréyon k'i m'fazou avoué mon bé
couté à do lamè, la rass et l'tayan. I
povou dinse passâ dèz urè à tchapouzâ
on bocon d'boû, à l'pouatuzâ, à li faire
totè chôtè d'èkèrnè. Ma cma i n'étoû
djamâ contin de m'n èvrédge et k'i m'fa-

¹ Lire plutôt *arpion*.

² Neige en poussière chassée par le vent.

³ L'auteur traduit ce mot par « dame de Noël ». Mais il désigne primitivement la « bûche » de Noël. D'après M^{lle} Botteron, on appelait ainsi deux chaises mises dos à dos et recouvertes d'un vêtement, sous lesquelles on cachait les assiettes de friandises destinées aux enfants. Ceux-ci frappaient la *trontche* à coups de bâton.

aux gouttières, ces tourbillons, ces amas
de neige à côté de la maison! Et ces
chemins tout de glace comme des miroirs,
où l'on tombait à plat presque à chaque
pas. Aussitôt que nous étions revenus
de l'école, avec les pieds et les doigts
qui avaient l'onglée, pour nous réchauf-
fer, on nous faisait scier et fendre du
bois, aller chercher de l'eau, allumer
le feu pour le repas et laver la vais-
selle. La veillée, pendant que notre
père, qui était un habile horloger (il
faisait les échappements à ressort et à
duplex), travaillait à son établi et que
notre mère faisait ses dentelles sur le
coussin, nous apprenions nos leçons.
A sept ou huit heures, le sommeil nous
empoignait et il fallait aller nous cou-
cher. — Et voilà comme on nous dor-
lottait, comme nous étions des pares-
seux, des enfants gâtés! Je ne sais pas
comment ces voisins pouvaient ainsi
mal nous juger. Pour sûr que ce
n'étaient que de ces jaloux comme il
y en a toujours eu et comme il y en
aura toujours dans ce mauvais monde.

Cependant, quelquefois, on nous
permettait de veiller un moment et d'un
peu jouer avec les beaux jouets que la
tronche nous avait apportés au Nouvel-
An ou à Noël de l'année d'avant, et
qui étaient toujours bien rangés dans
un tiroir de la commode. Mais j'aimais
mieux les jouets que je me faisais avec
mon beau couteau à deux lames, la
scie et le tranchant. Je pouvais ainsi
passer des heures à taillader un mor-
ceau de bois, à le percer, à y faire
toute sorte d'entailles. Mais comme je
n'étais jamais content de mon ouvrage
et qu'il me fallait toujours le recom-
mencer, notre père se fâchait et me
disait: « Ah! quel pauvre inventeur!
Tu n'as pourtant point d'énergie, point
de savoir faire! Tu n'es qu'un bague-
naudier, un bon à rien. Tu aurais bien

liait adé la racmassi, l'papa s'corsive et me dzait : « Ac ! Kain poure inventchnu !¹ T'n'ai porè ra d'acouè, ra d'bouss. T'n'é k'on patè, on nèkliot. T'ari bin mi fà de rpassà t'n alçon. Va firòbe !² »

Kék viédge noz avin la vzite d'on para o d'on vzin et asstouè ke l'papa avait déprin son quinquet, on fzait³ on seul⁴ o on binoc⁵. U tchavon d'la louvrée, on fzait l'poussnion avoué du pan, du fèr-médge, dè pomè, dè nèzliè o dè cokè, et on alàve s'couthi grò boueunà.

I dévo porè dire k'tu lè tsandre la véprée on no pèrmettait d'allà foueu, ca i n'fazait pas trop pè tin o k'i n'nédgive k'de rcrince et k'noz avin è dè bon carnet. Ça k'no no sin leùdji stu djè avau lè Crétet ! Pyè d'on viédge noz ain fà la bètcule avoué noutra leùdje et noz ain grò riscà d'no rotre lè bra et lè djàmbè o d'no fratchi l'pomé, ma ra n'povait noz apatchi d'racmassi. Ari, se d'aventure no rappouotin on mètchan carnet, ça k'noz arvait encouò kék viédge, hardi ! u pan et à l'ève et à l'otau tota la véprée ! Noz avin bé pyèrà, ròkà, snieulà, nion n'fazait lè sabian d'noz oyi. Tot pari, dè viédge, l'papa, à fond d'pâchasse, se rvirive, pèrniait s'n archet⁵ et no fazait à djingà pa tu lè carre a no bayan ana de stè roulée k'on s'a rsvin adé, et a no dzan : « Kain-nè tirvognè ! Aré vo asstouè fini stè snieulè, dièbe d'ròcnu, pèt étoutchè k'voz ètè ! »

¹ Lire *invenchnu*, littér. « inventionneur ».

² Ce mot indique la cessation du travail à la fin de la journée (all. *Feierabend*).

³ L'auteur emploie concurremment les formes *fzait* et *fazait*. Dans ses *Notes grammaticales*, il donne encore comme troisième variante *fzive*. A en juger d'après ces *Notes*, l'incertitude des formes était grande dans le verbe, soumis à toute sorte d'influences analogiques.

⁴ Noms de jeux de cartes très répandus autrefois.

⁵ Outil d'horloger.

mieux fait de répéter ta leçon. Va au lit ! »

Quelquefois nous avions la visite d'un parent ou d'un voisin, et aussitôt que notre père avait éteint son quinquet, on faisait un *seul* ou un *binocle*. A la fin de la veillée, on faisait une collation avec du pain, du fromage, des pommes, des noisettes ou des noix, et l'on allait se coucher tout content.

Je dois pourtant dire que tous les après-midi du samedi l'on nous permettait de sortir, quand il ne faisait pas trop mauvais temps ou qu'il ne tombait que de rares flocons de neige et que nous avions eu de bonnes notes à l'école. Ce que nous nous sommes lugés ce jour-là sur la pente des Crétets ! Plus d'une fois nous avons fait la culbute avec notre luge, et nous avons risqué beaucoup de nous rompre bras et jambes ou de nous briser la tête, mais rien ne pouvait nous empêcher de recommencer. En revanche, si par aventure nous rapportions de mauvaises notes, ce qui nous arrivait encore quelquefois, hardi ! au pain et à l'eau, et à la maison tout l'après-midi ! Nous avions beau pleurer, implorer, revenir à la charge, personne ne faisait semblant de nous entendre. Tout de même, parfois, notre père, à bout de patience, se retournait, prenait son archet et nous faisait cabrioler par tous les coins en nous donnant une de ces rossées dont on se souvient toujours, et en nous disant : « Quelles scies ! aurez-vous bientôt fini ces rabâchages, diables de quémandeurs, pestes que vous êtes ! »

Le dmindje était pouo tu on djë de pouò. La mattnà, on allàve u moti à la Tchau. La véprée, ca c'était l'tchautin et k'i fazait on bé djë, on alàve dè viédge s'promnà on potchottet da lè bou, da l'cernet u djustici Perret; et lé l'papa no fazait dè subiet avoué d'la saudge, o bin su lè Ségnè o su lè Sati, ma no n'alín djamá bin lyëin pocha k'i no falíait rvni d'boun ùre à l'otau pouo conduire¹. Ca c'était l'euvoué, o bin k'i fazait pè tin, no restin tu à l'otau. L'papa s'astàve u chan du fouonet d'còcalè, avoué la pipe à la gordge, l'coude d'da la cadole² (la mama li rpreutchive adé d'n'être k'on frégolu) et liésait tot pian la Feùye d'Aviss du Louche. D'son chan, la mama, avoué lè bourichè su l'nà, picave dè chaume³ o bin liésait da noutra gròssa Bèbia. Po cant à no, noz alín noz amouzà avoué lez afa du vèznau u pèle dari, k'noz i povin mnà tu l'train k'no voliain, pocha k link nion n'noz oyive et nion n'no dzait ra. Tot pari, i me rsvénio k'on viédge k'no noz étan bin tirvogni et k noz avin tot mè l'cu dssu da stu pèle, no véyain tot d'on cou l'papa k'atre cma on ran d'foudre et k'était corsi cma i n'l'avoué djamá vou. « Kain bru è-ça k vo ci fàtè, k'i no fà, n'dirait-on pà k'i c'y a la sette? Veùtè-vo dréye piacà tot stu snabre? S'vo n'voli pà vo tni coi, i vo bayo à tu ann'astikée su l'dodari et voz avio tu à lu pàn-na⁴, dièbe de dérâme-tot k'voz étè! » Et il a rtchoù la pouôte a la rtracan.

¹ *Conduire* ou *gouverner*, employé absolument, signifie dans le langage des campagnes « faire le nécessaire pour la nourriture et le soin du bétail ».

² Excavation dans le corps du poêle.

³ « Piquer des psaumes », c.-à-d. introduire entre les feuillettes du psautier une épingle ou une aiguille à tricoter et lire à l'endroit ainsi désigné par le hasard.

⁴ Dégagement formant vestibule.

Le dimanche était pour tous un jour de repos. La matinée on allait au temple à la Chaux-de-Fonds. L'après-midi, quand c'était l'été et qu'il faisait une belle journée, on allait quelquefois se promener un peu dans les bois, dans la pâture du justicier Perret, et là notre père nous faisait des sifflets avec du saule, ou bien sur les Marais ou sur les Sentiers; mais nous n'allions jamais bien loin, parce qu'il nous fallait revenir de bonne heure à la maison pour soigner le bétail. Quand c'était l'hiver, ou bien qu'il faisait mauvais temps, nous restions tous à la maison. Notre père s'asseyait à côté du poêle de faïence, la pipe à la bouche, le coude dans la *cavette* (notre mère lui reprochait toujours de n'être qu'un frileux) et lisait tout bas la *Feuille d'Avis* du Locle. De son côté, notre mère, les lunettes sur le nez, piquait des psaumes ou bien lisait dans notre grosse Bible. Quant à nous, nous allions nous amuser avec les enfants du voisinage dans la chambre de derrière, où nous pouvions faire tout le tapage que nous voulions, parce que là personne ne nous entendait et ne nous disait rien. Toutefois, je me souviens qu'une fois que nous nous étions bien chamaillés et que nous avions tout mis sens dessus dessous dans cette chambre, nous vîmes tout à coup entrer notre père comme un éclair, irrité comme je ne l'avais jamais vu. « Quel bruit faites-vous ici, nous dit-il, ne dirait-on pas que les sorciers y font le sabbat? Voulez-vous cesser tout ce bacchanal? Si vous ne voulez pas vous tenir tranquilles, je vous donne à tous une volée sur le derrière et vous envoie tous à la *panne*, diables de *ravage-tout* que vous êtes! » Et il referma la porte en la faisant claquer.

I noz avait fâ ana tau déguëye k'no n'ain pyë ozà rhoudgi tot l'rèste d'la véprée.

II

Ai-vo kniu noutr onche Ezaïé, l'viye Ezaïé tchi David-Louis, cma on lyi dzait? I voz ouye me rpondre: Madié n'n è, no n'no rsëvniain ra d'l'avè kniu. Et bin, s'voz ai got d'faire sa kniëssance, i voui vo dire k'c'était on ptet homme k'pouotâve adé dzo sa viya cape d'pé d'loutre o de rné ana còla biantche k'lyi vniait djuk su lèz èrliè et càzi su lèz eùye; dè bràyè d'mëdjlân-na à paclette, avoué dè bé boton gros cma dèz écu d'Brabant; dè gamatchè d'coueu k'lyi vnian djuk è djnu, et dè sulié lèrdge cma dè baté d'Portalban. Il avait adé avoué lu on ptet dordet avoué ana bala pòme k'lyuive cma d'l'ardja et, dè viédge, on grò parpieudge rudge. On grò motchu bieu li sètive adé d'la sacta d'dari. Il avait l'ouye on pou dur et i galéyive on potchotet. Sè viyè dja n'étan n'rèch n'pou; tot pari iz étan grò bin. I iai adé oyì rcontà k'ca i san vniu à mèri, i y an lassà ann èrtédge d'pyë d'cent dubion. I n's'était marià k'su l'té, avoué l'Anne-Marie Tissot, ana viya fèya k'était donzale tchi le mnist Reynier, ana bin brava pèrsouna, ma pèta cma tu lè dièbe. Lè mètchan laguè dzan ke ca l'onche li fè ètà do o trè viédge à la louvrée, i y avait dinse prédji: « Di vè, Anne-Marie, deu don k'nion n'te veut et k'nion n'me veut, i faut noz assinbià. » La viya donzala était vnia rudge cma on fiu et avait rpondu: « Cma vo voli, Ezaïé. Ça n'est pas de rfou et i sou bin d'accouò. » Po l'pèrmi viédge l'onche a zè l'corédge d'mettre bas l'tchat¹.

¹ L'auteur donne de cette locution l'explication suivante: « embrasser »; pour le faire, il fallait mettre à terre le chat que l'on avait sur les genoux.

Il nous avait fait une telle frayeur que nous n'avons plus osé rebouger de tout le reste de l'après-midi.

II

Avez-vous connu notre oncle Esaïé, le vieil Esaïé chez David-Louis, comme on l'appelait? Je vous entends me répondre: Ma foi non! nous ne nous souvenons pas de l'avoir connu. Eh bien! si vous désirez faire sa connaissance, je vous dirai que c'était un petit homme, qui portait toujours sous sa vieille casquette de peau de loutre ou de renard un bonnet de coton blanc qui lui venait jusqu'aux oreilles et presque sur les yeux; des culottes de drap de Berne à pont-levis, avec de beaux boutons gros comme des écus de Brabant; des guêtres de cuir qui lui venaient jusqu'aux genoux, et des souliers larges comme des bateaux de Portalban. Il avait toujours avec lui un petit bâton à beau pommeau brillant comme de l'argent, et, quelquefois, un gros parapluie rouge. Un grand mouchoir bleu lui sortait toujours de la poche de derrière. Il avait l'ouïe un peu dure et il louchait légèrement. Ses père et mère n'étaient ni riches ni pauvres; tout de même ils étaient grandement à l'aise. J'ai toujours entendu raconter que lorsqu'ils sont venus à mourir, ils lui ont laissé un héritage de plus de cent louis. Il ne s'était marié que sur le tard, avec Anne-Marie Tissot, une vieille fille qui était servante chez le ministre Reynier, une bien brave personne, mais laide comme tous les diables. Les mauvaises langues disaient que quand l'oncle eut été deux ou trois fois à la veillée, il lui avait parlé ainsi: « Dis donc, Anne-Marie, puisque personne ne te veut et que personne ne me veut, il faut nous unir. » La vieille servante était devenue

Kék mè apré i s'an mariâ et son restâ assabye pyè d'quarante an, sa k'iz éyan djamâ zè d'bisbiye et sa k'i s'éyan djamâ det on mot d'carre. I n'an djamâ zè k'on boueube, k'était bé cma l'djé — vo kniotè l'dicton : Pëta tchatta, bé minon — mâ k'è mouô dvan k'd'avè kënniâ.

Tu lè viédge k'l'onche Ezaié vniait à la Tchau pono sèz afairè, i passàve adé tchî no èz Epiaturè po on pou no récriyâ¹, et i no fazait adé grô piézi. Il était tô djati avoué tu et adé tan bin viri! Ah! ça n'était vouère cma l'viye onche Izac-Pierre dè Trainbye, k'était adé grindge cma on ptoû et rgôfè avoué tchacon. Po noutr mâlheur, stu-ci avait atchtâ ana torbira du chan d'Carudge, o pyètoû d'la Mauviria, et tu lè tchautin il y vniait à faire sa torbe. Bin sova, i noz y fazait à alâ travayî avoué lu ca no sètin d'l'écoûla. « Vni, afa, k'i no dzait, on pou liama; ca tchacon s'aide, nion ne se grève. » I no faliait atchatlà², faire dè màyè, bariuetta, tchârdgi la baudge³. Tot slé n'sarait ra étâ, s'i n'avait pas ra fâ d'autre ke d'no despoutâ, d'no dire k'no n'étañ k'dè maufin, k'no n'avan ra d'écha⁴, ra d'djache, ra d'estôtûre; k'no ne fazin ra k'dè bréyot. Et porè, i poui vo djurâ k'no fazin l'mî k'no povin. Et pi, i voliait adé tot savè : i no dmandâve ça k'on fazait à l'otau, ça k'on dzait d'lu, ça ke l'papa et la

rouge comme un feu et avait répondu : « Comme vous voulez, Esaïe. Je ne refuse pas et je suis bien d'accord. » Pour la première fois l'oncle eut le courage de donner un baiser. Quelques mois après, ils se marièrent et sont restés ensemble plus de quarante ans, sans qu'ils aient jamais eu de querelle et sans qu'ils se soient jamais dit un mot de travers. Ils n'eurent jamais qu'un fils, qui était beau comme le jour — vous connaissez le dicton : Laide chatte, beaux chatons — mais qui mourut avant sa première communion.

Toutes les fois que l'oncle Esaïe venait à la Chaux-de-Fonds pour ses affaires, il passait toujours chez nous aux Eplatures pour un peu nous *récrier*, et il nous faisait toujours grand plaisir. Il était tellement gentil avec tous et toujours de si bonne humeur! Ah! ce n'était guère comme le vieil oncle Isaac-Pierre des Trembles, qui était toujours grincheux comme un putois et bourru avec chacun. Pour notre malheur, celui-ci avait acheté une tourbière du côté de Carouge, ou plutôt de la Mal-Tournée, et tous les étés il y venait faire sa tourbe. Bien souvent, il nous y faisait aller travailler avec lui quand nous sortions de l'école. « Venez, enfants, nous disait-il, un peu leste; quand chacun aide, personne n'est embarrassé. » Il nous fallait *enchâtelier*, faire les meules, brouetter, charger la *bauche*. Tout cela n'aurait rien été, s'il n'avait pas fait rien d'autre que de nous gronder, de nous dire que nous n'étions que des nigauds, que nous n'avions point d'*escient*, point d'habileté, point de jugement; que nous ne faisons que tout brouiller. Et pourtant, je puis vous jurer que nous faisons de notre mieux. Et puis, il voulait toujours tout savoir: il nous demandait ce qu'on faisait à la maison, ce qu'on disait de lui, ce

¹ Saluer en passant, faire une courte visite.

² Dresser les mottes de tourbe les unes contre les autres pour les faire sécher.

³ Véhicule spécial pour le transport de la tourbe.

⁴ Initiative intelligente.

mama povan gaïgnî d'ana snân-na, ça k'no mdgin, ça k'no bvin et totè chôtè d'afairè k'no n'savin pâ k'lyi rpondre. Adon i s'corsive, i no dzait k'on n'avait ra d'fiance a lu, k'on i fazait dè catchon, mà k'on s'a rpatrait on viédge. Et créyivo k'i noz arait djamà bayî on crutch¹? Ah! bin vè! I no promettait adé d'no bayî ana baudge d'bala gazenée² pouo tot ça k'no l'avin aidâ, ma sâtè-vo ça k'il a zè l'craf d'noz amnâ on bé djê? Ana dmia baudge d'métchan pelvou³, méchâ⁴ avoué kék tchavon de kerbè⁵, ke n'valiait pâ dmi batch⁶, stu viye crassu!

Ma pouo cant à l'onche Ezaïé, c'était, cma i vo l'ai dja det, on tot autre affaire. Djamà i ne no sarait vniu vè sa noz appouotâ ôke: on viédge c'était dè prè o dè prôn-nè; ann autèr viédge dè tabiétè u dju, à la bize, u mnistr, o bin on bé vec. Ca i n'avait ra d'autre, i tréyive d'la lèrdge sacta d'sè tchaussè ana bouocha d'couè et no bayive on batch⁶ à tchacon. On viédge, i noz a fâ l'cadeau d'ana bala pice d'trè pissè⁷ tota neuva⁸. Et pi, i no pèrniait dssu sè djînon et no fazait à rssautâ dè viédge djank u slé. Et ca i noz avait det: «A vo rvè, pouotâ vo bin tu! Dieu voz aide!» et k'i s'ann alève tot pianotet avoué son bouotchon⁹ vouè et son ptet dordet, noz avin tu lè laguèrmè éz eùye et grò l'agri d'lu. Cma no no rlédjin de l'vè rarvâ ann autèr viédge!

¹ Petite monnaie de la valeur d'environ 3 centimes et demi.

² Tourbe de qualité supérieure.

³ Mauvaise tourbe qui se trouve près de la surface.

⁴ Le manuscrit donne *métchi*.

⁵ Racines qu'on trouve dans les tourbières.

que notre père et notre mère pouvaient gagner d'une semaine, ce que nous mangions, ce que nous buvions et toutes sortes de choses auxquelles nous ne savions que répondre. Alors il se fâchait, il nous disait que nous n'avions point de confiance en lui, qu'on lui faisait des cachettes, mais qu'on s'en repentirait un jour. Et croyez-vous qu'il nous aurait jamais donné un *kreutzer*? Ah! bien oui! Il nous promettait toujours de nous donner une *bauche* de belle *gazenée* pour tout ce que nous l'avions aidé, mais savez-vous ce qu'il a eu le toupet de nous amener un beau jour? Une demi-*bauche* de mauvais *pelvou*, mélangé avec quelques bouts de *kerbes*, laquelle ne valait pas demi-batz, ce vieil avare!

Mais, quant à l'oncle Esaïé, c'était, comme je vous l'ai déjà dit, une tout autre affaire. Jamais il ne serait venu nous voir sans nous apporter quelque chose: une fois c'était des poires ou des prunes; une autre fois des pastilles au jus (de réglisse), à la menthe, à l'anis, ou bien une belle brioche. Quand il n'avait rien d'autre, il tirait de la large poche de son pantalon une bourse de cuir et nous donnait un batz à chacun. Une fois, il nous a fait cadeau d'une belle pièce de *trois piécettes* toute neuve. Et puis, il nous prenait sur ses genoux et nous faisait ressauter parfois jusqu'au plafond. Et quand il nous avait dit: «Au revoir, portez-vous bien tous! Dieu vous aide!» et qu'il s'en allait tout doucement avec son sac de voyage vert et son petit bâton, nous avions tous les larmes aux yeux et grand regret de lui. Comme nous nous réjouissions de le voir revenir une autre fois!

⁶ Le batz de Neuchâtel = 14 centimes.

⁷ Environ 75 centimes.

⁸ *Tota neu*, dans l'original.

⁹ Lire *bouochon*.

Ora k'vo knioté on pou n'outréz afairé et noutr, onche Ezaïé, vo n'saré vouère ébayi k'la snân-na noz ait sabiâ rudama longue. Du dmoué u d'djeu tot è pru bin étâ. No tchoûyain bin d'allâ à faire lè mau, mâ no n'fazin ra ke d'prédji du véyédge du dmindje, pru po étoûtchi la mama. « Caizi-vo vè avoué cink, k'a no dzait. N'peûtè pas avè ou pou d'pâ-chasse! S'i iavoù sè, i n'voz aroù ra det ». L'dmècre no sin étâ avoué li u martchi u vlédge et, a rvnian, noz ain atchtâ tchi Vantz (o mi Vanza; c'était ann Etalien, on dè pèrmî épici d'la Tchau. I m'sabye k'i le rvéyo encouo avoué son toque pinturâ d'fyè et son tchareûtre) du sucre, du café et on gro couonet d'pèrmiau pouo pouotâ à l'onche. Mâ l'dvindre i iai zè on grò guinion, et slé tot dret a me lvan. I iavoù kouète d'vè l'tin k'i fazait, pocha k'vo sâtè bin k'on dit adé: Tô d'vindre, tô dmindje. I voué à la fnétre, i ièvro l'guintchet, et i véyo k'i pyèvait à roye. Tot èméyi et on pou còrsi d'vè on tò tin, i paraît k'i iai rtehoù l'guintchet ou pou trop fouò, et ne vlé-t-u pâ k'le mru, ki étâit padu à on chou¹, tchet u bé méta du piainchî et s'é-fréze a mille brike! La mama, k'avait oyi la débondnée, arève tote ébiavenâ a dmandan: « K'è-ça k'i y a? K'è-ça k'c'è stu tèrdon? » I m'attadavo à ana débrossée, o po l'moins à ana bouna despoutée; mâ na, ra d'tot cink. La pouà mama boùte lè brikè du mru, vint biantche cma on linceu, m'boùte on terme d'ta avoué dèz èyè cma i n'ly avou djamâ vou, et n'dit pas l'mot. Ma à tchi d'ana boussée al se rvire tot pian et i l'ai oyi ke dzait à s'ann alan: « Efrézi le mru! Stu boueube! Et encouo on d'vindre! Dieu sâ ça k'veut

Maintenant que vous connaissez un peu nos affaires et notre oncle Esaïe, vous ne serez guère surpris que la semaine nous ait semblé rudement longue. Du mardi au jeudi tout est assez bien allé. Nous prenions bien garde d'aller faire des polissonneries, mais nous ne faisons que parler du voyage du dimanche, assez pour importuner notre mère. « Taisez-vous donc avec cela, nous disait-elle. Ne pouvez-vous pas avoir un peu de patience? Si j'avais su, je ne vous aurais rien dit. » Le mercredi nous sommes allés avec elle au marché du village et, en revenant, nous avons acheté chez Vantz (ou mieux Vanza; c'était un Italien, un des premiers épiciers de la Chaux-de-Fonds. Il me semble que je le revois encore avec sa toque brodée de fleurs et son érysipèle dartreux) du sucre, du café et un gros cornet de pruneaux pour porter à l'oncle. Mais le vendredi j'eus un grand malheur, et cela juste en me levant. J'avais hâte de voir quel temps il faisait, car vous savez bien que l'on dit toujours: Tel vendredi, tel dimanche. Je vais à la fenêtre, j'ouvre le guichet, et je vois qu'il pleuvait à verse. Tout bouleversé et un peu fâché de voir un tel temps, il paraît que je refermai le guichet un peu trop fort, et ne voilà-t-il pas que le miroir, qui était suspendu à un clou, tombe au beau milieu du plancher et se brise en mille morceaux! Ma mère, qui avait entendu le fracas, arrive toute pâle en demandant: « Qu'est-ce qu'il y a? Qu'est-ce que ce tintamarre? » Je m'attendais à une rossée ou tout au moins à une bonne réprimande; mais non, rien de tout cela. Ma pauvre mère regarde les morceaux du miroir, devient blanche comme un linceul, me regarde quelques instants avec des yeux comme je ne lui avais jamais vus, et ne dit pas un mot.

¹ Le manuscrit a *kiou*, qui n'est pas du patois des Montagnes.

noz arvâ!... Ah! mêtchan signe, mauvais présèdge! Ke l'bon Dieu no préserve!»

Po mè, tot vergoniù de m'n ovrédge et tot pinseroù, i iai fâ ça k'i y avait d'mi à faire: deu don k'nion n'arait pou lè rabistocâ, i iai prè lè pyè grossè brikè, i lèz ai rvou da du papi et léyi dssu on tabiar. Pi, i soû étâ cri la rmass et la kèrpiòle pouo ramadgi lèz autrè, k'i iai pouotâ su l'mèrdgi¹, dari l'fmi. A fzan sta bzégne, i iavou, cma vo peùtè bin vo pinsa, pyè avietta d'pyèrà ke d'tchântâ, et pada tot l'djè i soû étâ capot cma on n'seüyait vouère de m've, mè k'ètoù on de stè kizolu cma on n'a vè pyè vouère d'nouëtèr tin. Ça k'n'était ra fâ non pyè pouo me rlédji, c'è k'dpi l'matin djuk u vépre la pieudje n'a pas piacâ d'tchè cma s'on la vouachive avoué de séyot, et slé maugrà l'dicton k'vo sâtè:

Pyeudje du matin
N'dure vouère lontan,
Pyeudje du midjè
Dure tot le djè,

et maugrà l'calendri k'pouotâve: *Beau fixe*.

Tot cink n'veut ra dire d'bon pouo d'mindje, k'i m'pinsâvo ann alan m'rédure. Ma l'bon Dieu peut afrindre lè mau et tot faire viri à bin. Lé dssu i iai fâ ma prèyire et i m'ai adèrmi.

L'ladman, k'était don le tsandre, l'tin s'avait on pouù rmè su l'bé et i m'satou dja pyè djoyu ke l'djè dvan, stólama ke

¹ Monceau de pierres et de débris.

Mais au bout d'un moment elle se détourna tout doucement et je l'entendis dire en s'en allant: « Briser le miroir! Ce garçon! Et encore un vendredi! Dieu sait ce qui va nous arriver!... Ah! mauvais signe, triste présage! Que le bon Dieu nous préserve! »

Pour moi, tout honteux de mon ouvrage et tout pensif, je fis ce qu'il y avait de mieux à faire: du moment que personne n'aurait pu les rabibochoer, je pris les plus gros morceaux, je les enveloppai dans du papier et les mis sur une tablette. Puis j'allai chercher le balai et la pelle aux balayures pour ramasser les autres, que je portai sur le *murgier* derrière le fumier. En faisant ce travail, j'avais, comme vous pouvez bien le penser, plus envie de pleurer que de chanter, et pendant tout le jour, je fus triste comme on n'était guère accoutumé de me voir, moi qui étais un de ces rieurs comme on n'en voit plus guère de nos jours. Ce qui n'était pas fait non plus pour me réjouir, c'est que du matin au soir la pluie ne cessa de tomber comme si on la versait avec des seaux, et cela malgré le dicton que vous connaissez:

Pluie du matin
Ne dure guère longtemps,
Pluie de midi
Dure tout le jour.

et malgré l'almanach qui annonçait: *Beau fixe*.

Tout cela ne veut rien dire de bon pour dimanche, pensais-je en allant me coucher. Mais le bon Dieu peut empêcher les maux et tout faire tourner à bien. Là-dessus, je fis ma prière et je m'endormis.

Le lendemain, qui était donc le samedi, le temps s'était un peu remis au beau et je me sentais déjà plus joyeux que le jour précédent, tellement que lorsque nous sortîmes de l'école avec

ca no sin sēti foueu d'l'écoûla avoué on bon carnet à la man, i m'ai mè à sautâ, à caricoulâ, à kēri¹ s'liama contre l'otau, k'ma pouira seu n'povait pyē m'seûdre et k'i n'avou pyē d'chof ann arvan. «Boûtâ, boûtâ, k'i dzoû u papa et à la mama, k'étan câzi épantâ de m'vè rarvâ dinse étehaudâ, boûtâ, noz ain dè bon carnet. I iai fâ bēné u thème e i sou l'pērmî d'l'écoûla!»

Ça no fâ grô piēzi, ke me rpond la mama. Ma ca l'è bon, l'è prû. Tétch vè d'te tni on pou coï et de n'pâ adé rssabiâ l'fou dè Bayards!

Ah! stu fou dè Bayards! On bin brave homme, k'n'était u fond vouère pyē fou k'bin d'autres, se ce n'è k'a martchan il avait avzi d'brasséyi, d'faire toté chôtè d'manirè avoué lè bra et lè tehâmbè. Tu lèz an i vnaiit à faire sa tēnée èz Epiaturè, et ca il atrève tchi kékon il i dzait dinse:

— È-ça k't'é rētch, tē?
 — Pouokè? k'on lyi dmandâve.
 — Pocha k's't'é rētch, te m'bayeré ôke, et s't'n'é pas rētch, te n'me bayeré ra.

On li bayait adé ann écouala d'câfé, k'lyi fazait pyē piēzi k'tot le réste.

I iétoû tan boueunâ stu djē k'i iann avou pouadu l'apétit et k'i n'ai câzi ra voliu mdgi à midjē. Et porè noz avin l'dinâ k'i iammâvo l'mî d'tu: d'la sopa tehère è bērtalè et u cerfoû, d'la pévrée, on gros piaté d'knéflèt² et d'la saléte³ à la pētcha⁴. Djamâ i n'sou étâ

¹ La bonne forme patoise est *couore*, que l'auteur cite aussi dans ses *Notes grammaticales*.

² Boulettes de pâte frites dans la graisse.

³ Il faut lire *salédje*.

⁴ Assaisonnement fait de lard fondu et de farine ou de crème.

de bonnes notes à la main, je me mis à sauter, à cabrioler, à courir si rapidement vers la maison que ma pauvre sœur ne pouvait plus me suivre et que je n'avais plus de souffle en arrivant. «Regardez, regardez, disais-je à notre père et à notre mère, qui étaient presque effrayés de me voir revenir ainsi échauffé, regardez, nous avons de bonnes notes. Je n'ai fait aucune faute à la dictée et je suis le premier de l'école!»

— Cela nous fait bien plaisir, me répond notre mère. Mais quand c'est bon, c'est assez. Tâche de te tenir un peu tranquille et de ne pas toujours ressembler au fou des Bayards!

Ah! ce fou des Bayards! Un bien brave homme, qui n'était au fond guère plus fou que bien d'autres, si ce n'est qu'en marchant il avait l'habitude de gesticuler, de faire toute sorte de manières avec les bras et les jambes. Chaque année il venait faire sa tournée aux Eplatures, et quand il entrait chez quelqu'un, il lui disait ainsi:

— Est-ce que tu es riche, toi?
 — Pourquoi? lui demandait-on.
 — Parce que si tu es riche, tu me donneras quelque chose, et si tu n'es pas riche, tu ne me donneras rien.

On lui donnait toujours une tasse de café, qui lui faisait plus plaisir que toute autre chose.

J'étais si heureux ce jour-là que j'en avais perdu l'appétit et que je ne voulus presque rien manger à midi. Et pourtant nous avions le dîner que j'aimais le mieux de tous: de la soupe claire aux ciboulettes et au cerfeuil, du ragoût, un grand plat de *knéflèts* et de la salade à la *pētcha*. Jamais je n'ai été grand amateur de la viande, que nous avions presque tous les autres jours.

tan curieux d'la tché, k'noz avin cazi tu lèz autèr djè.

La véprée noz ain dè noz aidà à nou-trè dja k'fazan u fouo djuste stu djè lé. Avoué l'pan, on avait djôbià k'on keùrait djèrè dè salée et on knieu à la carmatche¹. Ca i dio « noz aidà » c'est pouo dinse prédji, pocha k'noz étin dè piètres euvrou², ma seu et mè, cma bin vo peùtè vo pinsà. I n'faut pas s'ébài ke l'papa, k'n'avait pâ ana brika d'pâchasse et k'était prompt cma l'fieu, noz ai det pyè d'on viédge k'no ne fazin ra d'autre k'd'étoùtchi³ et k'u tchavon, tot foueu d'lu d'la radge, i noz ait boussà foueu a no mnaçan d'no djeupsi avoué l'écordje, s'noz avin l'mâlheur de rvni. I faut bin dire k'c'était dret l'moma k'i tréyait l'pan du fouo et k'a dè tô moma tu lè bolindgi son adé pouotà à être grindje et mauviri, et ça s'compra.

Cma noz étan lé, ma pourà seu et mè, à no bouâtà da lèz eùye, èt k'no n'savin pâ s'i no faliait rire o pyèrà, vlé k'no véyain arvà ana pouira viya fana, avoué on djbiss tot détripà et on gros panì u bras, ke vniait vadre dè supèrtè. C'était la viye Lécrou d'la Crapulièra, u Crèt-du-Louche, s'i me rsvénio bin. No lyi voliaïn dire d'attadre ana boussée, ke l'papa tréyive l'pan du fouo et k'il était corsì, mà no n'ann ain pâ avou l'tin. La vlé k'va tot dret cocà et taboussà à la pouôte d'la couzna :

¹ Dépôt qui se forme quand on fond le beurre.

² Forme non attestée ailleurs au lieu de *ovri*.

³ Le sens propre de ce mot, qui remonte au bas latin *intoxicare*, est « empoisonner ». De là dérive l'épithète peu flatteuse de : *pèt étoùtche!*

L'après-midi nous dûmes aider à nos parents, qui cuisaient le pain précisément ce jour-là. Avec le pain on avait arrangé que l'on cuirait aussi des galettes et un gâteau à la *carmatche*. Quand je dis « aider », c'est pour ainsi parler, car nous étions de piètres ouvriers, ma sœur et moi, comme vous pouvez bien le penser. Il ne faut pas s'étonner que notre père, qui n'avait pas une bribe de patience et qui était prompt comme le feu, nous ait dit plus d'une fois que nous ne faisons rien d'autre que d'importuner, et qu'à la fin, tout hors de lui de colère, il nous ait poussés dehors en nous menaçant de nous pourchasser avec le fouet, si nous avions le malheur de revenir. Il faut bien dire que c'était précisément le moment où il retirait le pain du four et qu'en de pareils instants tous les boulangers sont toujours enclins à être grincheux et de mauvaise humeur, et cela se comprend.

Comme nous étions là, ma pauvre sœur et moi, à nous regarder dans les yeux, ne sachant s'il nous fallait rire ou pleurer, voilà que nous voyons arriver une pauvre vieille femme, avec un mantelet tout déchiré et un gros panier au bras, laquelle venait vendre des allumettes. C'était la vieille Lesquereux de la Crapulièra, au Crèt-du-Loche, si je me souviens bien. Nous voulions lui dire d'attendre un moment, que notre père retirait le pain du four et qu'il était en colère, mais nous n'en eûmes pas le temps : la voilà qui va tout droit heurter et frapper à la porte de la cuisine :

— Atehtë vo dè supèrtè¹? ke dmande.

— Na, no n'ann ain ra faute anon-dret, ke rpond l'papa.

— Et bin, ana pta tchartà, s'vo piait?

— Tni, pratè, et alà-voz-a, k'li rpond l'papa ann i tadan on pan tot cukèyan k'i vnaiet d'traire du fouo.

La fana pra l'gros pan, ke pzàve ann aïmance² chî o cha livrè u moins, s'bërle lè det, s'met à l'djîngà d'ana man à l'autre po n'pas l'lassi tchè, damati k'a rëlève :

— Ma, è-ça k'vo m'pratè pouo ana cour? On pan tot atî! C'è ann ân-meun-na d'fou, çossi!

— Pratè, pratè, k'i vo dio. I n'ai pas l'tin d'l'atanà, et tchoûyi³ la pouôta! k'li fâ l'papa.

La pouôra fana, ke n'povait pyè ratni son pan, l'lass tchè tot ba, et le vlé k'se met à rgotà tot avau l'allée po allâ s'dréyi da l'tarau du tchozé.

Pouo no, no riain à no déganglyi lè mässè, cma vo peûtè voz émadgenà, ma tot pari noz i sin dret coru aprè et ma seu l'a rappouotà da son dvanti à la viyotetta, ke n'povait djamâ pru no rmachî.

— Voz étè porè djati cma dè vec, k'a no dzait. Kain bon couë! On pan tot atî et tot tchaud. Ah! ça n'est vouère

— Achetez-vous des allumettes? demande-t-elle.

— Non, nous n'en avons pas besoin maintenant, lui répond notre père.

— Eh bien, une petite charité, s'il vous plaît?

— Tenez, prenez, et allez-vous-en, lui répond notre père en lui tendant un pain tout brûlant qu'il venait de retirer du four.

La femme prend le gros pain, qui pesait, à vue, six ou sept livres au moins, se brûle les doigts et se met à le lancer d'une main à l'autre pour ne pas le laisser tomber, pendant qu'elle criait :

— Mais, me prenez-vous pour une folle? Un pain tout entier! C'est une aumône de fou, ceci!

— Prenez, prenez, vous dis-je. Je n'ai pas le temps de l'entamer, et fermez la porte! lui dit notre père.

La pauvre femme, qui ne pouvait plus retenir son pain, le laisse tomber à terre, et le voilà qui se met à res-sauter tout en bas l'allée pour aller se plaquer dans le fossé de l'enclos.

Pour nous, nous riions à nous décrocher les mâchoires, comme vous pouvez vous l'imaginer, mais, tout de même, nous courûmes aussitôt après le pain et ma sœur le rapporta dans son tablier à la petite vieille, qui ne pouvait jamais assez nous remercier.

— Vous êtes pourtant gentils comme des brioches, nous disait-elle. Quel bon cœur! Un pain tout entier et tout chaud! Ah! ce n'est guère comme cet ancien Vuille du Châtelet de Beurre, vous savez bien, le neveu de la Julie aux trois mamelles, ce vieil avare qui a toujours le bon Dieu à la bouche et le diable au corps, et qui ne donnerait jamais à un pauvre de quoi s'engouer. Quand on lui demande la charité, il n'a qu'un « Dieu vous bénisse! » à vous

¹ Litt. « soufrettes », allumettes soufrées employées avant l'introduction des allumettes phosphoriques.

² Proprement « une estimation », mot sans cela hors d'usage; sur son emploi ancien, voir *Musée neuchâtelois*, 1909, p. 61.

³ Confusion avec le verbe *tchoûyi*, prendre garde. Dans ses *Notes grammaticales*, l'auteur indique *tchoûtè*, ou *tchoûyé*, comme impératif du verbe *tchoûve*, fermer.

cma st'anchan Vouye du Tchatlet d'Beur-rè, vo sàtè bin, le nvou d'la Djudie dè trè tètèt, stu viye crassu k'a adé l'bon Dieu à la gordge et l'dièbe u couò, et ke n'bayerait djamà à on pouèr d'kè s'anoùssi. Ca on lyi dmande la tchartà, i n'a k'on « Dieu vo bégne! » à vo bayi; ma na faut-u de stè « Dieu vo bégne! » po faire on dèdjòn-non! Boùtâ m'vè ça k'il a zè l'craf de m'bayi à midjè! on gozelet, ana létcha d'pan cma ana nèzlia et encouo tot mouzi! Fouah! I n'poui pas vo dire cma i m'pouôte la ire, stu long ridan avoué sa mètchan lague, sèz èrliè cma dèz écoualè à colâ et sèz eùye d'pouò! Na, ne m'prèdji pas de stè charlantin k'son douvre cma dèz Artaban, k'se rcréyain cma dè pou su ana rogne, pocha k'iz an èrtâ kék dubion d'leu viyè dja, mà k'n'an u fond k'l'èrgou et la djarvate et k'son cavan et vouè d'tot l'rèste! I n'ai pâ avzi d'dèlavâ lè dja, mà ca i pinso à stu viye avariciou, i n'poui pyè m'rafrindre.

I faut convni k'sta viya traîne avait, djèrè li, ana laga bin padia; ma de stu tin lé lè pouèrè dja n'avan ra d'autre èrme po on pouè s'dèfadre. Ça n'était vouèrè cma du djè d'oui, ké vo?

On pouè ann afaire, on pouè ann autre, la véprée s'a encouo bin passâ. Damati k'on était en train d'nòn-nâ, noz ain zè l'piézi d'vè arvâ l'viye écoffi Ducmon, k'appouotâve do pairè d'bé sulié tot battant neu, avoué dè bé lozé d'couè, k'i faut bin dire k'noz ann avan gròs faute, pocha k'noùtrè sulié d'la snân-na étan stólama aculâ, pouatuza et rtacoùnâ, k'nion n'arait pyè pou lè ralyui, et k'i n'étan pyè bon k'à faire dè tâfiè¹ po l'euvoué. Ma i noz a encouo faliu allâ

¹ Sabots grossiers faits avec de vieux souliers auxquels on adaptait une semelle de bois.

donner; mais en faut-il de ces « Dieu vous bénisse! » pour faire un déjeûner! Regardez un peu ce qu'il a eu le front de me donner à midi! une bouchée, une lèche de pain comme une noisette, et encore tout moisi! Pouah! Je ne puis pas vous dire comme il me met en colère, ce long gueux avec sa mauvaise langue, ses oreilles comme des écuelles à écrémer le lait et ses yeux de porc. Non, ne me parlez pas de ces charlatans qui sont orgueilleux comme des Artabans, qui se redressent comme des poux sur une rogne parce qu'ils ont hérité quelques louis de leurs vieux parents, mais qui n'ont au fond que l'orgueil et la blague, et sont creux et vides de tout le reste! Je n'ai pas l'habitude de décrier les gens, mais quand je pense à ce vieil avare, je ne puis plus me contenir.

Il faut convenir que cette vieille rôdeuse avait, elle aussi, une langue bien pendue; mais dans ce temps-là les pauvres gens n'avaient pas d'autre arme pour se défendre. Ce n'était guère comme aujourd'hui, n'est-ce pas?

Un peu une chose, un peu une autre, l'après-midi se passa encore bien. Pendant que l'on était à souper, nous eûmes le plaisir de voir arriver le vieux cordonnier Ducommun, qui apportait deux paires de beaux souliers tout battant neufs, avec de beaux lacets de cuir, dont il faut bien dire que nous avions grand besoin, car nos souliers de la semaine étaient tellement éculés, percés et rapiécés, que personne n'aurait plus pu les raccommoier, et qu'ils ne pouvaient plus servir qu'à faire des sabots pour l'hiver. Mais il nous fallut encore aller le même soir chercher mon pantalon neuf chez le tailleur Droz à la

l'même vépre cri mè tchaussè neùve tchi l'cozandì Droù d'la Combta. Cma i n'lèz avait pâ encouo atchvâ, noz ain dvou lèz atadre pyè d'ann ûra, a l'boûtan, avoué son raïtch dzo l'nâ, piantâ et rtiri s'n égouye u tché d'on crézu k'padait du slé à on fi d'artchau et k'n'avait câzi pyè ra d'êlé nè d'lyërma, o bin a boûtant lè balè paturè k'lèz éparè ann étan totè kvouéssè avoué; tan bin ke ca no sin rarvâ à l'otau, il était sar né. Ma l'tin était bé, l'ché était tot rlyuan d'étèlè et tot no fazait à espèrà on bé djè pouo l'ladman, k'no guèrmiain tant d'vè arvâ. Cma noz avin porè pouè d'no fèrcontâ!

III

Adon, no véci à la fin dè fin arvâ u gran djè. No dèrmsin cma dè tron ca la mama vin no révéyi d'bon matin, dret ca l'solet se lvâve. Mâ stu viédge, a n'â ra zè faùte, cma lèz autèr djè, d'no bouscagni, d'no tirvogni, d'no poncenâ o d'no gatoliâ po no faire à eùvri lèz eùye: no no sin lvâ tot crac.

— Dépatchi vo d'vo fti, k'â no dit; i créyo k'i fara grò bé tin et i voudrou k'no pouissiain pouati d'bonne ûre pouo n'pâ avè trop tchaud.

Ça k'no sin étâ djoyu ca noz ain vou k'i n'y avait pâ ana niola u ché, k'i n'fazait pâ on chof d'ouvre et k'i n'y avait k'ana pta trainée d'nébye su lè ségnè!

Cma vo peùtè crére, no n'ain vouère vogni à no fti. Et ca no noz ain vou da no béz éyon du dmîndje! Ma seu avait mè sa capote rose avoué dè fyè tot utè, ana guimpe d'séya lila, ana roba

Combette. Comme il ne l'avait pas encore achevé, nous dûmes l'attendre plus d'une heure, en le regardant, avec sa dartre sous le nez, planter et retirer son aiguille à la lumière d'une petite lampe de fer suspendue au plafond par un fil de fer et n'ayant presque plus d'huile ni de mèche, ou bien en regardant les belles estampes dont les parois étaient toutes couvertes; si bien que lorsque nous revînmes à la maison, il était nuit noire. Mais le temps était beau, le ciel était tout brillant d'étoiles et tout nous laissait espérer une belle journée pour le lendemain, que nous grillions tant de voir arriver. Comme nous avions pourtant peur de nous tromper!

III

Nous voici donc en fin de compte arrivés à la grande journée. Nous dormions comme des souches quand notre mère vint nous réveiller de grand matin, juste au lever du soleil. Mais cette fois, elle n'eut pas besoin, comme les autres jours, de nous secouer, de nous tirailler, nous pincer ou nous chatouiller pour nous faire ouvrir les yeux: nous nous levâmes tout d'un coup.

— Dépêchez-vous de vous vêtir, nous dit-elle; je crois qu'il fera grand beau temps et je voudrais que nous pussions partir de bonne heure pour ne pas avoir trop chaud.

Ce que nous fûmes joyeux en voyant qu'il n'y avait pas un nuage au ciel, qu'il n'y avait pas un souffle de vent et qu'il n'y avait qu'une petite trainée de brouillards sur les marais!

Comme vous pouvez le croire, nous ne lambinâmes guère à nous habiller. Et lorsque nous nous vîmes dans nos beaux habits du dimanche! Ma sœur avait mis sa capote rose ornée de fleurs tout

d'mérinos perse avoué l'godiyon couo, on dvanti rudge et dè caneçons bian avoué dè dadëyetè u tchavon dè canon, k'lyi vnian djuk su sè bé sulie neu. Po mè, i pouvoù djèrè me rcrère, avoué mon tchapé gris et sè do bé long fioc k'padoyan a dari, mon paltot de vlu nè avoué sa deubia lignée d'boton d'acì, ke rluiyan cma dè mru, ma ceinture d'couë vouani, k'la mama m'avait atchtà l'dvindre tchi lèz Antoniau (o pyëtoù lèz *Antonio*. C'était djèrè dèz Etaliens k'vadan botique à la rue de la Balance); mè tchassè d'médjlän-ne et mè bé sulie neu. Ma ça ke m'bayive l'pyè d'èrgou, c'était mon col de tchmize rbattu su lèz épaulè. Il était bin on pouè lèrdge, ça ke fza dire on djè à noutra vèzna, k'é-tait adé on pouè mèchnette: « Boutà m'vè stu boueube avoué ana tò tchmize! I voui gadgi k'i l'a mè à rvau, l'col avau et l'pantet amont! » Ma la mama l'an-màve dinse, et i iétoù bin d'accoué avoué li.

Nion n's'cret pè. Tot pari i n'vouï pas vo dire k'noz étan bé, ma noz avin grò bouna façon, maugrà k'no ne rssa-bian vouère stè finiolet du vlédge, k'no véyain alà pa tchmin càzi tu lè djè, dè viédge à cavali, ma ke ne rssabian k'dè tnàyè à tchvau dssu on pouò, stè *pinlaud*¹ cma on li dzait d'noùtèr tin. Noz arin zè vargogne d'noz atricà dinse et d'no vè rvouè d'da tu stèz afiket o stè douvrissè, sa contà ke l'papa dzait adé a lè véyan: « Djouènn cavali, viye pié-ton. » Mà tot sûr k'lèz afa du vèznau, k'no bouëtan pouati dpi l'seüye d'la pouôte d'leu otau, n'povan pas s'apatchi d'biscà on potchottet, pada k'i no souatan, cma

¹ Citadin fat, gommeux.

autour, un fichu de soie lilas, une robe de mérinos bleue à jupon court, un tablier rouge et des caleçons blancs avec dentelles au bout des canons, qui lui descendaient jusque sur ses beaux souliers neufs. Pour moi, je pouvais aussi me rengorger, avec mon beau chapeau gris à deux beaux longs glands pendant derrière, ma jaquette de velours noir et sa double rangée de boutons d'acier, qui reluisaient comme des miroirs, ma ceinture de cuir verni, que notre mère m'avait achetée le vendredi chez les Antoniau (ou plutôt les *Antonio*. C'étaient aussi des Italiens, qui tenaient un magasin à la rue de la Balance); mon pantalon de drap de Berne et mes beaux souliers neufs. Mais ce qui me donnait le plus d'orgueil, c'était mon col de chemise rabattu sur les épaules. Il était bien un peu large, ce qui fit dire un jour à notre voisine, qui était toujours un peu malicieuse: « Regardez-donc ce garçon avec une pareille chemise! Je veux parier qu'il l'a mise à rebours, le col en bas et les pans en haut! » Mais notre mère l'aimait ainsi et j'étais bien d'accord avec elle.

Personne ne se croit laid. Toutefois, je ne veux pas vous dire que nous étions beaux, mais nous avions très bonne façon, bien que nous ne ressemblions guère à ces muscadins du village, que nous voyions se promener presque tous les jours, quelquefois à cheval, mais ne ressemblant qu'à des tenailles à cheval sur un porc, ces *pinnauds*, comme on les appelait à notre époque. Nous aurions eu honte de nous attifer de la sorte et de nous voir enveloppés dans tous ces colifichets ou ces vaines parures, sans compter que notre père disait toujours en les voyant: « Jeune cavalier, vieux piéton ». Mais il est bien sûr que les enfants du voisinage, qui nous regardaient partir du

d'juste, on bon veyédge et bin du piézi. L'papa no det à rvè a no rmandan bin d'tchoùyi d'noz aboùtchi pa Pouyeré et d'faire dè mètchan racontre. Et no vlé lavi! La mama, k'avait mè son bé tchèle tapis, pouotàve d'ana man son parpieudje euvoué pouo se recoure du solet, et d'l'autre, nouître cabas tot gonche de tchicaye po no, s'noz ann avin dè viédge faute, et d'cadeaux po l'onche.

— I iai on pouè couzon d'faire stu long veyédge, k'a no dit a pouatan. I no faut faire cma lè viye tchvau, alà tot pian po acmassi, s'no n'volin pa être asstou tchessi et dèbdji d'noz asstà tu lè trapas. Pouo mè, i voudrou alà fouè k'i n'pouo pas, pocha k'm'neùye d'égasse m'fà grès mau. I s'porait bin ke dvan stu vépre noz éyain du rneu. Ann atadan, i no faut passà pa la Rcouône po récriyà on viédge sta pouira Félicité Sandoù, k'lyi est alà restà aprè k'iz an è toutchi discussion è Croztè. No sin étà assabye à la cure et deu don i n'l'ai càzi pyè djamà rvou. Sta pouira binssta! Maugrà tot ça k'on a tétchi d'faire pouo l'apatchi, al a fà la kèrvée d'marià sta knéye d'Abran Djacot l'Cosson, k'lyi a mdgi tot son bin et l'a piantà lé avoué ana dmia dozàn-na d'afa pouo alà s'agadgi à Napye. Kain estafi, ti possibyè u monde!

Tot a dzan cink, no seüyain l'tchmin dèz Adret, slu k'était groizi avoué dè pièrè gròssè cma l'poing, et k'passàve u chan d'l'otau d'la Preudon. S'no n'avin

seuil de la porte de leur maison, ne pouvaient pas s'empêcher d'être quelque peu envieus, tout en nous souhaitant, comme c'était leur devoir, un bon voyage et bien du plaisir. Notre père nous dit au revoir, en nous recommandant bien de prendre garde de nous égarer dans Pouillerel et de faire de mauvaises rencontres. Et nous voilà partis! Notre mère, qui avait mis son beau chèle tapis, portait d'une main son parapluie ouvert pour se préserver du soleil, et de l'autre, notre cabas tout gonflé de mangeaille pour nous, si par hasard nous en avions besoin, et de cadeaux pour l'oncle.

— Je redoute un peu de faire ce long voyage, nous dit-elle en partant. Il nous faut faire comme les vieux chevaux, aller tout doucement pour commencer, si nous ne voulons pas bientôt être rendus et obligés de nous asseoir tous les pas. Pour moi, je voudrais aller vite que je ne le pourrais pas, parce que mon cor me fait bien mal. Il se pourrait bien qu'avant ce soir nous ayons un changement de temps. En attendant, il nous faut passer par la Recorne pour saluer une fois cette pauvre Félicité Sandoz, qui est allée y demeurer après qu'ils ont fait faillite aux Crosettes. Nous sommes allées ensemble au catéchisme, et dès lors je ne l'ai presque plus jamais revue. Cette pauvre fille! Malgré tout ce que l'on tenta de faire pour l'en empêcher, elle a fait la sottise d'épouser cette canaille d'Abram Jacot le marchand de bétail, qui lui a mangé tout son avoir et l'a plantée là avec une demi-douzaine d'enfants, pour aller s'engager à Naples. Quel chenapan, est-il possible au monde!

Tout en disant cela, nous suivions le chemin des Endroits, celui qui était empièrré de pierres grosses comme le poing, et qui passait à côté de la mai-

pas près l'autre, slu tchi David Djacot, c'était pocha k'la mama k'eyait d'travouachi l'boù u djustici, ke rbiffàve adé d'mistons¹. L'pèrmì, no l'kniossin tot piain: c'était slu k'noz aliain adé u tchautin keudre l'bonhomme et l'citron po la tizàn-na, pocha k'c'ann y était tot crapi. U bé-tin on i trouvait djèrè dè pissòlit, dè bovièru, dè gangan, kékz oulivè, kék pipè, du pan bian², du crainson, dè trot³, et, on pouè pyè té, dè liar, dè bé pipolet rudge, k'noz a fazan dè bé boket avoué, dè taket pouo noz amouzà, dèz alvou, sa contà, l'long du mouret, lè bousson d'èpna tot kvoué d'lyè biàntche u bé-tin et d'prè u bon Dieu⁴ l'dari-tin.

Ma stu djè, tot slé n'no tchayait vouère; noz avin trop la tète è Piantchtè. Tot pari, noz ain bin vou nouèr cuvet⁵, on bé gròs margou, adjotchi dssu ana bouòne, k'vouètive ana ratta, on mouzet o on darbon. On pouè pyè lyèin, ç'fè ana bala motéla k'flàve cma on trait u travoué du satì et k's'a allà guèyi da on pouatu du mouret. S'nouèr margou s'était trovà link, cma i t'f'arait agafà!

Djuk tchi Droù l'messadgi, no n'ain nion racontrà, se ce n'è on laceli k'pouotàve sa boye⁶ u vlédge a talma-

¹ Rôdeur, individu sans occupation et sans moyens d'existence réguliers.

² Nom donné aux fleurs de la « bourse à pasteur » (*Capsella bursa pastoris*), que les enfants mangent assez souvent.

³ Même mot que dans « trot (= trognon) de chou ». D'après l'auteur, il s'appliquait spécialement au cerfeuil sauvage (*Anthriscus sylvestris*), dont les enfants mangent les jeunes tiges pelées et emploient les grosses pour faire des sarbacanes ou des seringues.

son de la Preudon. Si nous n'avions pas pris l'autre, celui des David Jacot, c'était parce que notre mère détestait de traverser la forêt du justicier, lequel regorgeait toujours de *mistons*. Le premier nous le connaissions à fond: c'était celui où nous allions toujours en été cueillir le bouillon-blanc et le serpolet pour la tisane, parce que c'en était tout couvert. Au printemps, nous y trouvions aussi des crocus, des pas d'âne, des primevères, quelques narcisses jaunes, quelques narcisses des poètes, du *pain blanc*, du cresson, des *trots* et, un peu plus tard, des iris, de beaux petits œillets rouges, dont nous faisons de beaux bouquets, des silènes pour nous amuser, des salisifs blancs, sans compter, le long du mur, les buissons d'aubépine tout couverts de fleurs blanches au printemps et de *poires au bon Dieu* en automne.

Mais ce jour-là tout cela ne nous importait guère; nous avions trop la tête aux Planchettes. Toutefois, nous vîmes bien notre chat écoué, un beau gros matou, juché sur une borne, guettant une souris, une musaraigne ou une taupe. Un peu plus loin, ce fut une belle belette, qui filait comme une flèche à travers le sentier et alla se fourrer dans un trou du mur. Si notre matou s'était trouvé là, comme il l'aurait attrapée!

Jusqu'à la maison de Droz le messenger, nous ne rencontrâmes personne, si ce n'est un laitier qui portait sa *bouille* au village en baragouinant avec une Allemande, qui le suivait dans son beau corsage blanc à chaînettes d'argent. Si, nous rencontrâmes encore un de nos voisins, Robert Tafion, en sabots.

⁴ Fruit de l'aubépine.

⁵ Se dit en général d'un animal privé de sa queue, et surtout du chat.

⁶ Grand vase aplati pour le transport du lait à dos d'homme.

tchan avoué ann Almande, ke l'seüyait avoué sè bé djobian¹ et leu tchainntè d'ardja. Chè, noz ain encouo racontrà on d'no vzin, Roboué Tafion², a tchokè.

— Voz ètè grò mattni, k'i no fà. Ou è-ça k'voz alà dinse?

— È Piaintchtè. Et vo, de dvoué vni vo, avoué sta djoùta tote afye? k'lyi dmande la mama.

— I vénio de m'faire traire on mouaté³ tchi Sandoù Bè d'Cro. Ça pouôte afre ça ke sta pouzon d'mouaté m'a fà sèfri sta nè. I n'm'a càzi lassi dèrmi et stu matin i m'ai dinse det: A bac! A la vouède! Pyè tou tchatrà, pyè tou vouari. Va l'faire à traire! Et anondret k'il è trait, i n'i sato pyè ra et i m'a rvénio à l'otau tot boueunà. — Bon véyédge! Amouzà-vo bin!

Cma noz arvin u pi d'la montée d'la Recouène, k'è-ça k'no véyain tot d'on cou? Ana grôssa fmire dari la pta lodge ke s'trovàve à do o trè cent pas d'no et k'noz i dvin passà u chan. K'è-ça k'ça pouvait bin ètre? Ça n'était pas dè rafoni k'fazan d'la tchau; ça n'était pas dè bovi k'fazan ana torée, pocha k'on n'avait pà encouo tènà è rcouò, k'c'était d'da on cerni et ke, d'ann autèr chan, no n'véyain pà ana vatche et k'no n'oyain pà ana snaye.

— I y'a du ral, k'no fà la mama. Va vè on pou à guinià ça k'c'è et rvin tot dret no l'dire. No ci voliaïn t'attadre.

I ne m'lai pà fà dire do viédge, et tot ann alan tot pianet et a fzan on plet

¹ Mot composé de *djo*, gorge (des oiseaux), et *bian*, blanc.

² Signifie « punaise ».

³ « Marteau », nom donné aux molaires.

— Vous êtes bien matinals, nous dit-il. Où allez-vous ainsi?

— Aux Planchettes. Et vous, d'où venez-vous avec cette joue tout enflée? lui demande notre mère.

— Je viens de me faire arracher une molaire chez Sandoz Bec de Cro. C'est horrible ce que cette maudite molaire m'a fait souffrir cette nuit. Elle ne m'a presque pas laissé dormir et ce matin je me dis ainsi : Bah ! A la garde ! Plus tôt coupé, plus tôt guéri. Va la faire arracher ! Et maintenant qu'elle est arrachée, je ne sens plus rien et je m'en reviens à la maison tout heureux. — Bon voyage ! Amusez-vous bien !

Comme nous arrivions au pied de la montée de la Recorné, que voyons-nous tout à coup? Une grosse fumée derrière la petite hutte qui se trouvait à deux ou trois cents pas de nous et à côté de laquelle nous devions passer. Qu'est-ce que ce pouvait bien ètre? Ce n'étaient pas des chauffourniers qui faisaient de la chaux; ce n'étaient pas des bergers qui avaient allumé un feu, parce qu'on n'avait pas encore mis le bétail au regain, que c'était dans un pâturage et que, d'un autre côté, nous ne voyions aucune vache et n'entendions pas une clochette.

— Il y a de l'extraordinaire, nous dit notre mère. Va donc un peu épier ce que c'est, et reviens aussitôt nous le dire. Nous t'attendrons ici.

Je ne me le fis pas dire deux fois, et tout en allant tout doucement et faisant un petit détour derrière des buissons de noisetier, je m'approchai de la hutte, et qu'est-ce que je vois? Une bande de *mistons* qui étaient là assis

biè dari dè bosson d'nèzli, i m'ai avèznà d'la lodge, et k'è-ça k'i véyo? Ana ribandée d'miston k'étan link asstà utè d'on gros fièu, en train d'faire dè rmassè d'dare et d'biole, et d'bère u botiyon, tot a rizoniàn, a dzan dè faribotlè et a s'grattant. I y avait lé Paul et Virginie, Bugnon, Dubou la Fouòche, Cucu, Bel-Ami, la Proserpine, la Tàn-na, la Tankemau, et dèz autèr tot voùlu k'i n'avouè djamá vou et ke m'fazan càzi pouè avouè leu corbet et leu guènnvet à la man, k'i servan po fassnà leu rmassè. Tot pari i savouè pru ke stè miston n'fazan du mau à nion et k'da l'fond iz étan ass onète k'bin de stè grò monsieu k'lè bouètan avouè mèrpris¹. K'voli vo? I y ann a adè zè de stè dja k'on i peut dire k'c'è « la torée² ke se fot d'la fmière! »

Mà la mama n'était pas de m'n avi. Asstouè k'al a sè k'i y avait dè miston lé dari, a noz a fà: « I n'vouè pas pyè lyèin. I no faut rviri. No n'voliain pâ rtènà à l'otau pouo cink, mà i no faut pànre ann autèr tchmin ».

Et dînse, noz ain dè lassi l'sati, viri à la gautche, travouachi l'prà u dssu tchì la Marie-Suzanne, cambà dè bàrè, passà u travouè d'ann essè tot piain d'rosée, vouè no noz ain picà èz èrtliè³, et c'è avouè lè pi mou, lèz éyon cointchi, lè man seùye⁴, k'à la fin dè fin no sin arvà à la Rcouòne. Il était gros tin d'arvâ, pocha k'la mama était tota siuà et k'al acmassive d'ètèr grindje, ça ke s'compra. « Ah! stè pouzon d'miston, k'a no dzait,

¹ Seul exemple connu de cette forme.

² Feu accompagné de gros tourbillons de fumée.

³ Pour *ertyè*, par restitution erronée de l'i mouillée.

⁴ Traduit dans le *Vocabulaire* par « sale, mouillé ». Mot attesté seulement dans ce passage.

autour d'un grand feu, en train de faire des balais de rameaux de sapin et de bouleau, et de boire à la gourde, tout en ricanant, en disant des plaisanteries et en se grattant. Il y avait là Paul et Virginie, Bugnon, Dubois la Force, Cucu, Bel-Ami, la Proserpine, la Tane, la Tanquemau, et des autres tout barbus que je n'avais jamais vus et qui me faisaient presque peur avec leurs serpettes et leurs couteaux de boucher à la main, dont ils se servaient pour façonner leurs balais. Toutefois je savais que ces *mistons* ne faisaient du mal à personne et qu'au fond ils étaient aussi honnêtes que beaucoup de ces grands messieurs qui les regardaient avec mépris. Que voulez-vous? Il y a toujours eu de ces gens dont on peut dire que c'est « la torée qui se moque de la fumée ».

Mais notre mère n'était pas de mon avis. Aussitôt qu'elle sut qu'il y avait des *mistons* là-dedans, elle nous dit: « Je ne vais pas plus loin. Il nous faut retourner. Nous ne voulons pas retourner à la maison pour cela, mais il nous faut prendre un autre chemin ».

Et ainsi, nous dûmes quitter le sentier, tourner à gauche, traverser le pré au-dessus de la maison de Marie-Suzanne, enjamber des barrières, passer au travers d'un essart tout rempli de rosée, où nous nous piquâmes aux orties, et c'est les pieds tout mouillés, les habits salis, les mains malpropres, que finalement nous arrivâmes à la Recorne. Il était grand temps d'arriver, car notre mère était toute en sueur et commençait à être de mauvaise humeur, ce que l'on comprend. « Ah! ces pestes de *mistons*, nous disait-elle, que faisaient-ils par là? Nous qui avons pris un autre chemin précisément pour ne pas les rencontrer! Mais c'est ainsi dans ce monde. Plus d'un qui veut sauter

k'è-ça k'i fazan poua lé? No k'avin prè ann autèr tchmin d'juste pouo n'pas lè racontrà! Mà c'est dinse da stu monde. Pyè d'on k'veut sautà avau du tché s'lâsse pânre dzo lè reùvè... Mà, i créyo ke vè la Félicité.»

Et poua l'faite, no véyain lé dvan la pèrmire otau ana fana en train d'ramadgi du bourin et dè bërklïo d'boù, ke s'dévire, no bouïte ana boussée, live lè man u ché¹ cma ann épantà et s'met à criyà :

— La Lydie (c'était l'nom d'la mama)! Cma t'é porè novalle! Et cma i souè boueunà d'te rvè, deu don k'on n's'a pyè rvou! Mà, k'è-ça k't'fà poua chi avoué stè doz afa, k'son bé cma dè cœurs?

— Oh! pru bé k'è sédge! ke rpond la mama a no bouïtan et a rian, c'è lè do mio. Et tè, cma va? Noz alin è Piaintchtè et a passan i iai voliu t'dire on ptet bondjè. Vè, i y a grò lontin k'no n'noz ain pyè rvou, et c'è pokè i iai djòbià d'on pouè t'récriyà a passan. Cma van lèz afaire?

— Oh! tot pianet, tot pianet! Ça n'va vouère lè galop. Mà ça k't'è porè djatia de n'pà m'avè reùbià? Mà vni d'da, vni voz asslà u pèle ana boussée.

Noz atrin u pèle, voué no véyain ana viya fana k'sabiàve tot étrulà d'no vè et ke s'dépatchive de rvouèssi da on carre son borgue et s'n écotcheure, tot a tchaman sèz escouze de dvè flà la² dmindje,

¹ Le manuscrit a *tché*.

² Presque partout l'auteur a employé le mot *dmindje* comme masculin, ce qui est conforme à l'usage courant dans le canton de Neuchâtel; mais le féminin a aussi dû exister. Il est le genre primitif et subsiste dans les patois vaudois, fribourgeois, etc.

à bas du char se fait prendre sous les roues... Mais je crois que voilà Félicité.»

Et en effet, nous voyons devant la première maison une femme occupée à ramasser des brindilles et de menus morceaux de bois, qui se détourne, nous regarde un moment, lève les mains au ciel comme une épouvantée et se met à crier :

— Lydie (c'était le nom de notre mère)! Que tu es pourtant nouvelle! Et que je suis heureuse de te revoir, depuis que nous ne nous sommes plus revues. Mais que fais-tu par ici avec ces deux enfants qui sont beaux comme des cœurs?

— Oh! assez beau qui est sage! lui répond notre mère en nous regardant et en riant, ce sont les deux miens. Et toi, comment vas-tu? Nous allons aux Planchettes et en passant j'ai voulu te dire un petit bonjour. Oui, il y a bien longtemps que nous ne nous sommes revues, et c'est pourquoi j'ai imaginé d'un peu te visiter en passant. Comment vont les affaires?

— Oh! tout doucement, tout doucement. Cela ne va pas au galop. Mais que tu es pourtant gentille de ne pas m'avoir oubliée! Mais entrez, venez vous asseoir dans la chambre un moment.

Nous entrons dans la chambre, où nous voyons une vieille femme qui semblait tout intimidée de nous voir et se dépêchait de ranger dans un coin son rouet et son dévidoir, tout en faisant ses excuses de devoir filer le dimanche, et nous nous asseyons sur des chaises qui étaient plus ou moins écornées.

et no noz asstin su dè salè k'ètan pyè o moins eskèrsiè.

— Mama, k'fà la Félicité à sta viyotetta, alà vè cri ôke à bère et à mdgi!

— Bin vo végne! k'lyi fà noutra mama. N'vo dérindgi pas, no n'ain fauta d'ra. Tot pari, cma i souè on pouè badje, s'voz avi on pouè d'ave frètcha, bayi-noz-a, pocha k'i iai gros sè.

— D'l'ave, noz ann ain tant k'vo voli, et d'la bouna. Mâ i vo faut mdji ôke. Mama, alà cri l'pan et l'fèrmédge!

La pouira viye va foueu et rappouôte su la tabye ana guèrzègne d'pan nè lèrdge cma la man et on gozé d'fèrmédge gròs cma ana pira d'fouzi.

— C'est tot ça k'i y a da lè boufet, k'a no fà. I iai rvouyi pouatot et i n'ai ra pou trovà d'autre. Ah! tchi no, ora, c'è bin la misère à tchvau su la pidi! Ça n'était vouère dinse du tin d'on viédge, ca noz ètan lè graindgi d'Djan-Hâri Matile su son bé bin dè Roulet! Mâ sta tscharvoûta d'Djacot noz a tot mdgi, tot bou, tot déplyi, tot rifiâ. Anondret no sin sneck. No vlé pouè cma dè rattè d'moti, sin on vèrpiyot da la cmoûde, sin ra à la couzna, ra u guèrni, ra à la tchèmnée, ra da lè boufet. Diébe a pas¹ s'i y arait encouo on biosson d'sau da la salira! Noz ain dè lyi k'n'an pyè d'linceu, pyè d'ofe; dè coitè k'n'an k'dè tacon et dè pouatu; dè payassè d'feûye d'fouè piain-nè d'pouye k'nè no lassan ra dèrmi tota la nè. Avoué cink, ana rotta d'afa k'n'an la mèti du tin ra pouo s'mettre da l'estôme, ke dvan alà tot dégnèyi, lè pi détchau, k'son tu alà

¹ Locution intraduisible servant à renforcer l'affirmation.

— Maman, dit Félicité à cette petite vieille, allez donc chercher quelque chose à boire et à manger.

— Grand merci! lui dit notre mère. Ne vous dérangez pas, nous n'avons besoin de rien. Cependant, comme je suis un peu lasse, si vous aviez un peu d'eau fraîche, donnez-nous-en, car j'ai grand'soif.

— De l'eau, nous en avons tant que vous voulez, et de la bonne. Mais il vous faut manger quelque chose. Maman, allez chercher le pain et le fromage!

La pauvre vieille sort et rapporte sur la table une croûte de pain noir large comme la main et un morceau de fromage gros comme une pierre à fusil.

— C'est tout ce qu'il y a dans les armoires, nous dit-elle. J'ai fouillé partout et je n'ai rien pu trouver d'autre. Ah! chez nous, maintenant, c'est bien la misère à cheval sur la pitié! Ce n'était guère ainsi autrefois, lorsque nous étions les fermiers de Jean-Henri Matile dans sa belle propriété des Roulets! Mais cette char... de Jacot nous a tout mangé, tout bu, tout dissipé, tout raflé. Maintenant, nous sommes à sec. Nous voilà pauvres comme des rats d'église, sans un denier dans la commode, sans rien à la cuisine, rien au grenier, rien à la cheminée, rien dans les armoires. Je vous garantis qu'on ne trouverait plus une pincée de sel dans la salière! Nous avons des lits qui n'ont plus de draps, plus d'édredon; des couvertures qui n'ont que des rapiécages et des trous; des paillasses de feuilles de hêtre remplies de vermine, qui ne nous laissent pas dormir de toute la nuit. Avec cela, une bande d'enfants qui n'ont la moitié du temps

s'catchi ca i voz an vou arvâ, d'la vèrgogne de s'fâ vè da leu gayè. Et l'pyè ptet k'est adé maléte dpi k'il a zè lèz ourle, sta pèta traîne d'lan passâ. L'midge noz a det k'il avait l'ètizie u vatre¹ et la miss agordjà, ma ça n'è k'ana béta, stu midge: po mè, i créyo k'il a lè vouè o pyètoù k'il a l'cerne². Et ca i pinsò k'no n'ain pâ on crutch po ly atchtâ d'la grasse tchi Montandon! Boutà l'vè, stu pouè ptet da son bri! Vlè k'il a zè do an la snân-na passâ et i n'peut pa encouo se tni d'adret su sè pinon. Tu lèz autre, à st'édge, pinotan pouatot dpi lontin. I sabye k'il a encouo pru bouna mîn-na, ma ça n'è ke d'la drontchure. Et pi, d'être adé couthi, boutà m'vè cma il est ékeu et djâ atanâ³! Tot l'djè il è dinse lé à rancayi a s'trussan l'ptet guinglet, et no n'loyain câzi djamâ ouain-nâ. Las pé-tchu⁴! I n'm'atado pyè vouère à sa vouarjon. Ma ça ke m'pouôte l'pyè l'ain-ne c'è k'i n'set pâ encouo batchi, faute d'éyon pouo l'pouotâ u moti. — Ah! sta croute de Djacot, da kân-na tabiature i noz a porè mè! Aiye mado⁵, s'i le nioù, i sarou da l'cas d'l'étranliâ! Na, ça n'sarait pas pru: i li voudrou lvâ la pé tot vi et le rvaudre da la sau! Ra ne m'rompt la brasse, ra n'm'écheùre⁶ tant l'sang cma d'lyi pinsâ.

rien à se mettre dans l'estomac, qui doivent aller tout déguenillés, pieds nus, qui sont tous allés se cacher quand ils vous ont vus arriver, par honte de se laisser voir dans leurs haillons. Et le plus petit qui est toujours malade depuis qu'il a eu les oreillons, cette vilaine épidémie de l'an dernier. Le médecin nous a dit qu'il avait une tuberculose d'intestins et la rate engorgée, mais ce n'est qu'une bête, ce médecin: pour moi, je crois qu'il a des vers ou plutôt qu'il a le cerne. Et quand je pense que nous n'avons pas un kreutzer pour lui acheter de l'onguent de Montandon. Regardez-le un peu, ce pauvre petit dans son berceau! Voilà qu'il a eu deux ans la semaine passée et il ne peut pas encore se tenir debout sur ses petits pieds. Tous les autres, à cet âge, trottaient partout depuis longtemps. Il semble qu'il ait encore assez bonne mine, mais ce n'est que de l'enflure. Et puis, d'être toujours couché, regardez un peu comme il a la peau enflammée et déjà écorchée. Tout le jour il est là râlant ainsi en se suçant le petit doigt, et nous ne l'entendons presque jamais pleurer. Hélas! Je ne m'attends plus guère à sa guérison. Mais ce qui me dépote le plus, c'est qu'il ne soit pas encore baptisé, faute de vêtements pour le porter au temple. — Ah! cette crapule de Jacot, dans quel pétrin il nous a pourtant mis! Oui, ma foi, si je le tenais, je serais capable de l'étrangler. Non, ce ne serait pas assez: je voudrais l'écorcher tout vif et le rouler dans du sel! Rien ne me casse les bras, rien ne me dessèche le sang comme d'y penser.

¹ Litt. « l'ètizie au ventre ».

² Carreau, affection tuberculeuse du mésentère.

³ Litt. « entamé ».

⁴ Expression qui signifie proprement « malheureux pécheur! »

⁵ *Mado*, qui sert à renforcer une affirmation, représente probablement le « si m'aît Deus » *sic me adjutet Deus*, des formules de serment du moyen âge.

⁶ Litt. « écreme ».

— Mà caizi-vo, caizi-vo, k'li rpond la Félicité. Ne dzé pâ adé tu lè mau d'nouïtre Abran. I sarait étâ l'dari dè gâchon¹ d'on rigot k'vo n'pori pas mi l'délavâ. I l'kniosso bin mi k'vo, et da l'fond i n'étaït ra tan croûye. Tot sûr k'il avait stu gros faux pyè d'être on pouè coudet, ma pouokè sè dja l'ant-umè à l'étabyi, ca i n'a voliait pâ oyi prédji? Vo sâtè bin k'i n's'y a djamâ piézu et k'i n'y avait ra d'tala. Adon, il a atèrprè totè chôtè d'méti: i s'a mè tcharton, crampet, il a fâ du coss-nédge. Mà la pyè grossa kèrvée k'noz éyain fâ, ç'fè d'alâ vadre vin u bas du Mont Ségne; c'è bin ça k'noz a rouinâ! Nôtre pouër cabaret, k'noz avait porè cotâ gros, n'avait vouère de rkise: i n'vniait djamâ nion, se ce n'è kék torbi ke vnian bére ana rokiye d'goutte et k'n'avan bin dè viédge pâ on crutsch d'da la sacta. La dmindge no véyain passâ tu stè bé mônsieu du vlédge k'alan s'proumnâ, et i n'y ann avait pâ on k'atrâve. Iz alan s'apyi u Tchvau Bian o u Raymond, et l'vépre i vnian rnadâ tché no. Cma stu pouër Abran avait bon couè, i s'a lassî alâ à caucionâ d'chan et d'autre; i s'a acouzenâ avoué dè dja d'ra, k'n'avan pas pyè d'anu à couè et d'conchasse k'dè bétè, et k'l'an froûyi d'totè lè façon, tan bin k'il è vniu on tin k'no no sin trovâ a reul et k'no véyain arvâ l'sauti câzi tu lè djé. I noz a faliu piédéyi, noz ain pouadu, et noz ain fini pa aprontâ tianze dubion à l'anchan Béguin du Cunè, u doze po cent. Pada trè o catre an noz ain payi rectal lèz intérêt, ma cma noz étin on pouè à rté pouo lè dari, l'anchan noz a fouochâ d'toutchi discussion, et da tot stu rbòss il a tan bin sè rviri son tché, k'c'è lu k'a câzi tot avou et k'i n'y a vouère restâ, éz autèr créanci et à no,

¹ Manuscrit: *gâchon*.

— Mais taisez-vous, taisez-vous, lui répond Félicité. Ne dites pas toujours toutes les horreurs de notre Abram. Il aurait été le dernier des valets d'un équarisseur que vous ne pourriez pas mieux le décrier. Je le connais bien mieux que vous, et au fond il n'était pas si mauvais. Certes il avait ce grand défaut d'être un peu versatile, mais pourquoi ses parents l'ont-ils mis à l'horlogerie, quand il n'en voulait pas entendre parler? Vous savez bien qu'il ne s'y est jamais plu et qu'il n'y avait aucune habileté. Dès lors il a entrepris toute sorte de métiers: il s'est fait charretier, revendeur de légumes, il a fait le commerce du bétail. Mais la plus grande sottise que nous ayons faite, ce fut d'aller tenir un cabaret au pied du Mont Sagne; c'est bien cela qui nous a ruinés! Notre pauvre cabaret, qui pourtant nous avait coûté cher, n'avait guère de requise: il n'y venait jamais personne, si ce n'est quelques tourbiers, qui venaient boire une roquille d'eau-de-vie et qui n'avaient bien des fois pas un kreutzer dans la poche. Le dimanche, nous voyions passer tous ces beaux messieurs du village, allant se promener, et il n'y en avait pas un qui entrât. Ils allaient se souler au Cheval Blanc ou au Raymond, et le soir ils venaient dégoûiller chez nous. Comme ce pauvre Abram avait bon cœur, il se laissa aller à cautionner de côté et d'autre; il se lia avec des gens de rien, qui n'avaient pas plus d'honneur à cœur et de conscience que des animaux, et qui le trompèrent de toutes les façons, si bien qu'il vint un temps où nous nous trouvâmes en arrière et où nous vîmes arriver l'huissier presque tous les jours. Il nous fallut plaider, nous perdîmes, et nous finîmes par emprunter quinze louis à l'ancien Béguin du Cunoir, au douze pour cent. Pendant trois ou quatre ans nous en payâmes pon-

k'lèz eùye po pyèrà. Et porè noz avin pouo pyè d'einkante dubion d'bin ! Aprè cink, cma te peux crére, i no fè fouòche d'rònmâ dè Croztè, et no ci sin vniu restà.

— Adé ann anchan, k'rmarmote la viya.

— Ma caizi vo vè donc, k'li fà la Félicité. I faut porè k'voz éyi adé ôke à rmouotâ. Tu lèz anchan n'sont pas lè même. S'i y ann a ke n'valion pas ann estoclet¹, i y ann a tot parî dè bons, maugrà l'dicton k'vo kniotè : « Baye-te à vouède d'on tchvau pa dari, d'ana fana pa dvan et d'ann anchan d'tu lè chan ». K'è-ça k'no sariaïn devnu sin l'anchan Djeanneret d'la Combe Greurin ? On dit k'il è, djèrè lu, grò su sèz intérêt, ma k'è-ça k'i n'a pâ fà pouo no ? I noz a aviâ dè pommtè, ann emna d'coklet, dè satchet d'farna, dèz éyon ; i noz a payî nouëtèr lacé, sa contâ lè béz écu neu k'i noz a bayî u terme pouo payî l'mètre d'l'otau. Et pi, i noz è vniu vè bin dè viédge et noz a gros rkeurâ avoué sè balè parouùlè. On mnist n'ann arait pas fà atan, i fau être d'bon compte. Ké tè, Lydie ? — Adon, pouo a rvni à nouëtè Abran, i n'faut pas s'é-bayî k'a s'véyan dinse mautraità et rouinâ pa dè dja k'n'avan djamâ ra fà d'autre ke d'proufitâ d'lu, i s'éye déco-radgî et mè su la déroutè. Pou à pou, d'la dépitance, i s'è tchampâ su la besson, lu ke dvan totè stèz affaire n'tou-

tuellement les intérêts, mais comme nous étions un peu en arrière pour les derniers, l'ancien nous contraignit de faire faillite, et dans tout ce remue-ménage il sut si bien retourner son char, que c'est lui qui eut presque tout et qu'il ne resta guère, aux autres créanciers et à nous, que les yeux pour pleurer. Et pourtant, nous avions pour plus de cinquante louis de fortune ! Après cela, comme tu peux le croire, force nous fut de déménager des Crosettes, et nous vinmes demeurer ici.

— Toujours un ancien ! murmure de nouveau la vieille.

— Mais taisez-vous donc, lui dit Félicité. Il faut pourtant que vous ayez toujours quelque chose à marmotter. Tous les anciens ne sont pas les mêmes. S'il y en a qui ne valent pas un jeton, il y en a tout de même de bons, malgré le dicton que vous connaissez : « Garde-toi d'un cheval par derrière, d'une femme par devant et d'un ancien de tous les côtés. » Qu'est-ce que nous serions devenus sans l'ancien Jeanneret de la Combe Grieurin ? On dit qu'il est, lui aussi, grandement intéressé, mais que n'a-t-il pas fait pour nous ? Il nous a envoyé des pommes de terre, une émine de haricots blancs, des sacs de farine, des vêtements ; il nous a payé notre lait, sans compter les beaux écus neufs qu'il nous a donnés à l'échéance pour payer le propriétaire de la maison. Puis, il nous est venu voir plus d'une fois et nous a bien réconfortés par ses belles paroles. Un pasteur n'en aurait pas fait autant, il faut être juste. N'est-ce pas, Lydie ? — Donc, pour en revenir à notre Abram, il ne faut pas s'étonner qu'en se voyant ainsi maltraité et ruiné par des gens qui n'avaient jamais fait autre chose que de profiter de lui, il se soit découragé et dérouté. Peu à peu, de dépit, il s'adonna à la boisson, lui qui

¹ Sorte de jeton de plomb dont les enfants se servaient pour jouer et qu'on faisait à l'aide d'un moule grossier.

tchive pâ ana gota d'brânt'vin. Il a acmassi d'alâ tu lè djè u cabaret et de s'méchâ d'la poulitique, k'i n'i compèrniait pàs pyè k'mè tchawkè. I débiaté-râve contre lè bédouin¹, i s'corsive cma ann aradgi ca on lyi dzait pourri¹. Pi, c'était ana tapette, on contèrléyu cma on n'a djamâ vou; tan bin k'on vépre k'iz étan éz Arbreûni, tu piain cma dèz andoye, iz an [acmassi d'rognassi, de s'dire dè méchan rason, et an fni pa s'royi, a s'bayan ana bèrdoulée k'i pouôte u Dieu monde pouë. Cma i se rdotâve d'avè, da tota st'ètharòbia, fri kék méchan cou, i n'a pyè ozâ rêvni à l'otau, et l'ladman i s'avait agadgi. Et ora le vlé k'è sudé à Napye.

— Kain bon déciye! k'fâ la grand'mère.

— Ma deu don i noz a écrit pyè d'on viédge po no dmandâ padon, et pouo no dire cma i se rpatait et cma i se rlédjait d'rèvni à l'otau, a promettant d'bin faire dorzanavan. È-ça k't'veu vè sè lettrè k'son lé dari le rlodge?

— Sè lettrè? k'racmasse la viya, i n'a bayeroû pâ on gaglet d'tchèvre!

— Mâ caizi-vo vè don on viédge! k'li rfâ la Félicité. Voz ètè porè méchante cma la gratte, et i faut k'voz éyi adé ôke à contèrléyi. Lassî-no u moins lyire sè lettrè.

— Na, no n'ain pyè l'tin, i no fau alâ, kè rpond noûtra mama a se lvan. Voz ai grò seûfoué, i l'comprénio, et i

¹ Sobriquets des royalistes et des républicains.

ayant toutes ces affaires ne touchait pas une goutte d'eau-de-vie. Il a commencé d'aller tous les jours au cabaret et de se mêler de la politique, à laquelle il n'entendait pas plus que mes sabots. Il déblatèrait contre les *bédouins*, il se fâchait comme un enragé quand on l'appelait *pourri*. Puis c'était un bavard, un contradicteur comme on n'en a jamais vu; si bien qu'un soir qu'ils étaient aux Armes-Réunies, tous pleins comme des andouilles, ils commencèrent à se quereller, à se dire de vilains mots, et finirent par se battre, en se donnant une râclée, que cela porte *au Dieu monde* peur. Comme il redoutait d'avoir, dans toute cette échauffourée, porté quelque mauvais coup, il n'osa plus revenir à la maison, et le lendemain il s'était engagé. Et maintenant le voilà soldat à Naples.

— Quel bon débarras! dit la grand'mère.

— Mais dès lors il nous a écrit plus d'une fois pour nous demander pardon et pour nous dire comme il se repentait et comme il se réjouissait de revenir à la maison, en promettant de bien se conduire dorénavant. Est-ce que tu veux lire ses lettres qui sont là derrière l'horloge?

— Ses lettres, recommence la vieille, je n'en donnerais pas un crottin de chèvre!

— Mais taisez-vous donc une fois! lui répète Félicité. Vous êtes pourtant méchante comme la gale, et il faut que vous ayez toujours quelque chose à contredire. Laissez-nous au moins lire ses lettres.

— Non, nous n'avons plus le temps, il nous faut partir, répond notre mère en se levant. Vous avez bien souffert, je le comprends, et je voudrais de tout mon cœur pouvoir vous venir en aide; mais nous ne sommes pas riches non

voudrou d'tot mon couë povè vo vni ann aide; mà no n'sin pas rëch non pyë. Tot pari, i voui t'bayi ôke: noz ain citokè da mon cabas on pou d'sucre et kéke bocon d'salée pouo téz afa, et véci on ptet écu pouo atchtà du mi o kéke fërgogniss à stu pouër ptet, k'a l'air bin minabye. S'à l'avni t'ai faute d'ôke k'no pouissain t'bayi, et bin, vin sa te dgénà no l'dire à l'otau, t'sà bin voué k'no restin, et no faran pouo tèt tot ça k'no poran.

La pouëra fana, ke n'povait pas pru no rmachà, nos a akeu kék pas po no mettre dssu l'bon tchmin et noz a kità a s'pân-nan lèz èyè avoué l'carre d'son dvantì et a no dzan: «L'bon Dieu tē l'rade! Kain bin ke t'm'ai fà! A vo rvè! A vo rvè!»

IV

Tot slé n'noz avait vouère égaiyi, ma dvan k'no fëssain lavi d'la Recouëne, i d'vait s'trovà ôke po on pouè no rfrizi. Vlè k'tot d'on couè no véyain sèti d'la dari otou k'noz i passin u chan on ptet tchaba d'ouë o neù an k'fazait dè r'tchamée cma s'il avait zè lèz èin-nmi.

«I iai mdgi d'la pouizon, k'i relève, i m'ai apouzenà! I souè mouò! — Allons en paix, vivons en paix... Eh! mon Dieu! souè fotu!»

— Padié tant mi! k'li rpondait ana viya fana k'li rapàve aprè avoué on mindje de rmasse à la man, padié tant mi! T'veu adé être su ta gordge! Cma i te l'couòdo! Fi lè couònè! Ata vè k'i te rténio, ptet temraire, dièbe d'décraintà, cma i voui t'alinià!

plus. Toutefois je veux te donner quelque chose: nous avons ici dans mon cabas un peu de sucre et quelques morceaux de galette pour tes enfants, et voici un *petit écu* pour acheter du miel ou quelques friandises à ce pauvre petit, qui a l'air bien minable. Si à l'avenir tu as besoin de quelque chose que nous puissions te donner, eh! bien, viens sans te gêner nous le dire à la maison, tu sais bien où nous demeurons, et nous ferons pour toi tout ce que nous pourrons.

La pauvre femme, qui ne pouvait assez nous remercier, nous accompagna quelques pas pour nous mettre sur le bon chemin et nous quitta en s'essuyant les yeux avec le coin de son tablier et en nous disant: «Le bon Dieu te le rende! Quel bien tu m'as fait! Au revoir! Au revoir!»

IV

Tout cela ne nous avait guère égayés, mais avant que nous fussions loin de la Recorne, il devait se trouver quelque chose pour un peu nous remettre de bonne humeur. Voilà que tout à coup nous voyons sortir de la dernière maison à côté de laquelle nous passions un petit bonhomme de huit ou neuf ans qui poussait des hurlements comme s'il avait eu le diable au corps.

«J'ai mangé du poison, hurlait-il, je me suis empoisonné! Je suis mort! — Allons en paix, vivons en paix... Eh! mon Dieu! Je suis f...lambé!»

— Parbleu, tant mieux! lui répondait une vieille femme, qui le poursuivait avec un manche de balai à la main, parbleu, tant mieux! Tu ne penses qu'à ta bouche. Comme c'est bien fait! Fi! les cornes! Attends que je te tienne, petit téméraire, diable d'effronté, comme je vais t'arranger!

— N'i fâtè ra d'mau, k'crie la mama à sta fana. K'è-ça k'il a fâ? K'è-ça k'il a mdgi?

— Ça k'il a fâ? Ça k'il a mdgi? ké rpond la fana, ke djafâve et rssiabiâve ana cour d'la radge, s'vo veûté l'savè, il è étâ dégrâyî mon rmède Leroy da l'dari tiroû d'la cmoûde et l'a câzi to évaulâ a créyan k'c'était du bonbon, et slé damati k'i iapèrniou l'fieu à la couzna pouo l'dinâ. Et mè k'volioû pânre ma purdge ca la lna srait tadre¹, k'noz y atrin djuste oui! Stu dièbe de rvoûye-tot, i veu adé alâ tot bréyi, founa, fèrdjatâ pouatot. Ah! i lyi voui bayî ana fessée k'i s'a rsvégne. At-tatè vè!

— Na, na, k'fâ la mama, ke n'pouvait câzi pas s'rattni d'rire. Lassi-lè, n'lyi fâtè ra d'mau, il è pru pouni dinse. Alâ pyètoû li bayî on pou d'âve et d'sucre!

— I voz écoute! ke rpond la viye cass-roûde. Méchi-vo d'voûtréz affaire. I t'lyi a voui bayî du sucre, vè, su lè nadjè, à sta métehan gaye!

Tot a dzan cink, al pèrniait pa lèz èrliè l'pouër boueube, k'était tchè à bōtchon et k'fzait dè rélée à voz étōdre.

— Ah! t'veu rnitâ, k'a li dzait, a l'akéyan à gran cou d'pi et d'dazon et le fzan ratrà da l'otau a rtracan la pouôte.

Tot sur k'i voliait être vouari po lontin d'alâ fèrg'nâ da lè cmoûdè et d'sa gormandise. I no fazait maubin d'l'oyi èrlâ et tchamâ padon à sta viye tchèremau², ma no n'i povin ra. Ça k'noz avin d'mi à faire, c'était d'no

¹ C'est-à-dire quand la lune commencerait à croître.

² Litt. « qui sent mauvais », puante.

— Ne lui faites point de mal, crie notre mère à cette femme. Qu'est-ce qu'il a fait? Qu'est-ce qu'il a mangé?

— Ce qu'il a fait? Ce qu'il a mangé? répond la femme, qui écumait et semblait folle de colère, si vous voulez le savoir, il est allé dénicher mon remède Leroy dans le dernier tiroir de la commode et l'a presque tout avalé en croyant que c'était de la friandise, et cela pendant que j'allumais le feu à la cuisine pour le diner. Et moi qui voulais prendre ma purge à la lune tendre, qui commence précisément aujourd'hui! Ce diable de touche-à-tout; il veut toujours aller tout tripoter, fureter, fourgonner partout. Ah! je veux lui donner une fessée dont il se souviene. Attendez un peu!

— Non, non, dit notre mère qui ne pouvait presque pas s'empêcher de rire. Laissez-le, ne lui faites point de mal, il est assez puni ainsi. Allez plutôt lui donner un peu d'eau et du sucre!

— Je vous écoute, répond la vieille sorcière. Mêlez-vous de vos affaires. Je vais lui en donner du sucre, oui, sur les fesses, à ce gueux!

Tout en disant cela, elle prenait par les oreilles le pauvre garçon, qui était tombé le visage contre terre et poussait des hurlements à vous étourdir.

— Ah! tu veux regimber, lui disait-elle en l'accompagnant de grands coups de pied et de trique et en le faisant rentrer dans la maison en claquant la porte.

Certes il allait être guéri pour longtemps d'aller fourgonner dans les commodes et de sa gourmandise. Il nous serrait le cœur de l'entendre hurler et demander pardon à cette sinistre vieille, mais nous n'y pouvions rien. Ce que nous avions de mieux à faire, c'était de nous sauver et de grimper lestement au Chapeau-Râblé, en suivant le sentier

sauvâ et d'salyî liama u Tchapé-Reù-biâ, a seûyan l'satî dret cma on mouret k'la Félicité noz avait motrà.

U tchavon d'on ké o d'on tié d'ure, noz étin arvâ amont. Lé, no no sin asstâ ana boussée, on pouî po rpanre nouîter chof, on pouî po bouîtà la bala voue k'noz avin dvan lèz eûye. On n'véyât pas l'élé de Ntchaté, k'i iarouî tan voliu vè on viédge, mà u fond, lé dari Tchasserai, la Voue dèz Alpè, Tèta d'Ran, l'Creux du Van avoué sè balè rotchè et Tchasseron, no véyain lèz Alpè, ke rssabian ana bala dadèyeta biantche. A nouître pi, c'était tot le vau dèz Epiaturè, dpi la Tehau djuk u Crèt-du-Louche, et, dret dvan no, l'Foulet, l'Monss-Djàk, lè Croztè, l'Raymond, la còta d'Boin-noù, lè Roulet, l'Comon d'la Sègne, tot stu bé payî k'i iann ai tan zè l'agri ca i iétoû à l'étraingî et k'i rvéyoû càzi totè lè né da mè sègne. U vlédge, k'était kvoué d'on pouî d'nèbye o de fmire, on oyîve snâ lè tiotchè pouo alâ u motî. I m'satouî tan bin lé k'i n'aviouî càzi pyè vègne d'alâ pyè lyèain. Il a faliu k'la mama se lvèss la pèrmère et no dzèss:

— Lvâ¹ vo, no volin alâ panre ôke u Tchapé dvan ke d'no raviâ contre lè Piaintchè.

Adon, no sin atrâ d'da l'otau, k'n'ètait pyè k'à do pas. Lé no sin étâ reevu pa anâ grosse dondon tote à Marie-Grayon, avoué u vzédge on grò mâtchuron k'lyi alâve dpi la gordge djuk à l'èrlia, et dèz éyons tot rtacounâ.

— I vo tchamo mèz escouze de m'trovâ dinse atricâ, k'a no fâ, i iai l'air d'ana

rapide comme un mur que Félicité nous avait indiqué.

Au bout d'un quart ou d'un tiers d'heure, nous étions au sommet. Là nous nous assimes un instant, un peu pour reprendre haleine, et un peu pour contempler la belle vue que nous avions devant les yeux. Nous ne voyions pas le lac de Neuchâtel, que j'aurais tant voulu voir une fois, mais au fond, là-derrrière Chasserai, la Vue des Alpes, Tête de Rang, le Creux du Van avec ses beaux rochers et Chasseron, nous voyions les Alpes, qui ressemblaient à une belle dentelle blanche. A nos pieds, c'était tout le vallon des Eplatures, depuis la Chaux-de-Fonds jusqu'au Crèt-du-Loche, et, juste en face de nous, le Foulet, le Mont-Jaques, les Crosettes, le Raymond, la côte de Boinod, les Roulets, le Communal de la Sagne, tout ce beau pays que j'ai tant regretté quand j'étais à l'étranger et que je revoyais presque toutes les nuits dans mes songes. Au village, qui était recouvert d'un peu de brouillard ou de fumée, on entendait sonner les cloches pour aller au temple. Je me sentais si bien là que je n'avais presque plus envie d'aller plus loin. Il fallut que notre mère se levât la première et nous dit :

— Levez-vous, nous voulons aller prendre quelque chose au Chapeau avant de nous remettre en route pour les Planchettes.

Alors, nous entrâmes dans la maison, qui n'était plus qu'à deux pas. Là nous fûmes reçus par une grosse fille toute en négligé, ayant le visage mâchuré de la bouche à l'oreille, et des habits tout rapiécés.

— Je vous demande mes excuses de me trouver ainsi débraillée, nous dit-elle, j'ai l'air d'une rôdeuse, d'une gueuse, mais nous avons fait hier une grosse

¹ Manuscrit : *lvî*.

chlampe, d'ana trike, mà noz ain fâ hiè ana grossa coulée¹ et i n'ai pâ encouo zè l'tin oui d'me rtchâindgi. I soû seûle à l'otau; tu noûtrèz homme sont lavi. Mà s'voz ai faute d'òke, i voui prû vo l'bayi.

— Ai-vo d'la chë? Du sara²? D'la keûte³? D'la laitia³? ke dmande la mama.

— Na, i m'gréve bin, ke rpond la donzale. No n'ain pyë ra k'd'la bature, du maton da on satchet et du tchigre. Deu l'euvoué passâ noz ain piacâ d'keûre l'fèrmédge et no pouotin tot l'lacé u vlédge. Mà noz ain battu l'beurre stu matin et la bature è tota frètchta et bin boune. N'a voli-vò?

— « Adé atan, dit la motche u tavan », ke rpond la mama a rian. Bayi no d'la bature! No la mdgerin avoué ça k'noz ain apoutâ avoué no. Bayi no djèrè on pou d'beurre et d'pan nè pouo faire ana crota à stèz afa, mà no n'sin vouère curieux du tchigre.

La donzale va à la couzna et no rapouôte ana grosse écoale à colâ tota piain-na d'bature, k'poua l'faite noz ain trovâ câzi ass bouna ke d'la chë. I créyo k'la bouna fana y était alâ traire on pou d'tchaudet d'da, pocha k'i y avait du dja pa dssu et k'al était tota duceta.

¹ *Coulée*, petite lessive provisoire, faite dans l'intervalle des grandes lessives.

² « Sérac » ou « seré », fromage blanc extrait de la *laitia*.

coulée et je n'ai pas encore eu le temps, aujourd'hui, de m'endimancher. Je suis seule à la maison; tous nos hommes sont partis. Mais si vous avez besoin de quelque chose, je veux bien vous le donner.

— Avez-vous de la crème? Du *seré*? Du petit-lait? De la *laitia*? demande notre mère.

— Non, je le regrette bien, répond la servante. Nous n'avons plus que du lait de beurre, du caillé dans un petit sac et du *seré* salé. Depuis l'hiver dernier nous avons cessé de fabriquer le fromage et nous portons tout notre lait au village. Mais nous avons fait le beurre ce matin et le lait de beurre est tout frais et très bon. En voulez-vous?

— « Toujours autant, dit la mouche au taon! » répond notre mère en riant. Donnez-nous du lait de beurre! Nous le mangerons avec ce que nous avons apporté avec nous. Donnez-nous aussi un peu de beurre et de pain noir pour faire une tartine à ces enfants, mais nous ne sommes guère amateurs du *seré* salé.

La servante va à la cuisine et nous rapporte un grand vase à lait tout rempli de lait de beurre, qu'en effet nous trouvâmes presque aussi bon que de la crème. Je crois que cette bonne femme y était allée traire un peu de lait tout frais, car il y avait de l'écume au-dessus et il était tout tiède.

³ La *laitia* est le petit-lait tel qu'il est après qu'on a fait le fromage, la « cuite » est le liquide qui reste après qu'on en a encore retiré le « seré ».

(A suivre).

ON DMÎNDJE È PIAINTCHTÈ

UN DIMANCHE AUX PLANCHETTES

RÉCIT EN PATOIS DES MONTAGNES NEUCHATELOISES

(Suite. — Voir la livraison de Juillet-Août 1912, p. 137.)

Ca noz ain è bou et mdgi à no reompi cma dèz écosu, et damati k'la mama raindgive d'da son cabas lè rête de stè bounè dizeûre, no sin alà, ma seu et mè, on pou vèztà la beudge, k'était piain-na d'balè vatchè d'totè lè calu, dè biantchè et nèrè¹, dè rudge et biantche, dè grizè, dè motlée, dè ramlée². On lèz avait mè d'da ana boussée, pa rapouò du tchaut et dè motchè. I y ann avait lè pyè d'carante, avoué dè snayè et dè potet³ cma i n'avoué djamà vou, tan iz étan gros. L'mâche, ke s'dévirive adé voué no a breûyan et a rôn-nan, no fazait bin on pou pouè, avoué sè gròs eûye et sè breûyéye, mà il était bin léyi. Da on carre d'la beudge i y avait l'bardgi u pouò et d'da ana gròssa béca avoué ana dodzàn-na de ptet k'étan tot piain djati. Ça k'i noz an porè amouzà!

Aprè k'noz eûre vèztà la beudge, no sin età vèztà la couzna. Mà noz arin bin mi fà d'ratrà tot dret u pèle, cma

¹ Manuscrit: *nè*.

² Bariolées, avec des taches de différentes couleurs sur le corps, tandis que *motlée* indique une tache sur la tête.

³ Grosse clochette en fer battu. Voir L. GAUCHAT, *Les noms romands des clochettes de vaches*, dans le *Bulletin du Glossaire*, 1909, p. 20.

Lorsque nous eûmes bu et mangé à nous rassasier comme des batteurs en grange, et pendant que notre mère serrait dans son cabas les restes de cette bonne collation, nous allâmes, ma sœur et moi, un peu visiter l'étable, qui était pleine de belles vaches de toutes couleurs, des blanches et noires, des rouges et blanches, des grises, des tachetées, des *ramelées*. On les avait fait rentrer un moment à cause de la chaleur et des mouches. Il y en avait là plus de quarante, avec des clochettes et des *potets* comme je n'en n'avais jamais vu, tant ils étaient gros. Le taureau, qui se tournait toujours vers nous en beuglant et en grondant, nous faisait bien un peu peur, avec ses gros yeux et ses beuglements, mais il était bien attaché. Dans un angle de l'étable se trouvait le bercail à porcs et dedans une grosse truie avec une douzaine de petits, qui étaient on ne peut plus gentils. Ce qu'ils nous ont pourtant divertis!

Après que nous eûmes visité l'étable, nous allâmes visiter la cuisine. Mais nous aurions bien mieux fait de rentrer directement dans la chambre, comme vous allez voir. Au milieu de la cuisine se trouvait un grand cuvier plein d'eau de lessive, avec un robinet comme je n'en n'avais jamais vu. Je m'approche pour mieux l'examiner, et ne voilà-t-il pas que j'ai le malheur de le raccro-

voz alà vè. U méti¹ d'la couzna, i y avait on gros tnéye piain d'liainsu, avoué ana guitchta cma i n'avoué d'jamâ vou. I voué tot pré po mi la bouâtâ, et ne vlé-t-u pas qu'i iai la mautchance d'la racrotchi, i n'ai djamâ bin sê cma, et k'pan! la vlé k'saute foueu, k'tot l'liainsu m'djicle u vzédge cma s'i sê-tive d'ana pompe à feu, ann étritchan mè béz éyon du dmindge. Ma seu s'met à bramâ à la Sainte Erme, damati k'a coudive, la pouira fêyeta, bouâtchi l'pouatu avoué on viye pân-ne man k'était su l'épurou du làoui, et a tchôtchan dssu avoué lè do man. Ann oyan noutrè bramée, vo peûtè voz émadgenâ cma la mama et la donzale son vniu vè ça k'i y avait. Mâ c'était trop té: l'tnéye était voué et tot l'liainsu fazait on bé lè u fond d'la couzna. Ça k'la mama était porè corsia! Al était su l'balan d'no ramnâ tot dret à l'otau, et i souû sûr k'a l'arait fâ, s'la donzale n'avait pas pré noutrè parti:

— Mâ ça n'è ra, ça n'è ra, ke dzait sta-ci. Ana tô guitchta n'a djamâ voliu bin se tni u tnéye, et pouo l'liainsu, i n'valiait pyè vouère. Ass bin, ça n'était k'du viye bréyon k'lè bouandirè avan lassi hiè, i n'sai pas pouokè. Po ça k'è du fond d'la couzna, avoué on pou d'râsson o de rprin tot sara ntéyi da ana boussée.

La bouna donzale! Et ca i pinso k'al avait rfouzâ k'la mama li bayéssè ôke pouo noutra bature et noutrè crotè d'beurre! Vè, ca no sin pouati d'lé, i l'arou bin rmlâ su lè do djoûtè, maugrâ k'az étan totè botchardâ². Po cant à la tchasse k'la mama m'a bayi, tot a m'pân-nan le vzédge et lèz éyon avoué

¹ Lire *méta* « milieu », *méti* signifiant « moitié ».

² La forme du féminin pluriel de ce participe devrait être *botchardéyè*.

cher, je n'ai jamais bien su comment, et que, pan! le voilà qui saute dehors, que toute l'eau de lessive me *gicle* au visage comme si elle sortait d'une pompe à incendie, en éclaboussant mes beaux habits du dimanche. Ma sœur se met à crier au secours, tandis qu'elle essayait, la pauvre fillette, de boucher la bonde avec un vieil essuie-mains qui était sur l'égouttoir de l'évier, et en pressant dessus avec les deux mains. En entendant nos cris, vous pouvez vous imaginer comme notre mère et la servante accoururent voir ce qu'il y avait. Mais c'était trop tard: le cuvier était vide et toute l'eau de lessive formait un beau lac au fond de la cuisine. Ce que notre mère était pourtant fâchée! Elle était sur le point de nous ramener directement à la maison, et je suis sûr qu'elle l'aurait fait, si la servante n'avait pas pris notre parti:

— Mais ce n'est rien, ce n'est rien, disait celle-ci. Un pareil robinet n'a jamais voulu bien tenir au cuvier, et quant à l'eau de lessive, elle ne valait plus grand'chose. Aussi bien n'était-ce que de la vieille eau sale que les blanchisseuses avaient laissée hier, je ne sais pourquoi. Quant au fond de la cuisine, avec un peu de sciure ou de son, tout sera nettoyé dans un moment.

La bonne servante! Et quand je pense qu'elle avait refusé que notre mère lui donnât quelque chose pour notre lait de beurre et nos tartines au beurre! Oui, quand nous partimes de là, je l'aurais bien embrassée sur les deux joues, bien qu'elles fussent toutes machurées. Quant à la semonce que notre mère me fit, tout en m'essuyant le visage et les habits avec son mouchoir de poche, je n'en ai jamais entendu de pareille, et je ne croyais pas d'en voir

son motchu d'sacta, i n'ann ai djamâ oyî ana tò, et i n'créyouù djamâ d'a vè on viédge l'tchavon. Mâ ça n'sarait encouo ra étâ, s'a n'noz avait pas fâ la pête djuk dari Pouÿeré.

Link, il i fê bin fouôche d'revoué la gordge. Vlê k'tot d'on couù no véyain vni contêr no doz homme, k'noz arin prè po dè rmolar avoué leu meule, o pyêtoù, s'noz étin étâ à l'euvoué, pouo dè rafi¹ avoué leu rafe². La mama, k'n'avait pas pyê d'couê k'ana lièvre, acmass d'avè la grulette — l'papa li dzait adé: «T'n'ai porè ra d'corédge. T'é cma lè cozandî, k'grulan tot l'djê, se ce n'è pas d'frè c'è d'pouê». — Mâ i y avait bin d'kè s'épantâ! C'était do bon Borgonion k'pouotan dè fèrmédge d'fana³ dssu leu canekin et k'noz an passâ u chan a no dzan grô djatiamâ:

— Santé! Bon djê!

On pouù pyé lyëain, revlê ann autre homme, on long tot nè, avoué on long hugne tot cabossâ, tot spiâ dèz éloùdge et mè a dari, on fouzi su l'épaule et on grôs carni k'li padoyait u chan. Stu viédge i y arait zè d'kè on pouù s'épantâ, mâ la mama l'a tot dret rkniu.

— Dieu no pardône! k'a no fâ, c'est Roboué dèz Ozé!

Et poua l'faite, c'était bin lu.

— Eh! bon djê! bon djê! la Lydie et lèz afa, k'i no fâ. Dièbe djamâ! K'è-ça k'vo ci fâtè? Oué ça k'voz alâ dinse?

— Noz alin a vzite è Piaintchtè, ke

¹ Colporteurs, généralement savoyards, qui vendaient surtout de la verrerie.

² Sorte de hotte dans laquelle les *rafi* transportaient leur marchandise.

jamais le bout. Mais ce n'aurait rien été encore, si elle ne nous avait pas boudés jusque derrière Pouïllerel.

Là, elle fut bien obligée de rouvrir la bouche. Voilà que tout à coup nous voyons venir au-devant de nous deux hommes que nous aurions pris pour des rémouleurs avec leur meule, ou plutôt, si nous avions été en hiver, pour des colporteurs avec leur *rafe*. Notre mère, qui n'avait pas plus de courage qu'un lièvre, commence à trembler — notre père lui disait toujours: «Tu n'as pourtant point de courage. Tu es comme les tailleurs, qui tremblent tout le jour, si ce n'est de froid, c'est de peur.» — Mais il y avait bien de quoi s'effrayer! C'étaient deux bons Bourguignons qui portaient des *fromages de femme* sur des cacolets, et qui passèrent à côté de nous en nous disant très gentiment:

— Santé! Bonjour!

Un peu plus loin, voilà de nouveau un autre homme, un long tout noir, avec un chapeau haut de forme tout bossué, tout roussi par les éclairs et mis en arrière, un fusil sur l'épaule et une carnassière qui lui pendait au côté. Cette fois il y aurait eu de quoi avoir peur, mais notre mère le reconnut immédiatement.

— Que Dieu nous pardonne! nous dit-elle, c'est Robert des Oiseaux!

Et en effet, c'était bien lui.

— Eh! bonjour! bonjour! la Lydie et les enfants! nous dit-il. Diable jamais! Que faites-vous ici? Où allez-vous ainsi?

— Nous allons en visite aux Planchettes, répond notre mère. Et vous,

³ Fromage fait à la maison, appelé aussi *tomme*.

rpond la mama. Et vo, voué ça k'voz alà, et de dvoué vni vo avoué stu fouzi, ca ça n'è pâ encouo l'tin d'la tchasse?

— Ecoutà, i voui bin vo l'dire. Mà i iai faute d'm'asstà ana bousséye, pocha k'i sou grò sou.

Et a dzan cink, i s'asstève su on mouret, i tréyait d'sa sacta on paket d'touba, on bat-fieu, ana pira d'fouzi, d'l'êche, et il apèrniait sa pipa. La mama, k'était djéré li, on pou soula, s'a asstà avoué no su on biyon, ann atadan ça k'i no voliait rcontà.

— Ora i n'voué nionsè, o pyètoù i m'ranavoué¹ à l'otau, k'i no fâ pouo acmassi. Mà vo n'voli pâ l'crère, i rvénio du moti...

— Vo, du moti? k'l'intrompt la mama, vo ki n'y ai djamà mè on pi deu don k'on vo kniot! Vo voli porè noz étòdre!...

— M'bèrlè s'i vo dio ana mâte! Mà i voui tot vo rcontà. C'est dpi hiè k'i sou foué d'l'otau et i n'djôbiavo vouère hiè à midjè k'i sarou oui è Piaintchtè. Véci cma l'afaire è étà: Vo vète stu fouzi? C'è mon «déràme-tot», k'i iai atchtà on viédge d'on tchassu du Vaudreu o pyètoù d'Lé-Dzo; et sàtè-vo combin i l'ai payi? Doze dubion et ann écu neu, pâ on crutch d'moins. Mà kain fouzi! Adon, hiè pada la véprée, i m'è vniu d'afi d'alà on pou tiri avoué, dari noutrè pouôtè d'graindge; mà cma i ètoù en train d'armà, k'è-ça k'i véyo du chan d'Pouyeré? Do² balè bécassè ke fzan: Crò! crò! pssit! pssit! I n'ai è kè l'tin d'miri, et pan! n'a vlé ana d'bas! Sa vouogni, i m'dépatcho de rtchèrdgî m'n erme pouo tiri dssu l'autre, i tiro... mà t'fèrcassè pâ mi! i

¹ Litt. « je me ren en vais ».

² Erreur, qui se répète plusieurs fois, pour la forme féminine *douè*, que l'auteur cite lui-même dans ses *Notes grammaticales*.

où allez-vous, et d'où venez-vous avec ce fusil, quand ce n'est pas encore la saison de la chasse?

— Ecoutez, je veux bien vous le dire. Mais j'ai besoin de m'asseoir un moment, car je suis bien fatigué.

Et en disant cela, il s'asseyait sur un mur, tirait de sa poche un paquet de tabac, un briquet, une pierre-à-feu, de l'amadou, et il allumait sa pipe. Notre mère, qui était, elle aussi, un peu fatiguée, s'assit avec nous sur un tronc d'arbre, en attendant ce qu'il nous raconterait.

— Maintenant je ne vais nulle part, ou plutôt je m'en retourne à la maison, nous dit-il pour commencer. Mais vous ne le croirez pas, je reviens de l'église...

— Vous, de l'église? l'intrompt notre mère, vous qui n'y avez jamais mis le pied depuis qu'on vous connaît! Vous voulez pourtant nous épater!

— *Me brûle*, si je vous dis un mensonge. Mais je veux tout vous raconter. C'est depuis hier que je suis hors de la maison et je ne pensais guère hier à midi que je serais aujourd'hui aux Planchettes. Voici comment la chose est allée: Vous voyez ce fusil? C'est mon «exterminer-tout», que j'ai acheté un jour d'un chasseur du Val-de-Ruz ou plutôt du Vignoble; et savez-vous combien je l'ai payé? Douze louis et un écu neuf, pas un kreutzer de moins. Mais quel fusil! Donc hier après-midi il me vint à l'idée d'aller un peu tirer, derrière nos portes de grange; mais comme j'étais en train de l'armer, que vois-je du côté de Pouillerel? Deux belles bécasses qui faisaient: Crò! cro! psitt! psitt! Je n'eus que le temps de viser, et pan! en voilà une par terre! Sans lambiner, je me dépêche de recharger mon arme pour tirer sur l'autre, je tire... mais, *te fricasse pas mieux!* je ne vois plus rien. Qu'est-ce

n'véyo pyë ra. K'è-ça k'l'ozé, k'i iétoù sûr de n'pà avè tchussi¹, était dévnié? I iétoù lé à mē l'dmandà, ca i m'ai avzi k'a rtchérdjan mon fouzi, i iavou reùbia, da la gran presse, de rtraire la baguette du canon. Ça k'i y avait d'mi à faire, c'était d'falà rkeudre, mà voué? L'è bon, i m'avio a martchan adé tot dret dvan mè et a kiéyan da lèz erbè, da lè bousson, a farfoyan pouatot. I voué dinse djuk da l'boù et i n'treùvo ra; djuk tchi Djan-Louis Nospom, ra; à la Rassna, ra; à la Sombaye, ra; su l'Du... Et lé, k'è-ça k'i véyo? Ma baguette piantà² u bé méta! I prénio ana bårke pouo l'alà rpànre, ma ça n'fè pà pou d'afaïre: la pouzon n'voliait pas vni. Tot pari, à fouôcha de tirà, i iai pou la ravè, mà k'è-ça k'la rtniait tant? Dvinà vè. Ma bécasse, catz aliué³, trè tia-tia, do couonayè è on tchoui, k'al avait aflà a travouachan tot Pouyerè, et tot u fin tchavon, on bé gròs pesson d'trè livrè!

Vo peùtè vo pinsà cma no no sin ékiafà d'rrire ca noz ain oyi cink! Mà lu ne riait pas.

— I vo djüro k'i n'vo dio k'la pure vèrtà, k'i no fà encouo, stu màntu. I pourou vo la motrà, sta tchasse, ke n'se fà pas tu lè djë, i ia convénio, mà k'è-ça k'è arvà? I iavou tan fan aprè on tò véyédge, k'i l'ai fà à keure u Tchattlot et k'i l'ai tota mdgi. Mà stu sopà de sniu m'avait grò rapicolà,

¹ Signifie spécialement « manquer le but qu'on vise ».

² Forme anormale; le participe passé féminin est, aux Montagnes, en *-éye*. Cf. plus haut, p. 254, note 2.

³ Mot qui doit représenter le latin *alauda*, mais qui n'est pas attesté ailleurs; on a sans cela *olyèta*.

que l'oiseau, que j'étais sûr de ne pas avoir manqué, était devenu? J'étais là à me le demander, quand je m'aperçus qu'en rechargeant mon fusil, j'avais oublié, dans ma grande hâte, de retirer la baguette du canon. Ce qu'il y avait de mieux à faire, c'était d'aller la ramasser, mais où? C'est bon, je me dirige en marchant toujours directement devant moi et en cherchant dans l'herbe, dans les buissons, en fouillant partout. Je vais ainsi jusque dans la forêt et je ne trouve rien; jusqu'à la maison de Jean-Louis Nussbaum, rien; à la Racine, rien; à la Sombaille, rien; au Doubs... Et là, que vois-je? Ma baguette plantée au beau milieu! Je prends une barque pour aller la reprendre, mais ce ne fut pas peu de chose: la *poison* ne voulait pas venir. Tout de même, à force de tirer, je pus la ravoïr, mais qu'est-ce qui la retenait tant? Devinez un peu. Ma bécasse, quatre alouettes, trois grives, deux corbeaux et un pinson, qu'elle avait enfilés en traversant tout Pouillerel, et tout à l'extrémité, un beau gros poisson de trois livres!

Vous pouvez penser comme nous éclatâmes de rire en entendant cela, mais lui ne riait pas.

— Je vous jure que je ne vous dis que la pure vérité, nous dit encore ce menteur. Je pourrais vous la montrer, cette chasse, qui ne se fait pas tous les jours, j'en conviens, mais qu'arrivait-il? J'avais si grand'faim, après un tel voyage, que je la fis cuire au Châtelot et que je la mangeai toute. Mais ce souper de seigneur m'avait bien ravigoté, comme vous allez voir. Comme je m'en revenais sans penser à mal, et que je traversais un pâturage du côté des Plaines, j'entends hucher, puis un coup de sifflet infernal, et voilà trois Bernois qui sortent d'une cachette der-

cma voz alà vè. Cma i m'a rēvniou sa pinsà à mau, et k'i travouachivo ana pature du chan dè Piain-nè, i iouyo utchà, pi ana djitchéye d'anfoué, et vlé trè dôdjaune¹ k' sētīn d'ana catchta dari lè bousson, k'me vnian contre avoué à la man dè dordet cma ma couisse et ke m'tchame la bouoche o la via. T'enlève! K'était-u d'faire? U pērmī moma i ne l'savou pas trop; trè contre on, c'était du rude, et surtot ca i véyou k'iz y alan à d'bon. Mā i n'y avait pà à pétoyi. I léyo mon dérame-tot contre ana pta fia, i m'cratcho da lè man, i m'ēblanso, i iapounio on de stè bērgan, k'coudive de m'pāre a traître, i te l'rotcho a l'air, pi l'autre, pi l'autre, et slé s'liama et s'fouò, ke l'dari était encouo da lè niolè ca i iai vou rtchè l'pērmī! Stu viédge i iétoù dè bon².

— Mā caizi-vo, caizi-vo, k'li fā la mama a se rfzan ann écafiéye d'rire. Vo n'peuté porè ra dire d'autre k'dè mântè!

— Dè mântè? ke rpond Roboué. Vo l'erètè, mā c'è k'vo n'satè pas k'on n'm'apougne vouère avoué lè mtān-nè, et cma i sou adé étā fouò. Ca i iétoù djouvénn, i povou m'solvā a m'apounian pa la cinture! Et cma i iétoù leste! Ca i kéroù utè d'ana tābye, i povou m'rattrapā! Alā dmandā s'i vo dio dè mântè à Samiè Hirtschy du Dāzenet, ouè k'i iai coutchi sta né! Cma no sin adé étā dè bon cammrède, i n'povou porè pas passā à kéke pas de s'n otāu sa l'alā récriyā. I l'ai trovā lé k'était en train avoué sèz ovri à tchapouzā dèz épīaton. No prédjin d'afaire et d'autre, i reōnto m'n aventure avoué lè trèz Alman, et i faut bin dire k'i fazan tu cma vo, k'i n'volian pas m'erère.

¹ Litt. « dos jaunes », à cause de la couleur des vêtements en drap du pays que portaient uniformément les campagnards bernois.

² Litt. « j'étais des bons ».

rière les buissons, viennent de mon côté, ayant à la main des triques comme ma cuisse, et me demandent la bourse ou la vie. *T'enlève!* Que fallait-il faire? Au premier moment je ne le savais pas trop; trois contre un, c'était dur, et surtout que je voyais qu'ils ne plaisantaient pas. Mais il n'y avait pas à barguigner. Je dépose mon fusil contre un petit sapin, je me crache dans les mains, je m'élance, j'empoigne un de ces brigands, qui tâchait de me prendre en traître, je le lance en l'air, puis l'autre, puis l'autre, et cela si lestement et avec tant de force, que le dernier était encore dans les nuages quand je vis retomber le premier. Cette fois j'étais hors d'affaire.

— Mais taisez-vous, taisez-vous, lui dit notre mère en faisant un nouvel éclat de rire. Vous ne pouvez pourtant rien dire d'autre que des mensonges.

— Des mensonges? répond Robert. Vous le croyez, mais c'est parce que vous ne savez pas que l'on ne s'empare guère de moi avec des gants, et combien j'ai toujours été fort. Lorsque j'étais jeune, je pouvais me soulever en me prenant par la ceinture! Et ce que j'étais leste! Quand je courais autour d'une table, je pouvais me rattraper! Allez demander si je vous dis des mensonges à Samuel Hirschy du Dāzenet, chez qui j'ai couché cette nuit! Comme nous avons toujours été bons camarades, je ne pouvais pourtant pas passer à quelques pas de sa maison sans aller lui faire visite. Je le trouvai occupé avec ses ouvriers à charpenter des madriers. Nous parlons de chose et d'autre, je raconte mon aventure avec les trois Allemands, et il faut bien dire qu'ils faisaient tous comme vous, qu'ils ne voulaient pas me croire.

— No volin bin vè s'voz ètè tan fouò, ke m'fà on de stè tchapou. Djoyain à slu k'pora rotchi s'n atche a l'air l'pyè amont!

— I souè d'accouò, k'i lyi rpondo. Acmassi voz autre!

Tu, l'on après l'autre, an prè l'atche et l'an rotchi amont, rudama haut, i faut le rkniotre. On n'la véyait pyè ke cma on ptet cubian. Mà ca ç'fè à mon tè, ça fè bin ann autre afaire. I l'ai tchampà se haut, se haut, k'ca al è rtschè avau al étai k'vouéssa d'rouye et ke l'mindge étai pourri!

— Oh! po sla lé, c'è l'boket! k'lyi fà la mama a fzan dè rizéye cma vo peùtè crére. Ora, i no faut alà. Vni, afa, i vè¹ asstouè être midjè. A vo rvè, Roboué, et tètchi d'dire on viédge ana vèrtà.

— Mà na, mà na, ke rpond Roboué. Asstà vo encouo ana bousséye. Voz ai pru l'tin, i n'è pà encouo onze urè et i n'voz ai pà encouo rcontà cma i souè étà u moti et cma i n'a souè sèrti. Ça vaut la pin-na d'l'oyi. Adon, cma i voz ai dè, i iai coutchi sta né u Dazenet, tchi Samiè. Stu matin, le vlé ke m'fà dïnse : « Ecoute, Roboué, i t'faut vni avoué mè. I iai radge d'alà on viédge tånre mon gros flet d'da l'prà d'la cure, voué k'i y a dè bé tchardon et k'lè tchardinolet s'i pèrnian adé a masse. S'noz aliaïn dè viédge?² »

— D'accouò, k'i li dio, et no pouatin. Arvè lé, vouère lyèain du pi du bouè,

¹ Litt. « il veut bientôt être midi », façon fréquente dans nos régions d'exprimer l'idée du futur.

— Nous verrons bien si vous êtes tellement fort, me dit un de ces charpentiers. Jouons à qui pourra lancer sa hache en l'air le plus haut!

— J'en suis, lui répondis-je. Commencez, vous autres!

Tous, l'un après l'autre, prirent la hache et la lancèrent en haut, terriblement haut, il faut le reconnaître. Elle ne paraissait plus que comme une petite hirondelle. Mais, quand ce fut à mon tour, ce fut bien autre chose. Je la lançai si haut, si haut, que lorsqu'elle retomba, elle était couverte de rouille et que son manche était pourri!

— Oh! pour celle-là, c'est le bouquet! lui dit notre mère en faisant des éclats de rire comme vous pouvez penser. Maintenant, il nous faut partir. Venez, enfants, il va bientôt être midi. Au revoir, Robert, et tâchez de dire une fois une vérité.

— Mais non, mais non, lui répond Robert. Asseyez-vous encore un instant. Vous avez assez de temps, il n'est pas encore 11 heures et je ne vous ai pas encore raconté comment j'ai été au temple et comment j'en suis sorti. Il vaut la peine de l'entendre. Donc, comme je vous l'ai dit, j'ai couché cette nuit au Dazenet, chez Samuel. Ce matin, le voilà qui me dit ainsi : « Ecoute, Robert, il faut que tu viennes avec moi. J'ai une furieuse envie d'aller une fois tendre mon gros filet dans le pré de la cure, où il y a de beaux chardons et où les chardonnerets se prennent toujours en masse. Si nous y allions peut-être? »

— D'accord, lui dis-je, et nous partons. Arrivés là, à une petite distance

² Litt. « des fois », locution courante dans le français local pour renforcer le caractère dubitatif d'une supposition : Vous n'auriez pas des fois rencontré mon frère? Se serait-il des fois égaré?

no tadan l'grò flet et kéke minute aprè, cma il acmassive de snà pouo alà u moti, vlé on gros vol de tchardinolet k's'i vin pozà dzo. Le flet s'déta, et lè vlé tu prè. Mà n'faut-u pâ k'dret da stu moma vlé l'mniste k'allàve u moti k'no vè, vint voué no et no fà :

— K'è-ça k'vo fzé¹ pa chi, on bé dmindje? Vo fari bin mi d'lassà stè pouè ptéz ozé et de vni u moti.

I noz a fà ana tò déguèye k'i n'savou pyè ça k'i fazouè et k'a volian m'dépatchi d'pànre lèz ozé po lè bouéta d'da la cadge (i dzait *cadze*), i m'y ai tan mau prè k'i iai décrotchi le rrsau, ke l'flet s'a détadu, et ke vlé tu lèz ozé lavi, sa k'noz éyain pou vè d'kain chan iz avan tu volà. Ç'ann était on d'guinion! Mà k'faire? Ra d'mi ke d'lassi le flet, la cadge, lèz ozé, et d'seùdrè l'mniste u moti, ça k'noz ain fà a sacran u d'da d'no cma dè Vaùdreu, damati k'Samiè, k'è adé farce, me dzait tot pian à l'èrlia : «Ça n'è pas lèz ozé k'san prè, c'è no!»

Ca no sin arvá, il avait piacà de snà; l'moti était piain cma ann'eu et on n'atadait pyè kè l'mniste. Le vlé k'monte da la tchaire, k'veu acmassi d'prétchi², k'éta lè-bras a dzan : «Mes frères...» Mà, i n'avait encouo det ke stè do mots, k'i réste cote : Vlè ana rotta d'tchardinolet — i y ann avait bin mi k'ana cen-

¹ Les *Notes grammaticales* de l'auteur donnent, pour «vous faites», les trois formes *vo fâtè*, *vo fzé* et *vo fazé*.

² Mot calqué sur le français «prêcher», tandis que la forme populaire *prédgi* a le sens général de «parler».

du pied de la forêt, nous tendons le gros filet et quelques minutes après, comme il commençait à sonner pour le culte, voilà un grand vol de chardonnerets qui vint se poser dessous. Le filet se détend et les voilà tous pris. Mais ne faut-il pas que précisément dans ce moment le pasteur qui allait au temple nous voit, vient vers nous et nous dit :

— Qu'est-ce que vous faites ici, un beau dimanche? Vous feriez bien mieux de laisser ces pauvres petits oiseaux et de venir au temple.

Il nous fit une telle frayeur que je ne savais plus ce que je faisais et qu'en voulant me dépêcher de prendre les oiseaux pour les mettre dans la cage (il disait *caze*), je m'y pris si mal que je décrochai le ressort, que le filet se détendit et que voilà tous les oiseaux partis sans que nous ayons pu voir de quel côté ils s'étaient tous envolés. C'était là un guignon! Mais que faire? Rien de mieux que de laisser là le filet, la cage, les oiseaux, et de suivre le pasteur au temple, ce que nous fimes en jurant au dedans de nous comme des gens du Val-de-Ruz, pendant que Samuel, qui a toujours le mot pour rire, me disait tout bas à l'oreille : «Ce ne sont pas les oiseaux qui sont pris, c'est nous!»

Quand nous arrivâmes, il avait fini de sonner; le temple était plein comme un œuf et l'on n'attendait plus que le pasteur. Le voilà qui monte en chaire, veut commencer à prêcher, étend les bras en disant : «Mes frères...» Mais il n'avait encore dit que ces deux mots, qu'il reste court : Voilà une foule de chardonnerets — il y en avait plus d'une centaine — qui sortent de ses larges manches (c'est là qu'ils s'étaient fourrés, ces petits diables), se mettent à voler par tout le temple en sifflant, en chantant, en faisant des tours et des détours,

taine — k'lyi sèrtin fouë d'sè lèrdgè mindjè (c'è lé k'i s'avan guëyi, stè ptet dièbe), ke s'mette à volà pa tot l'moti a subian, a tchantan, a fzan dè tè et dè biè, a s'tchampan contèr lè fnétre, a bètculan dssu l'piaintchi, a s'léyan su lè tchapédè fanè, su lè tête dèz hommes... C'était on rböss cma on n'a djamà vou d'ma via et d'mè djè, et vo peûtè voz émadgenâ lè rizéye k'on fazait da stu moti!

Pouo cant à no, k'noz étin asstâ tot près d'la pouôta, noz ain, cma d'juste, proufitâ d'occâsion po fotrè l'camp. — Et vlé cma i souè étâ stu matin u moti et cma i m'treüvo ci anondret.

— Oh! bin stu viédge, c'è pru, k'fâ la mama a se lvan et a noz apounian; i n'sai pas cma vo peûtè voz inventâ totè stè fariboûlè, mâ tot pari, i vo rmacho bin d'vôutro bouna compagnie et po noz avè dinse amouzâ. — A propoû, à kain point ann ètè vo avoué la cadge k'no voz ain bayi à ralyui l'euvoué passâ?

— Ma fè, à ra d'point, cma la vatche u Sènié¹, k'i rpond. I iai tan zè à factâ stu tchautin k'i n'ai pâ encouo pou m'i mettre. Mâ i vo la voui pouotâ à l'otau la snân-na k'vin et i li voui bouétâ d'da on bé tarin po lèz afa, s'iz ann an got. C'è bin à vôutre service.

Pi il a raprin sa pipa, il a rprè son dérame-tot et son carni, i noz a dè à rvè, et i s'a raviâ contre s'n otau.

¹ Allusion à une des nombreuses facéties mises sur le compte des Sagnards.

en se jetant contre les vitres, en culbutant sur le plancher, en se posant sur les chapeaux des femmes, sur les têtes des hommes... C'était un tohu-bohu comme on n'a jamais vu de ma vie et de mes jours, et vous pouvez vous imaginer les rires que l'on faisait dans ce temple!

Pour nous, qui nous étions assis tout près de la porte, nous avons, naturellement, profité de l'occasion pour f...icher le camp. — Et voilà comment j'ai été au temple ce matin et comment je me trouve ici à présent.

— Oh! bien cette fois, c'est assez, dit notre mère en se levant et en nous prenant par la main; je ne sais pas comment vous pouvez inventer toutes ces fariboles, mais tout de même je vous remercie bien de votre bonne compagnie et de nous avoir ainsi amusés. — A propos, à quel point en est la cage que nous vous avons donnée à réparer l'hiver dernier?

— Ma foi, à aucun point, comme la vache du Sagnard, répond-il. J'ai eu tant à m'occuper cet été que je n'ai pas encore pu m'y mettre. Mais je vous la porterai à la maison la semaine prochaine, et j'y mettrai un beau tarin pour les enfants, s'ils en ont envie. C'est bien à votre service.

Puis il ralluma sa pipe, reprit son « exterminé-tout » et sa carnassière, nous dit au revoir et se remit en route vers sa maison.

V

Stu djoyu raconte avait atérama rmé la mama d'bounn agri¹. Mèz éyon avan zé l'tin d's'ékeudre et tot alâve bin. Noz avin stu viédge dvan lèz eûye tote ann étadia d'payi k'i n'avou djamâ vou dvan : la Borgogne avoué sè prâ, sè tchamp, sè bouotcha et sèz otâu, ke rssabian bin on pou lè noutrè, mâ k'étan pyè nè², pyè triste. La mama noz a det l'nom de ptet vlédge k'no véyain : l'Pissou, la Grand'Combe, Biantche-Rotche, oué k'noz oyain snâ. Tot lé u fond, bin, bin lyëain, c'était cma ana pta trainée bieûva, k'no n'povin pas savè se c'était de montagnè o de niolè. Mâ l'mètre d'Técouîla noz a det l'ladman k'c'était bin de montagnè : du chan gautche, la Côte d'Or, et du chan dret lé Vôsgè. Cma i iarou voliu m'trovâ lé po vè on viédge sta France, k'noz ann avin tan oyî prédji, et djèrè po vè on pou d'pi lé ça k'noûtra conté de Ntchaté rssabiâve! — I iétou tan afairâ à bouâtâ lé d'l'autèr chan du Du, k'i n'ai pas vou ann écreu k'débiotâve de pivè³ su ana pessa k'noz i passin dzo, et k'ma seu, k'véyât adé tot, a zè la tchança d'vè.

Tot d'on cou, cma no sètin d'on bou, vlé k'no no trovin a face de Piaintchtè, avoué leu moti, l'cèmtire et la cure à do cent pas d'no. Lé, à mon grand dépit de ne pas povè atrâ tot dret d'da le

V

Cette joyeuse rencontre avait entièrement remis notre mère de bonne humeur. Mes vêtements avaient eu le temps de se sécher et tout allait bien. Nous avions cette fois devant les yeux toute une étendue de pays que je n'avais jamais vue auparavant : la Franche-Comté avec ses prairies, ses champs, ses bouquets d'arbres et ses maisons, qui ressemblaient bien un peu aux nôtres, mais étaient plus noires, plus tristes. Notre mère nous dit le nom des petits villages que nous avions en vue : le Pissoux, la Grand'Combe, Blanche-Roche, dont nous entendions sonner les cloches. Tout au fond, dans l'extrême lointain, c'était comme une petite ligne bleuâtre, que l'on pouvait prendre pour des montagnes ou pour des nuages. Mais l'instituteur nous dit le lendemain que c'étaient bien des montagnes : à gauche, la Côte d'Or, et à droite, les Vosges. Que j'aurais voulu me trouver là pour voir une fois cette France, dont nous avions tant entendu parler, et aussi pour voir un peu l'aspect que présentait de là notre comté de Neuchâtel! — J'étais si bien occupé à regarder l'autre côté du Doubs, que je ne vis pas un écreuil qui écaillait des *pives* sur un sapin sous lequel nous passions, et que ma sœur, qui voyait toujours tout, eut la chance d'apercevoir.

Tout à coup, comme nous sortions d'un bois, voilà que nous nous trouvons en face des Planchettes, avec leur temple, le cimetièrre et la cure à deux cents pas de nous. Là, à mon grand regret

¹ Emploi insolite de *agri*, qui signifie toujours sans cela « ennui, nostalgie » ; c'est aussi le seul sens donné par le *Vocabulaire*. Sur l'origine du mot, voir *Bulletin du Glossaire*, 1910, p. 62.

² Le féminin devrait être *névè*. L'auteur a la tendance à laisser l'adjectif invariable. Cf. plus haut *tota neu*, p. 150, note 8, *biantchè et nè*, p. 253, note 1, et p. 257, note 2.

³ Cône de sapin.

vlédge, noz ain eùvoué la clédar¹ ke tchoüyait l'passu² d'on mouret et noz ain prè on ptet sati à la gautche, pocha k'l'otau d'lonche était on pou à l'éké dèz autrè, dssu ana pta frète du chan de Bèrnet. Stu sati, k'passàve u fond d'ana combe, était mou et tot piain d'guèrmou³ et d'ta⁴, ça ke fza dire à la mama : « I iai bin pouë ke dvan stu vépre noz éyain du brè. »

I faut bin k'lonche noz éye vou arvá d'lyéain, pocha k'tot d'on cou no l'véyain ke vnive à nouître racontre, tot ébayi, mà tan cònta d'no vè, k'i n'povait càzi pyë prédgi. Dari lu vnait djèrè la tante Anne-Marie, ke s'pân-nàve lè man avoué son dvanti et k'noz a voliu rabrassà, damati k'a no dzait :

— Séyi lè binvniu ! Kain-na sèrpréza vo no fàtè porè ! Kain bon nové noz apouotà-vo ? Tot va-t-u bin èz Epiaturè ?

— Grò bin, Dieu set bni. Salomon n'a pas pou vni, pocha k'i li faliait vouadà l'otau, mà i vo fà tu bin à saluà. È vo, onche, cma k'ça va ?

— Djamà mi k'anondret. Dpi k'i m'ai bin fà siuà è fnézon, i n'ai càzi pyë zè la to ; anondret i m'agrasso cma on tasyon. N'trovà-vo pas ?

— On porait càzi l'crère, pocha k'voz ai bin bouina mìn-na, ça k'me rdjoye tot piain. Mà no n'voz ain pyë rvou èz Epiaturè Dieu sà dpi ca. Ètè-vo ètà malète ?

— Vouah na ! I iai bin zè on pou de rnée aprè k'i m'avoù on pou rafréda

de ne pouvoir entrer immédiatement dans le village, nous ouvrimes le clédar qui fermait le *passoir* d'un mur et nous primes un petit sentier à gauche, car la maison de l'oncle était un peu à l'écart des autres, sur une petite éminence du côté des Brenets. Ce sentier, qui passait au fond d'une combe, était humide et plein de limaces et de salamandres, ce qui fit dire à notre mère : « J'ai bien peur qu'avant ce soir nous n'ayons du bouillon ».

Il faut bien que l'oncle nous ait vus arriver de loin, car tout à coup nous le voyons venir au-devant de nous, tout étonné, mais si content de nous voir, qu'il ne pouvait presque plus parler. Derrière lui venait aussi la tante Anne-Marie, qui s'essuyait les mains avec son tablier et voulut nous embrasser, tandis qu'elle nous disait :

— Soyez les bienvenus ! Quelle surprise vous nous faites pourtant ! Quelles bonnes nouvelles nous apportez-vous ? Tout va-t-il bien aux Eplatures ?

— Très bien, Dieu soit béni. Salomon n'a pas pu venir, parce qu'il lui fallait garder la maison, mais il vous fait tous bien saluer. Et vous, oncle, comment cela va-t-il ?

— Jamais mieux qu'à présent. Depuis que je me suis bien fait transpirer aux fenaisons, je n'ai presque plus eu de toux ; maintenant, j'engraisse comme un blaireau. Ne trouvez-vous pas ?

— On pourrait presque le croire, car vous avez très bonne mine, ce qui me réjouit beaucoup. Mais nous ne vous avons plus revu aux Eplatures Dieu sait depuis quand. Avez-vous été malade ?

— Mais non ! J'ai bien eu un peu de lumbago après m'être un peu refroidi

¹ Voir plus haut, p. 144, note 2.

² Passage étroit, ménagé dans un mur de clôture.

³ Petite limace sans coquille, connue aussi dans le français local sous le nom de *couatron*.

⁴ *Vocabulaire* : Petite salamandre noire à ventre orangé.

ann alan on viédge à la Tehau l'euvoué passà, mà anondret tot va ema su dè roulette. I iatado k'noz éyain fmi lèz eùvrè pouo li ralà. Mà ora vni d'da pou on pou vo defli et vo rpouzà.

— Vlè adé ça k'c'è k'lè sègne, k'marmote la mama. Oh! bin, tan mi dinse! K'Dieu set bni!

Noz atrin u pèle, voué k'la tante a aidà la mama a revà son tchapé et son tehâle-tapis, pada k'l'onche eùvrait lè laudè k'on avait tchoù l'matin po recoure du solet lè bé pot d'fyè k'éstan dssu la fnêtre, dè dgéronion, dè dgirofié, on roumani, et dèz autre k'i n'a savou pas l'nom. Pi, damati k'no noz asstin dssu l'lyi de rpoù, la mama avoué on tehèmlet dzo lè pi, et k'no bouïtan lè bé ridé perse d'alcôfre et la grôssa pendule k'aliait dpi l'piaintchi djuk u slé, i san alà tu lè do cri ana bottlia d'vin bouïtchi, avoué ana chôte d'bèrcé¹ po lè goumà da nouïtèr vin, et ana setcha è grabon² avoué càzi do det d'guélon³ poua dssu, k'i n'ann avoué djamà mdgi d'la tô bouna. La tante noz ann a tayi do pouissan gozè et dinse noz ann ain pou mdgi à nouïtra réflexion.

Ca noz ain zè fà sta fin-ne écordge, l'onche fà à la mama :

— S'vo volè, Lydie, i voui alà avoué lèz afa on pou vèztà l'otau ann atadan l'dinà.

— Alà pèrè⁴, ke rpond la mama. I voui pru restà avoué la tante.

Et dinse, no sin sèti avoué l'onche.

¹ Gaufrettes minces faites à la maison à l'aide de « fers » spéciaux.

² Résidu croustillant de la graisse fondue.

³ Mélange de lait, de farine et d'œufs, étendu avant la cuisson sur la pâte de la galette.

en allant une fois à La Chaux-de-Fonds l'hiver dernier, mais maintenant tout va comme sur des roulettes. J'attends que nous ayons fini les travaux de la campagne pour y retourner. Mais, maintenant, entrez pour vous déshabiller un peu et vous reposer.

— Voilà toujours ce que sont les songes, murmure notre mère. Ah! bien, tant mieux ainsi! Que Dieu soit béni!

Nous entrons dans la chambre, où la tante aida notre mère à enlever son chapeau et son châte-tapis, pendant que l'oncle ouvrait les volets que l'on avait fermés le matin pour préserver du soleil les beaux pots de fleurs qui étaient sur la fenêtre, des géraniums, des œillets, un romarin, et d'autres dont j'ignorais le nom. Puis, tandis que nous nous asseyions sur le canapé, notre mère ayant un tabouret sous les pieds, et que nous regardions les beaux rideaux bleus de l'alcôve et la grande pendule, qui allait du plancher jusqu'au plafond, ils allèrent tous deux chercher une bouteille de vin bouché, avec une sorte de *bricellets* pour tremper dans notre vin, et une galette aux *grabons*, avec près de deux doigts de *guélon* par dessus, dont je n'avais jamais mangé d'aussi bonne. La tante nous en coupa deux énormes morceaux et ainsi nous en pûmes manger à notre désir.

Lorsque nous eûmes fait cette fine collation, l'oncle dit à notre mère :

— Si vous voulez, Lydie, j'irai avec les enfants un peu visiter la maison en attendant le diner.

— Allez seulement, répond notre mère. Je veux bien rester avec la tante.

Et ainsi nous sortîmes avec l'oncle. A

⁴ Particule qui ajoute à l'impératif une idée d'encouragement et qu'on retrouve dans la plupart des patois romands. On la traduit souvent par le mot « seulement », dans lequel nos puristes croient voir un germanisme.

A la couzna, voué k'on i satait on pou l'brulon, et ke rrsabiàve càzi la nouère, se ce n'è ke l'fond était d'làvè, damati ke slu d'la noutra était d'caron, i n'y avait ra d'bin k'èriou à vè : la marmite, padia u kmàche ; on teùflet et la cocasse, k'ètan su l'fieu ; dè càclon, dè pélette ; dè piatè et dèz asstè d'étain su l'dressu ; lè do sé d'ave vouani, avoué leu cassa d'couvre k'li padait u chan ; dèz écoualè, dè potchon, dè potatchon ; et da on carre, la mètre¹ u lacé, dè banolet² et l'saillet u pouò. No n'ain fà ke d'la travouachi et l'onche noz a mnà tot dret à la beudge, a no remandan bin d'tchoüyi d'tchè da l'ereu du mieüré. Ci noz eüre d'kè boütà. Su d'l'étran tot frais et épais d'on pi, i y avait lé on tchvau gris, cate vatchè et on vélet.

— Nouère pouè viye tchvau, k'no fà l'onche, n'est pyè anondret k'ann égue, ana chòta d'argale³, et no n'ain porè djamà rigà, mà il a pyè d'trente ans. Mon père, dvant Dieu set s'n àme, l'avait atchtà ca i n'était encouo k'on polain, et i noz a adé tan bin sèrvi k'i n'vodrou pas m'a défaire pouo cent dubion. I det mèri d'sa bala mouò, et ca il arà kèrvà, no l'volin acrotà dzo lè sliè du tchamp k'i s'a tan bin aidà à airà pada tant d'année !

Damati k'l'onche prédjive, le tchvau sabiait l'compànre, et virive voué lu sa bouna viye tète càzi biantche, a rnifian djatiana, cma pouo le rmachi.

— Sta vatche ci (ana grossa baisse-

¹ Seau en bois de forme aplatie, avec une douve prolongée servant d'anse.

² Baquet rond et peu profond.

³ Haridelle, vieux cheval usé.

la cuisine, où on sentait un peu le brûlé, et qui ressemblait beaucoup à la nôtre, si ce n'est que le fond en était de dalles, tandis que le nôtre était de briques, il n'y avait rien de bien intéressant à voir : la marmite suspendue à la crémaillère ; un poëlon de fer et la bouilloire sur le feu ; des poëlons de terre, des casseroles ; des plats et des assiettes d'étain sur le dressoir ; les deux seaux à eau vernis, avec leur bassin de cuivre suspendu à leur bord ; des écuelles, des pots grands et petits ; et dans un angle, la *meltre* au lait, des *bagnolets* et le seillot du porc. Nous ne fimes que la traverser et l'oncle nous conduisit directement à l'étable, en nous recommandant bien de prendre garde de tomber dans la fosse à purin. Ici nous eûmes de quoi examiner. Sur de la litière toute fraîche et épaisse d'un pied, il y avait un cheval gris, quatre vaches et un veau.

— Notre pauvre vieux cheval, nous dit l'oncle, n'est plus maintenant qu'une rosse, une sorte d'*argale*, et pourtant nous ne l'avons jamais surmené, mais il a plus de trente ans. Mon père, devant Dieu soit son àme, l'avait acheté quand il n'était encore qu'un poulain, et il nous a toujours si bien servis, que je ne voudrais pas m'en séparer pour cent louis. Il mourra de sa belle mort, et quand il aura péri, nous l'enfouirons sous les sillons du champ qu'il a si bien aidé à labourer pendant tant d'années !

Tandis que l'oncle parlait, le cheval semblait le comprendre, et tournait vers lui sa bonne vieille tête presque blanche en s'ébrouant gentiment, comme pour le remercier.

— Cette vache-ci (une grosse aux cornes recourbées, dont l'une était brisée et n'avait plus que la racine), nous dit encore l'oncle, donne énormément de lait, mais elle est un peu méchante.

couône, avoué ana couôna rotta k'i n'y avait pyë ke l'guêne), k'no fâ encouo l'onche, baye ana masse d'lacé, mâ al est on pouù méchna¹. N'alâ pas trop près. I iai adé couzon d'l'êmeuvre, et ca on la fâ tchampéyi, no sin dëbdgi d'l'acubiâ. — Sla lé (k'avait on ivre cma on sélet) è djèrè ana bouna lace-lira, mâ al a zë on kouati d'ivre et n'è pâ encouo vouaria. — Sta ci è la dgézan², k'noz a fâ dvan hiè l'vé k'vo vèté et k'è ana dgnisse, k'no djôbiain d'al-tchî. S'voz ân-mâ l'bè, voz a poré mdgi stu vépre à sopâ. — Pouo sta ci, c'est ana cabe ke m'pouôte on pou l'ain-ne³. Ca i l'ai atchtâ stu bé-tin à la fère dè Bouù, a m'sabiâve encouo d'boun agru, mâ a n'a pâ amadâ cma i l'arou crè. Stè finassu d'Montanion⁴ m'an mè d'da, i iann ai pouë.

Anondret, vni vè la beudge è moton, mâ dè moton i n'y ann a pyë ra. Noz ann avin encouo ana dmia dodzâna l'an passâ, on bentz et dè féyè, mâ i no cotan pyë k'i n'no rapouotan, et no lèz ain rapiça pa dè couni. Tot parî, i iai got d'ratchtâ on blin o dô barbi po faire piézi à l'Anne-Marie.

A dzan cink, i boussâve la pouôta du fond, k'n'avait ra d'péclette, et no véyain vni contër no ana rotta d'bè couni cma i n'avou djamâ vou, d'totè lè chôtè et d'totè lè calu, dè bian, dè nè, dè gris. I y ann avait sèrtot on k'ï iarou bin voliu pânre, on bé gros nè avoué ana bala bara biantche dssu l'dou, dpi l'tchavon du mouté djuk à la coua. Mâ l'onche me fâ :

¹ Ce mot paraît résulter d'une confusion de *metchan* avec son diminutif *metchnè*, dont le féminin est *metchnèta*.

² Litt. « la gisante », terme qui s'emploie aussi, comme l'ancien français *gésant*, en parlant des personnes, « l'accouchée ».

N'allez pas trop près. Je redoute toujours de commencer à la traire, et quand nous la faisons paître, nous sommes obligés de l'entraver. — Celle-là (qui avait une mamelle comme un seau) est aussi une bonne laitière, mais elle a eu une inflammation de la tétine et n'est pas encore guérie. — Celle-ci est la *vache fraîche* qui nous a fait avant-hier le veau que vous voyez, qui est une génisse que nous avons l'intention d'élever. Si vous aimez le béton, vous en pourrez manger ce soir à souper. — Quant à celle-ci, c'est une vache tarie qui me dépote un peu. Quand je l'achetai ce printemps à la foire des Bois, elle me semblait encore facile à engraisser, mais elle n'a pas prospéré comme je l'aurais cru. Ces rusés Montagnons m'ont trompé, je le crains.

Maintenant venez voir l'étable des moutons, mais il n'y a plus de moutons. Nous en avons encore une demi-douzaine l'année dernière, un bélier et des brebis, mais ils nous coûtaient plus qu'ils ne nous rapportaient, et nous les avons remplacés par des lapins. Cependant, j'ai envie d'acheter de nouveau un bélier ou deux brebis pour faire plaisir à Anne-Marie.

En disant cela, il poussait la porte du fond, qui n'avait point de loquet, et nous voyons venir contre nous une troupe de beaux lapins comme je n'en avais jamais vu, de toutes les espèces et de toutes les couleurs, des blancs, des noirs, des gris. Il y en avait surtout un que j'aurais bien voulu prendre, un beau gros noir avec une belle raie blanche sur le dos, du bout du museau à la queue. Mais l'oncle me dit :

³ Litt. « qui me porte un peu la haine ».

⁴ Habitants des Franches-Montagnes.

— Baye-te à vouède de slu lé; il è méchan cma on tchat, et i li voui asstoù tayi la garguette. S'i t'agafait on det, i t'le trossrait cma ana fnasse. L'autèr djè i m'a biossâ à ana man et tot égrafouniâ u vzêdge avoué sèz onlye cma dèz égouyé, et i m'ann ai rssatu pyè d'ana snân-na. Pru bin k'i n'sou pâ ademiu¹, sin kè i n'sarou pâ encou vouari. — Mà, i m'avzo k'i n'an ra à mdgi; i voui lyi alâ cri ôke. Atatè mè ci, i rvénio dréye.

A dzan cink, i s'était avoué ana bnète k'était lé et rëvniait ana boussée apré avoué on potet de rmolon et ana bnétéye d'etchoûlurè², d'trot d'choux, d'pyémurè, k'i vouachive u fond d'la pta beudge. I faliait vè totè stè djatiè bète mdgi à rbiſſe-mouté! — Ca no lèz ain zè pru bouât, l'onche no fâ:

— Ora, i vo faut vni vè lè soli³. Mà cma vo porî rvatâ⁴ avau lèz égrâ, k'son tot dret et k'i y è tot né, et k'i iai adé on pou d'mau de lvâ l'trapon, alâ m'atànre dssu l'pont d'graîndge; i voui alâ voz èvri lèz étchet⁵.

Et dinse nos ain fâ. L'onche noz è vni èvri, mà kain-na bala graîndge! Tota piaîn-na d'tas d'fin djuk è batandi⁶! L'onche a euvoué lè boran pouo bayî on pou d'ouvre à la beudge, à no rmandan de n'pâ alâ tchè da lè rèche, o pyètoù da lè ratli.

¹ Le *Vocabulaire* donne aussi *ademiù*, mais M. Gauchat a noté *adeniu*, qui correspond bien à la forme vaudoise *indeniau* (Vallée de Joux). Le terme s'applique aux personnes dont les blessures s'enveniment facilement.

² Désigne spécialement la partie feuillue des plantes potagères, carottes, raves, etc.

³ Planchers supérieurs de la grange, fenil.

— Prends garde à celui-là; il est méchant comme un chat, et je vais bientôt lui couper le cou. S'il t'attrapait un doigt, il te le trancherait comme un brin d'herbe. L'autre jour il m'a pincé à une main et tout égratigné au visage avec ses ongles comme des aiguilles, et je m'en suis ressenti plus d'une semaine. Heureusement que je ne suis pas *ademiù*, sinon je ne serais pas encore guéri. — Mais je m'aperçois qu'ils n'ont rien à manger; je veux leur aller chercher quelque chose. Attendez-moi ici, je reviens tout à l'heure.

En disant cela, il sortait avec une corbeille qui était là, et revenait un instant après avec un petit pot de son et une corbeille pleine d'épluchures, de tiges de choux, de pelures, qu'il versait au fond de la petite étable. Il fallait voir toutes ces gentilles bêtes s'en donner à bouche que veux-tu! Quand nous les eûmes assez admirées, l'oncle nous dit:

— Maintenant venez voir les *soliers*. Mais comme vous pourriez dégringoler dans l'escalier, qui est tout droit et très obscur, et que j'ai toujours un peu de peine à lever la trappe, allez m'attendre sur le *pont de grange*; j'irai vous en ouvrir la petite porte.

Nous fîmes ainsi. L'oncle nous vint ouvrir, mais quelle belle grange! Toute remplie de tas de foin montant jusqu'aux *batandiers*! L'oncle ouvrit les volets des crèches pour donner un peu d'air à l'étable, en nous recommandant de ne pas aller tomber dans les crèches, ou plutôt dans les rateliers.

⁴ La forme habituelle est *rvatâ*, qu'indique aussi le *Vocabulaire*.

⁵ Lire *èchet*, proprement « huisset », petite porte pratiquée dans la grande.

⁶ *Vocabulaire*: « Echafaud, sorte de plancher aménagé sous le toit des granges et destiné à recevoir le trop plein des récoltes de foin ou de paille ».

— S'vo vni on viédge tchi no a vzite pouo kéke djé, k'i no fâ, i ci voui faire on tchambrôlon k'vo poré voz i tchambrôlà à voutra réflexion. I y ann avait encouo on l'an passâ, mâ lèz afa dè vzin ann an tant d'viédge dépondu et rapondu lè couôdè, k'i l'ai revâ. — Anondret vni vè l'tcharti, k'è citokè u chan d'otau. Il è bin décrapi, et i Paroù rpiatressâ d'pi lontin, s'i iavouè zè autre affaire k'kéke paulée d'sabye et d'métchan tchau. Le vlé anondret su l'balan de vni avau.

Noz atrin d'da l'tcharti, k'on n'i véyait câzi ra djé pa rapouè è télé d'raniè k'étan su lè carau d'la fnêtre, vouè lè tchnèye avan fâ leu popon d'ò. Ma, y ann avait-u du butin lé d'da! Dè tché, dèz épondè¹, dè tcharoua, dè tchain-nè, dèz èrsè, dè bariuetè, dè rétche, ana tchapieûre², on trabutchet³, dè marlin, dè boré, dè fossu, tot ann entrain d'laborédge. Tot u fond, dari on moncé d'bourin, d'butchliè, de rtayon, d'étharoton, de tchavon d'lan o d'écouénô⁴, ann étabyi d'tchapou avoué dssu dè rabot, dèz étchôpre, dè mouaté, dè mayè, dè kiou, dè schtrub, du tchétau⁵ d'loton, d'couvre, d'foué bian, tot on bouzin. Pi, da on carre, on tē avoué sa gran reûva d'boû, et u chan on ptet banc-d'âne. Èz éparè padan dè rässè, dè couté à do mindge, dè pouachu, dèz eüss⁶, dè cé d'foué o d'boû, ana

¹ Planches ou ridelles de chariot, qui retiennent la charge de chaque côté.

² Gros billot de bois reposant sur trois pieds, sur lequel on hache la viande destinée à la fabrication des saucisses.

³ Sorte de table à claire-voie sur laquelle on place le port pour l'égorger.

⁴ Dosse, première planche sciée dans une bille.

— Si vous venez une fois en visite chez nous pendant quelques jours, nous dit-il, je ferai ici une escarpolette sur laquelle vous pourrez vous balancer tant qu'il vous plaira. Il y en avait encore une l'année dernière, mais les enfants des voisins en ont tant de fois rompu et renoué les cordes, que je l'ai enlevée. — Maintenant, venez voir la remise qui est ici tout près, à côté de la maison. Elle est bien décrépite, et je l'aurais replâtrée depuis longtemps, si j'avais eu autre chose que quelques pelletées de sable et de mauvaise chaux. La voilà maintenant sur le point de s'écrouler.

Nous entrons dans ce chartil, où l'on ne voyait presque pas clair à cause des toiles d'araignées tendues sur les vitres de la fenêtre, où des chenilles avaient fait leurs chrysalides. Mais que de choses il y avait là dedans! Des chars, des *épondes*, des charrues, des chaînes, des herses, des brouettes, des tamis, un hachoir, un *trébuchet*, des merlins, des colliers de cheval, des houes, tout un assortiment d'instruments de labourage. Tout au fond, derrière un monceau de brindilles, de copeaux, de fragments de bois, de bouts de billots, de bouts de planches ou de *couénaux*, un établi de charpentier portant des rabots, des ciseaux à bois, des marteaux, des maillets, des clous, des crochets à vis, une provision de laiton, de cuivre, de fer blanc, tout un chaos. Puis, dans un coin, un tour avec sa grande roue de bois et à côté un petit banc-d'âne. Aux parois étaient suspendus des scies, des couteaux à deux manches, des perçoirs, des essieux, des cercles de fer ou de bois,

⁵ Traduit dans le *Vocabulaire* par « métal, matière première ». Le mot a été relevé à La Brévine par M. Gauchat avec la définition : « matière brute de l'outil qu'on fabrique ».

⁶ Forme suspecte. A la Brévine : *assi*.

vanieûre, tota chòta d'cassibraye, sin reù-bia do o trè vîye bèrlion pouo fréyi lè ràssè. C'è lé k'lonche, ky atadait grò u mèti de tchapou, alàve travayi ca il ann avait flézi.

— Vni vè ça k'i y a da stu cabè, k'no fà l'onche ann eùvran avoué ana kiè ana pta pouôte, mà vo n'aré pas pouè.

Noz alin, et k'è-ça k'no véyain? Ana bièra nè¹, tota batan neu¹, et k'n'était pâ encouo atérama sètche. No no sin rcoulà d'do pas. — Mà l'onche no fà :

— N'voz épantà pas! I n'y a ra d'da. C'è l'vè k'on m'a préyi d'faire po on djoùvènn boueube d'vouôte édge, k'no dvin atarà dman; on pouè orfeune k'la kèmnance avait mè à la démonte² i y a trè o cate an, et k'a zè la mautechance d'être montà pa dè dja d'ra, ke l'fazan à faire tu lè pèz ovrédge, voué lè creu du lizi, pèrgà, ramadgi lè bozè dssu la route; ke l'fzan dè viédge vni tot biet d'cou, ke n'lyi bayan bouéné pas d'kè mdgi à sa fan, a lyi rpreudjan adé sa nèrcion. Stu pouè afa, k'était grò d'bouna comande et bon cma l'pan bian, n'se piéniait porè djamà, mà no véyain bin k'il était afauti. Tan bin k'u tchavon d'tot, i lyè vniu mau à ana tchàmba, k'i d'vait alà avoué lè crossè, et k'il è tchè da ana langueur, on rouèpité k'l' a mnà lavi. Hiè matin i l'an trovà raide mouò dssu sa payasse. Il è bin boueunà, stu pouè ptet! — I y avait porè grò pidi à lu. Mà vni, i voui rtchoûre la pouòta.

¹ Sur ces adjectifs non accordés, voir p. 262, note 2.

² *Mettre à la démonte*, adjuger à l'amateur qui demande le prix le moins élevé.

un tablier de cuir, toute espèce d'objets divers, sans oublier deux ou trois vieux nombrils de porcs pour graisser les scies. C'est là que l'oncle, qui s'entendait beaucoup au métier de charron, allait travailler quant il en avait le loisir.

— Venez voir ce qu'il y a dans ce réduit, nous dit l'oncle en ouvrant avec une clef une petite porte, mais vous n'aurez pas peur.

Nous allons, et que voyons-nous? Une bière noire, tout à fait neuve et n'étant pas encore entièrement sèche. Nous reculons de deux pas. — Mais l'oncle nous dit :

— Ne vous effrayez pas! Il n'y a rien dedans. C'est le cercueil que l'on m'a prié de faire pour un jeune garçon de votre âge, que nous devons enterrer demain; un pauvre orphelin que la commune avait mis à la démonte il y a trois ou quatre ans, et qui eut le malheur d'être adjugé à des gens de rien, qui lui faisaient faire tous les plus vils ouvrages, vider les fosses à purin, répandre ce dernier, ramasser le crottin sur la route; qui le faisaient parfois venir tout bleu de coups; qui ne lui donnaient pas même de quoi manger à sa faim, en lui reprochant sans cesse sa nourriture. Ce pauvre enfant, qui était très docile et bon comme le pain blanc, ne se plaignait pourtant jamais, mais nous voyions bien qu'il manquait de nourriture. Si bien qu'en fin de compte il prit mal à une jambe et dut marcher avec des béquilles, puis qu'il tomba dans une langueur, une hydropisie qui l'emporta. Hier matin, on le trouva raide mort sur sa paillasse. Il est bien heureux, ce pauvre petit! — Il était pourtant trop à plaindre. Mais venez, je veux fermer la porte.

No no dépatchin d'pouati. Mâ vlé ma seu ke s'met à faire dè siclée a no dzan :

— Atatè m'vè! Atatè m'vè! I m'ai amatchi et i n'poui pas m'dématchi!

Ça n'était k'çossi : sa s'a bayi à vouède, l'onche ly'avait amatchi son foudar a tchouyan la pouôte du cabè. Al arait bin mi fâ d'atadre k'l'onche reouvouèssè la pouôte, mâ d'la pouè k'al avait de stu vé, la vlé ke s'met à tiri d'totè sè fouôchè, ke l'foudar s'étchire et k'la pouira fèyeta s'drèye su l'dari contre ana tètche d'kèrbè¹, k'vin avau a ly'écorman-tchan ana man et a li fzan on plet cabo à la téta. L'onche l'a tot dret relevé et coudive d'la rconsoulâ a li dzan :

— « Bin du bru pô pou lanna », cma dzaît l'Sénié k'voliait tondre son pouô. Ça n'è ra, ça n'è ra. Noz ain d'la totebouna² à l'otau et le dvanti n'a k'ana pta étchirure; l'Anne-Marie veut pru li faire on biot et on n'i verra pyè ra. Anondret alin dinâ!

Ca no sin rvniu u pèle, la mama voliait bin on pou la despoutâ, mâ l'onche a s'bin sè pânre son parti, a dzan k'c'était atèrama d'sa faute à lu et k'après tot ça n'était pâ ann orval, k'noz ain tu fni pa a rire et k'no noz ain³ met à tâbye.

Pouo nouëtèr dinâ, noz eûre on gros bâlon d'sopa è gru, du bërzi, du bacon keu avoué dè prinmè fâvè, on piatè d'papat k'i créyou k'c'était dèz épnaçhè,

¹ Voir p. 150, note 5.

² *Vocabulaire* : « Tansie odorante, plante à feuilles d'une odeur suave, qui, macérées dans l'eau-de-vie, passent pour un excellent vulnéraire. »

Nous nous dépêchons de partir. Mais voilà ma sœur qui se met à pousser des cris aigus en nous disant :

— Attendez-moi donc ! Attendez-moi donc ! Je me suis pincée et je ne peux pas me dégager !

Ce n'était que ceci : sans s'en apercevoir, l'oncle lui avait pincé son tablier en fermant la porte du réduit. Elle aurait bien mieux fait d'attendre que l'oncle rouvrit la porte, mais, à cause de la peur qu'elle avait de ce cercueil, la voilà qui se met à tirer de toutes ses forces, que le tablier se déchire et que la pauvre fillette s'étend sur le derrière contre une pile de *kerbes*, qui s'écroule en lui écorchant une main et en lui faisant une petite bosse à la tête. L'oncle la releva aussitôt et s'efforçait de la consoler en lui disant :

— « Bien du bruit pour peu de laine », comme disait le Sagnard qui voulait tondre son porc. Ce n'est rien, ce n'est rien. Nous avons de la *toute-bonne* à la maison, et le tablier n'a qu'une petite déchirure; Anne-Marie y fera bien une reprise et l'on n'y verra plus rien. Maintenant allons dîner !

Quand nous rentrâmes dans la chambre, notre mère voulait bien un peu la gronder, mais l'oncle sut si bien prendre son parti, en disant que c'était entièrement sa faute à lui et qu'après tout ce n'était pas une catastrophe, que nous finîmes tous par en rire et que l'on se mit à table.

Pour notre dîner, nous eûmes une grande soupière de potage au gruau, de la viande fumée, du lard avec des haricots, un plat de bouillie, que je

³ Litt. « nous nous avons mis à table » ; on aura déjà pu remarquer que les verbes pronominaux sont, dans la règle, construits avec l'auxiliaire *avoir*. Dans ses *Notes grammaticales*, l'auteur signale cette construction comme plus usitée que la tournure française.

mâ k'la tante noz a det k'c'était dè tchoû-lombé méitchi avoué dè laguè d'beu¹, et, po la dessète, on grô saladi d'salédge è rasnè rudge.

— No n'ain pâ on gros dinâ, k'no fâ la tante, pocha k'no n'atadin pas dè colli voui. I iarou bin voliu vo faire u moins ann omelette, mâ noz ain do kiotchè avoué leu poudgenet et, dpi kéke tin, lèz autèr djnèyè n'fan pyè ra d'eu, i n'sai pâ pouokè. Stu matin encouo, i n'y avait ke l'niau d'da l'nid. I créyo on pouè ke dvan ètre malète, pocha k'a son à djo càzi tot l'djè.

— Ça n'è pas ça, ke rpond l'onche; c'è k'a son encouo tot épantâ² dpi k'lautèr djè ana bête, ann ailye o ann éparvi, o ptète bin ana faina, noz a robâ nouëtre bé pouè.

S'i n'avoù pas tant mdgi pada la mattna, i iarou trovâ stu dinâ fin bon, mâ i vo confèss k'i n'ai càzi ra pou évaulâ, avoué ça k'i iai zè la mau-tchance d'trovâ on pè da ma sopa et d'n'avè dssu m'n assta k'on bocon d'bèrzi k'i n'y avait vouère k'du né et d'la kèrciole. I n'ann ai mdgi k'ana friza, et i m'ai aconitâtâ d'on picot d'salédge et d'ana noça d'pan.

— K'è-ça k'l'ai k'te n'médge pas? que m'fâ la mama. È-ça k'l'vodrou àvè dèz artriaux³ o dè bouniet? Faut-u alâ l'faire dè tchintchonnè⁴?

— Na, k'i rpondo. I iai trop mdgi d'salée dvan midjè.

¹ Bistorte, plante que l'on préparait en légume.

² Doit être une erreur pour *épantéyè*, forme du féminin pluriel.

prenais pour des épinards, mais que la tante nous dit être des choux lombards mêlés avec des *langues de bœuf*, et, pour le dessert, un grand saladier de salade aux betteraves rouges.

— Nous n'avons pas un grand diner, nous dit la tante, car nous n'attendions pas des visites aujourd'hui. J'aurais bien voulu vous faire au moins une omelette, mais nous avons deux poules couveuses avec leurs poussins, et, depuis quelque temps, les autres ne font plus d'œufs, je ne sais pourquoi. Ce matin encore il n'y avait que le nichet dans le nid. Je crois un peu qu'elles doivent être malades, car elles sont sur le perchoir presque tout le jour.

— Ce n'est pas cela, répond l'oncle; c'est qu'elles sont encore tout effrayées depuis l'autre jour qu'une bête, un aigle ou un épervier, ou peut-être bien une fouine, nous a volé notre beau coq.

Si je n'avais pas tant mangé pendant la matinée, j'aurais trouvé ce diner excellent, mais je vous avoue que je ne pus presque rien avaler, ayant en outre eu le malheur de trouver un cheveu dans ma soupe et de n'avoir sur mon assiette qu'un morceau de salé où il n'y avait guère que des tendons et du cartilage. Je n'en mangeai qu'une miette et je me contentai d'une pointe de salade et d'un petit morceau de pain.

— Qu'as-tu, que tu ne manges pas? me dit notre mère. Est-ce que tu voudrais des *artriaux* ou des beignets? Faut-il aller te faire des *chinchones*?

— Non, répondis-je. J'ai trop mangé de galette avant midi.

³ Viande de porc hachée et enveloppée dans un morceau de crépine. Le mot correspond pour le sens au français « crêpinette » et pour la forme au terme vieilli « hâtereau ». Nous ne connaissons pas ailleurs que dans ce texte la variante *artriau*.

⁴ Sorte de crêpes.

— Eh bin, lassî le alà, k'dit la tante. S'i n'a pas fan, i n'a pas fan. — Alà on pouè voz émodà fouè, s'vo voli!

No ne no l'ain pas fâ à dire do viédge; noz ain prè noutrè tchapé k'éstan dssu l'lyi et no sin sêti. Tot dret no sin alà bouâta u corti se dè viédge no n'i porriain pas trovâ encouo kéke razinelet¹ o kéke guèrziè, mà i n'y ann avait pyè ra. L'onche, k'noz è vniu rtrovâ lé à tchi d'ana bousséye, noz a det k'i n'y ann avait câzi ra zè s't'an, pa rapouè d'la sètie.

— Ma vni, k'i no fâ, i voui vo motrà ôke d'bin pyè bé!

No l'seüyain et i no mène d'l'autèr chan d'lotau, voué k'no no trovin dvan ana pomira tota kvouéssa d'balè pomè rudge et grôssè cma l'poing.

— N'a voli-vo agotâ ana? k'i no fâ, mà a n'son pâ encouo mërte².

A dzan cînk, i noz a fazait à déro-tchi do o trè avoué ana braintch k'était poua lé. Damédge! Az étan ass fiétè² k'dè boutchin.

On pou pyè lyèain, i y avait dè prè, dè biesson³, cma il i dzait, po faire kéke setchron⁴ po l'euvoué, mà i n'éstan pâ encouo mouè non pyè. Lé tot u fond du vardgi, i y avait on bé alizi, djéè tot crapi d'grôssè alize, mà k'éstan encouo vouè cma d'la dare.

— Ça n'è pas dèz alize, k'no fâ l'on-

¹ Petite groseille en grappes.

² Féminin analogique d'après le modèle d'adjectifs comme *fort, forte, vert, verte*, etc. Ces formations s'emploient aussi dans le français provincial.

— Eb bien, laissez-le aller, dit la tante. S'il n'a pas faim, il n'a pas faim.

— Allez un peu vous donner du mouvement dehors, si vous voulez!

Nous ne nous le fimes pas dire deux fois; nous primes nos chapeaux qui étaient sur le lit et nous sortimes. Nous allâmes tout droit regarder au jardin si nous n'y trouverions pas encore quelques *raisinets* ou quelques groseilles, mais il n'y en avait plus. L'oncle, qui nous vint retrouver au bout d'un moment, nous dit qu'il n'y en avait presque point eu cette année, à cause de la sécheresse.

— Mais venez, nous dit-il, je vous montrerai quelque chose de bien plus beau!

Nous le suivons et il nous conduit de l'autre côté de la maison, où nous nous trouvons devant un pommier tout couvert de belles pommes rouges et grosses comme le poing.

— Voulez-vous en goûter une? nous dit-il, mais elles ne sont pas encore mûres.

En disant cela, il nous en faisait tomber deux ou trois avec une branche d'arbre qui se trouvait là. Quel dommage! Elles étaient aussi acides que des pommes sauvagés.

Un peu plus loin, il y avait des poires, des *blessons*, comme il les appelait, pour faire quelques *sécherons* pour l'hiver, mais ils n'étaient pas encore mûrs non plus. Là tout au fond du verger, il y avait un bel alisier, aussi tout couvert de grosses alises, mais qui étaient encore vertes comme des rameaux de sapin.

— Ce ne sont pas des alises, nous dit l'oncle, ce sont des *angosses*. Elles

³ Nom de la poire sauvage.

⁴ Poires ou quartiers de poires séchés.

che, c'è dèz àgossè¹. A végne balè djaùnè et gròssè cma l'pouce; et ca on lèz a mè à bòn-nà kéke snàn-na dssu la paye, i n'y a ra d'pyè bon à mdgi. I voui voz a pouotà kéke tchoket on viédge èz Epiaturè.

L'long du mouret, i y avait dè biossè², ke rssabian dè balè ptè pròn-nè, mà asstou k'noz y ain voliu mouòdre d'da, no lèz ain rcafià a fzan dè guèrmacè càzi cma le ptet boueube d'la Rcouòne, ça ke fè bin rire l'onche.

— C'è gros damédge, k'i no fà, k'tu stè frou n'séyain pà encouo mouè, mà sàtè vo ça k'i vo faut faire? Damati k'voutra mama, k'è on pou badge et k'acmassive d'tôcà ca i sou sèti, fara son ptet brontchon, voz odré lé avau da l'essétéye k'vo vétè, et voz i trovré dè fràzè, dèz àmpè, dè mèrtliè et dè boudèrtchin³ tant k'vo vodré, et voz a rapouotré po l'sopà. I n'ai ra d'cratz⁴ po lè bouétà d'da, mà i vo voui prêtà ana croùle⁵ et on toulon⁶.

No baniain à mi, ca noz ain oyì cink; c'était tot ça k'no voliaïn. No pèrniain la croùle et l'toulon, et no pouatin a coran, damati k'l'onche, k'avait djèrè avzi d'faire on ptet brontchon aprè lè rpa, s'asstève dssu on ptet ban dzo l'gros teli k'était u chan d'lotau et s'mettait à lôcà.

¹ Grosse variété d'alise, d'un jaune rougeâtre.

² Prunelle, fruit de l'épine noire.

³ Myrtille bleue des marais.

⁴ Panier de forme spéciale pour la cueillette des fruits. La forme courante est *cratte*, de l'allemand suisse *chratte*.

deviennent d'un beau jaune et grosses comme le pouce; et lorsqu'on les a fait mûrir quelques semaines sur la paille, il n'y a rien de meilleur à manger. Je vous en porterai un jour quelques bouquets aux Eplatures.

Le long du mur, il y avait des *beloces*, qui ressemblaient à de belles petites prunes, mais aussitôt que nous voulûmes y mordre, il nous fallut les recracher en faisant des grimaces presque comme celles du petit garçon de la Recorne, ce qui fit bien rire l'oncle.

— C'est grand dommage, nous dit-il, que tous ces fruits ne soient pas encore mûrs, mais savez-vous ce qu'il vous faut faire? Pendant que votre maman, qui est un peu lasse et qui commençait à sommeiller quand je sortis, fera son petit somme, vous irez là-bas dans le bois essarté que vous voyez, et vous y trouverez des fraises, des framboises, des myrtilles et des *boudrechins* tant que vous en voudrez et vous en rapporterez pour le souper. Je n'ai pas de *cratte* pour les y mettre, mais je vous prêterai une *croùle* et un *toulon*.

Nous baignions dans le miel en entendant cela; c'était tout ce que nous voulions. Nous prenons la *croùle* et le *toulon*, et nous partons en courant, pendant que l'oncle, qui avait aussi accoutumé de faire un petit somme après les repas, s'asseyait sur un petit banc sous le grand tilleul qui était à côté de la maison et se mettait à sommeiller.

C. MICHELIN-BERT.

⁵ Sorte de cruche en fer-blanc avec couvercle, anse et goulot.

⁶ Récipient en fer-blanc, de forme cylindrique, avec anse et couvercle.

(A suivre.)

ON DMÏNDJE È PIAINTCHTÈ

UN DIMANCHE AUX PLANCHETTES

RÉCIT EN PATOIS DES MONTAGNES NEUCHATELOISES

(Suite. — Voir la livraison de Novembre-Décembre 1912, p. 253.)

VI

— Cma i fà porè bé è Piaintchtè! k'i dzoù à ma seu. Cma i li voudrou restà po la toute!

— « Tot nové tot bé », ke me rpond ma seu. Po mè, i iànmo bin mi lèz Epiaturè.

Da l'essé, noz ain acmassi pa trovà dè meùrè et dè meùron¹, mà k'étan encouo tot rudge. Po ça k'è dè fràzè, dèz àmpè, dè mèrtliè et dè boudértchin, tot cink était gròs bon, mà damédge du pou! I n'y ann avait càzi pyè ra, et tot poua lé était dja pilà. Noz ann ain bin trovà prou po noz abardofià l'mouté, mà djamà no n'arin pou a rapi on toulon. Tot d'on cou, i m'vint ann idée. I m'déviro contre ma seu et i li dio:

— Di vè, i m'vin d'afi d'faire ôke. Damati k'la mama fà son ptet sonne, s'noz aliain djuk su l'Du? I soù sûr k'noz i sin tot pré et k'da ann ûre no rsarin tchi l'onche.

— Alà dssu l'Du? E-ça k'ti pinse? ke m'fà ma seu a m'boùtan tote ébaubia avoué dèz eùye cma dèz asstè. Alà cupessi da lè rotchè! Martchi dssu dèz

¹ Mûre sauvage, fruit de la ronce.

VI

— Qu'il fait pourtant beau aux Planchettes! disais-je à ma sœur. Combien je voudrais y demeurer toujours!

— « Tout nouveau tout beau », me répond ma sœur. Pour moi, j'aime bien mieux les Eplatures.

Dans l'essart, nous commençâmes par trouver des mûres et des *meurons*, mais qui étaient encore tout rouges. Quant aux fraises, aux framboises, aux myrtilles et aux *boudrechins*, tout cela était très bon, mais c'était dommage du peu. Il n'y en avait presque plus, et tous les alentours étaient déjà foulés. Nous en trouvâmes bien suffisamment pour nous barbouiller le museau, mais jamais nous n'aurions pu en remplir un *toûlon*. Tout à coup, il me vint une idée. Je me tourne vers ma sœur et je lui dis:

— Dis-moi, il me vient à l'esprit de faire quelque chose. Pendant que notre mère fait son petit somme, si nous allions jusqu'au Doubs? Je suis sûr que nous en sommes tout près et que dans une heure nous serons de retour chez l'oncle.

— Aller au Doubs? Y penses-tu? me dit ma sœur, en me regardant toute stupéfaite, avec des yeux grands comme des assiettes. Aller culbuter dans les rochers! Marcher sur des serpents! Aller nous faire manger par les loups,

essarpa!¹ Alâ no faire à mdgi pa lè lu, k'on dit k'i y ann a tot piain d'fautèr chan! Alâ no néyi da l'Du! Et pi, bouète-vè cma l'tin s'è tchardgi; c'è tot nè lé de stu chan. Tot sûr k'da ana bousséye noz arin du tin, et Dieu sâ kain tin!

— Bé mau! k'i li rpondo. K'té porè liaude!² T'é cma la mama, t'ai adé pouè d'tot. Stèz essarpa n'son k'dèz anvoué, ke n'fan du mau à nion, l'mètre no l'a bin det. Et pi, è-ça k'i y a dè lu l'tchau-tin? È-ça k'no voliaïn alâ dssu l'ave po no néyi? Stè niolè, ça n'veut ra dire; ça n'è k'dè niolè du mè d'où. S'te n'veu pas vni avoué mè, eh bin, ràve! i li voué tot seul. T'm'atânre ci, et i t'vouï rapouotâ ana bala grabeuss; n'don tè? — Mâ i iavouè bé coudi d'la ramitolâ, a n'voliaït ra oyi.

— Na, na, k'me rpondaït la pouïra fèyeta, càzi a pyèran, n'va pas! K'è-ça k'la mama veu dire? Nion n't'a bayï la pèrmission et i veu l'arvâ ôke, t'veu bin vè!

— Ah! t'n'ai ra de sné, k'i li dio, on pouè corsi d'vè k'i n'povouè pas l'aberlicocâ, t'é adé étâ niaf et te l'saré adé. Te n'veu pas vni? Fâ cma t'veu. È-ça k'te crè k'i m'vouï mettre à d'jnoyon dvan tè pouo t'prèyi de m'lassi alâ? Vlè ma croule, ke t'vouadrai pada k'i voué, et da ana pta bousséye i rssaré ci. Adieu! Pouôtè-te bin!

¹ « Serpent » est féminin dans les patois romands. Ici, le mot présente en outre l'agglutination de l'è tiré de l'article pluriel: « les serpents » a été interprété comme « l'esserpent ». Voir sur les nombreux cas analogues dans nos patois et ailleurs les articles de M. TAPPOLET dans le *Bulletin du Glossaire*, 1903, p. 24 et suiv., et dans la *Festschrift zum 14. Neuphilologentage in Zürich*, 1910, p. 158 et suivantes.

dont on dit que l'autre côté est tout rempli! Aller nous noyer dans le Doubs! Et puis, regarde un peu comme le ciel s'est couvert; c'est tout noir de ce côté-là. Sûrement que dans un moment nous aurons de l'orage, et Dieu sait quel orage!

— Belle affaire! lui répondis-je. Que tu es pourtant nigaude! Tu es comme maman, tu as toujours peur de tout. Ces serpents ne sont que des orvets, qui ne font de mal à personne, l'instituteur nous l'a bien dit. Et puis y a-t-il des loups en été? Voulons-nous aller sur l'eau pour nous noyer? Ces nuages, ça ne veut rien dire; ce ne sont que des nuées du mois d'août. Si tu ne veux pas venir avec moi, eh bien, rave! j'y vais tout seul. Tu m'attendras ici, et je te rapporterai une belle écrevisse, n'est-ce pas? — Mais j'avais beau m'efforcer de l'amadouïer, elle ne voulait rien entendre.

— Non, non, me répondait la pauvre fille, presque en pleurant, ne va pas! Que dira notre mère? Personne ne t'a donné la permission et il t'arrivera quelque chose, tu verras bien!

— Ah! tu n'as point de bon sens, lui dis-je, un peu irrité de voir que je ne parvenais pas à l'endoctriner, tu as toujours été sottè et tu le seras toujours. Tu ne veux pas venir? Fais comme tu veux. Crois-tu que je vais m'agenouïller devant toi pour te prier de me laisser partir? Voilà ma *croule*, que tu garderas pendant mon absence, et dans un petit moment je serai de retour. Adieu! Porte-toi bien!

² Correspond au français « claude » (prononcé anciennement « glaude »), signifiant « niais, imbécile ». D'après le mot patois, le français neuchâtelois a forgé un nouvel adjectif *liot*, *liote* (voy. BONNOTE, *Glossaire neuch.*), devenu dans la prononciation moderne *yot*, *yote*.

Et me vlé lavi! C'è k'i sou adé étà dinse. Da l'fond, c'était bin mè k'i n'avou ra de sné, et ma seu n'était ra tan nioque cma i l'pinsavo. Mâ ca i iavou ôke à la tэта, tot sûr k'i n'l'avou pâ è pi. K'voli-vo? Tchacon a sè faux pyè, et dpi tot djoùvènn i iai djèrè zè lè mion, et, atèr tu, slu d'volè adé tot faire à ma guise. Pyè d'on viédge, i le rkniosso bin, pa rapoué à sta métchan¹ tэта, i m'ai trovà da la petche djuk pa dssu lèz eùye, mâ voli-vo k'i vo dio l'fin fond de m'n idéye? L'véci: i n'me rpato d'ra du tot!

I iavouè porè bin kéke rmouò de m'sauvè dinse sa pèrmission, et d'lassà ma pouira seu tota mar² seùla d'da s't essé, mâ la radge d'vè du nové m'avait s'tò-lama apougni, k'i n'povouè pyè m'rattni. I n'avouè encouo fà k'kéke pas, ca i m'sou dja trovà da l'impégne: Kain tchmin m'faliait-u pànre? I y ann avait lé dò o trè, bouodà d'cœudrè, k'alan d'chan et d'autre. L'kain était-u l'bon? I iai prè slu ke m'sabiève alà dret su l'Du, et, pa bouna tchance, i s'è trovà k'c'ann était on bon, sin k'i séyo bin sûr encouo anondret k'c'était l'méyu. A l'acmassma, il était encouo pru bé, mâ pyè i ialève d'lavan, pyè i vniait pè, étret et rapide. Pi, c'était dè tè et dè dété, et adé d'da stè bou d'nèzti, sa k'i

¹ *Métchan* comme féminin est un archaïsme du patois, qui a conservé à ce mot la forme unique pour les deux genres qu'il avait en ancien français. Cf. plus loin, p. 43, *métchan façon*. On dit de même *ana métchan laga*, « une mauvaise langue ». C'est un cas semblable à celui de *grand'mère*, etc., en français.

² *Mar*, ajouté à l'adj. « seul » l'idée de « tout à fait, absolument » et se retrouve avec la même valeur dans l'expression *mar nu*. Dans le *Musée neuchâtelois*, 1888, p. 287, A. GODET a cherché à expliquer ce mot par le latin *merus*, mais la phonétique s'y oppose. L'al-

Et me voilà parti! C'est que j'ai toujours été ainsi. Au fond c'était bien moi qui n'avais point de bons sens, et ma sœur n'était pas du tout si sotté que je le pensais. Mais quand j'avais quelque chose dans la tête, bien sûr que je ne l'avais pas aux pieds. Que voulez-vous? Chacun a ses défauts et dès ma première jeunesse j'ai aussi eu les miens, et, entre tous, celui de vouloir toujours faire tout à ma guise. Plus d'une fois, je le reconnais, grâce à cette mauvaise tête, je me suis trouvé dans la poix jusque par dessus les yeux, mais voulez-vous que je vous dise tout le fond de ma pensée? Le voici: je ne me repens de rien du tout!

J'avais pourtant bien quelques remords de m'échapper ainsi sans permission, et de laisser ma pauvre sœur absolument seule dans cet essart, mais la rage de voir du nouveau s'était tellement emparée de moi, que je ne pouvais plus résister. Je n'avais encore fait que quelques pas que je me trouvais déjà dans l'embarras: Quel chemin devais-je prendre? Il y en avait là deux ou trois, bordés de noisetiers, qui allaient de divers côtés. Lequel était le bon? Je pris celui qui me paraissait aller directement au Doubs, et, par bonheur, il se trouva qu'il était bon, sans que je sois encore bien sûr aujourd'hui que ce fût le meilleur. Au commencement, il était encore assez beau, mais plus j'avais, plus il devenait vilain, étroit et rapide. Puis, c'étaient des tours et des détours, et toujours sous ces noisetiers, sans que je pusse jamais bien voir de quel côté il conduisait et où je me trouvais. Parfois, il passait juste au bord d'un rocher, qui me donnait le vertige et fai-

lemand *mutterseelenallein*, *mutternackt* fait plutôt songer à *mater*. Il y a eu peut-être influence germanique.

peüssiôù djamâ bin vè d'kain chan il alâve et vouè ça k'i iétoù. Dè viédge, i passâve dret dssu l'bouô d'ana rotche, ke m'bayait lèz étè et m'fazait à vni tot lè. Tot d'on cou, le vlé k'déçadait tot dret avau, k'i faliait m'rattni è brain-tchè, è rassnè, à tot ça ke s'trovâve dzo ma man, pouo n'pas rbdoulà djuk u fond. Lé, tot était à racmassi; ce rétaît dè tē et dè détē sin tchavon, dè rotchè adé pyè haute dvan, dari, d'tu lè chan k'i dévirive contre, et ke m'fazan à frëssnâ. Et cma tot cink était long! Cma il était porè lyëain stu Du! I créyoù de n'djamâ povè li arvâ. Po bin dire, i iacmassivo d'être on pou décoradgi et d'avè l'idée de rviri su mè talon, ca tot d'on cou, à on détē, k'è-ça k'i véyo dret dzo mè pi? Ann'âve vouède¹, câzima nè², avoué, d'l'autèr chan, dè rotchè d'u moins cent pi d'haut. « C'è l'Du, k'i m'dio, le vlé stu viédge, et c'è tot pré. I faut t'racoradgi! »

Mâ cma i iétoù encouo lyëain d'compte! I m'faliait encouo u moins on bon tiè d'ûre po y arvâ, et pa on sati, dèz égrâ, dè bousson, dè rotchè, k'i pouôte u Dieu monde³ pouè. Tot pari, à fouôche d'alâ, i iai porè fni pa m'trovâ u bouô d'l'âve.

To dret, cma vo peûtè crére, i sou alâ vè lè pesson, k'i créyoù ke l'Du ann était tot piain et k'i n'y arait k'à lè pânre avoué on goûme⁴. Ma bouète d'on chan, bouète d'ann autre, i n'ann ai bouéné pas vou on.

Damatî k'i iétoù lé à bouëtâ, on pou déconfit d'n'adé ra vè k'd'l'âve vouède,

¹ Le ms. porte *vouète*, mais la forme correcte se trouve quelques lignes plus bas et dans les *Notes grammaticales*.

² Sur cette invariabilité de l'adjectif, voir plus haut, p. 262, note 2.

³ Litt. « que ça porte au Dieu monde peur ». Cette singulière expression paraît résulter de la contamination de constructions comme :

sait que la tête me tournait. Tout à coup, le voilà qui descendait à pic, de manière que je devais me retenir aux branches, aux racines, à tout ce qui se trouvait sous ma main, pour ne pas dégringoler jusqu'en bas. Là, tout était à recommencer; c'étaient de nouveaux tours et détours sans fin, des rochers toujours plus élevés devant, derrière, de quelque côté que je me tournasse, et qui me faisaient frissonner. Et que tout cela était long! Qu'il était donc éloigné ce Doubs! Je croyais ne jamais pouvoir y arriver. A vrai dire, je commençais à être un peu découragé et à avoir l'idée de revenir sur mes talons, quand tout à coup, à un détour, que vois-je droit sous mes pieds? Une eau verdâtre, presque noire, dominée de l'autre côté par des rochers d'au moins cent pieds de hauteur. « C'est le Doubs, me dis-je, le voilà enfin, et il est tout près. Il faut te rencourager! »

Mais que j'étais encore loin de compte! Il me fallut encore au moins un bon tiers d'heure pour y arriver, et par un sentier, des escaliers, des buissons, des rochers épouvantables. Toutefois, à force de marcher, je finis par me trouver au bord de l'eau.

Aussitôt, comme vous pouvez le croire, j'allai voir les poissons, dont je croyais que le Doubs était si rempli que je n'aurais qu'à les prendre avec un *puisoir*. Mais que je regarde d'un côté ou que je regarde de l'autre, je n'en vis pas même un seul.

Pendant que j'étais là à regarder, un peu désappointé de ne jamais rien voir d'autre que de l'eau verte, et que de dépit je m'amusais à faire des écla-boussures dans l'eau en y jetant des

« Est-ce au monde possible? » et « Est-ce Dieu possible? »

⁴ Seau à puiser pourvu d'un long manche.

et ke d'la dépitance i m'amouzàve à faire dèz étcharbot da l'ève ann i tchampan dè pière, vlé k'i ioûyo brure amont, sa k'i satchioû¹ ça k'ça povait bin être : « Ah ! c'è ptéte l'Saut-de-Du, k'i m'pinso, k'noz oyain dè viédge dpi lèz Epiaturè ca l'tin veut rtchaindgi. »

Mâ bé Saut-de-Du ! Vlè k'il acmasse d'être càzi nè cma da on fouo. Pi, à tchi² d'ana bousséye, vlé on cou d'ouvre k'fà piéyi lè bou càzi djuk pa terre et k'riske de m'ravouachâ. Tot d'on cou, vlé ann éloûdge³ k'm'aveûlye, et i n'avou pâ encouo zè l'tin d'dire : « Dieu l'accompagne ! » ke vlé on cou d'nnâre, ana détrakée k'fâ à grulâ lè rotchè, k'i créyouû k'a m'étan totè vniu avau dssu la téta. Djamâ i n'ai oyi ana tô écafiée ; i n'ann étoû tot tērbî. Dret aprè, véci dè gotè d'pieudge cma dèz écu neu. Pi rvlé ann éloûdge tot rudge et ana décotchèe cma la pērmire, et stu viédge c'était d'la graile, avoué dè guērion cma dè nēzliè à la livre⁴, k'm'aran assnâ cma on plet ozé, s'i n'm'avou pas dépatchi d'alâ me rcoure dzo ana rotche k'ravançave cma on tet. Stu viédge i iavou bal et bin la grulette. I faliait oyi kain bru tot cink fazait : stèz acrazée de tnâre, k'se seûyan sa piacâ, et leuz éko da totè stè rotchè ; stè djitchéye d'l'ouvre da lè bou ; sta graila k'tchéyait adé pyè dru

¹ Cette forme bizarre de subjonctif présent ne figure pas dans le paradigme du verbe « savoir » donné par l'auteur dans ses *Notes grammaticales* (p. 51), où on lit seulement *k'i satcho* ; mais on y trouve l'imparfait du subj. *k'i seûssiou*, et nous avons vu ci-dessus *k'i peûssiou*. Il faut reconnaître dans cette désinence -ou un vestige de l'ancien subjonctif à terminaison accentuée (-oie des anciens textes).

² Litt. « à chef ».

³ Sur l'origine et l'extension de ce mot, ainsi que sur ses nombreuses variantes, voir la thèse récente de M. K. GÖHRI, *Die Ausdrücke für Blitz und Donner im Galloromanischen*, Hamburg, 1912 (avec cartes). Thèse de l'Université de Zurich.

pierres, voilà que j'entends en haut un grondement sourd, sans que je susse ce que ce pouvait bien être : « Ah ! c'est peut-être le Saut-du-Doubs, pensai-je, que nous entendons quelquefois des Eplatures lorsque le temps est sur le point de changer. »

Mais beau Saut-du-Doubs ! Voilà qu'il commence à faire nuit presque comme dans un four. Puis, au bout d'un instant, voilà un coup de vent qui fait ployer les arbres presque jusqu'à terre et risque de me renverser. Tout à coup, voilà un éclair qui m'aveugle et je n'avais pas encore eu le temps de dire : « Dieu l'accompagne ! » que voilà un coup de tonnerre, un éclat qui fait trembler les rochers, au point que je croyais qu'ils m'étaient tous tombés sur la tête. Jamais je n'ai entendu un pareil fracas ; j'en étais tout étourdi. Aussitôt après, voici des gouttes de pluie comme des écus neufs. Puis voilà de nouveau un éclair tout rouge et un craquement comme le premier, et cette fois c'était de la grêle, avec des grêlons comme des noisettes à la livre, qui m'auraient assommé comme un petit oiseau, si je ne m'étais pas dépêché d'aller m'abriter sous une roche qui faisait saillie comme un toit. Cette fois, je tremblais bel et bien. Il fallait entendre le bruit que tout cela faisait : ces éclats de foudre, qui se suivaient sans interruption, et leurs échos dans tous ces rochers ; ces sifflements du vent dans les bois ; cette grêle qui tombait toujours plus serrée et plus violente, et rebondissait partout, sur le chemin, sur les rochers, sur l'eau. En moins de cinq minutes les arbres n'avaient presque plus de feuilles, et tout autour de moi était blanc comme si nous avions été en hiver. La grêle cesse, mais c'est la

⁴ Grosses noisettes d'origine étrangère, qu'on achète chez les marchands.

et pyë fouò, et rbatàve pouatot, su l'tchmin, su lè rotchè, su l'ève. U¹ moins d'cin minutes lè bou n'avan càzi pyë ra d'feùye, et tot utè d'mè tot était bian cma s'noz étin età à l'euvoué. La graile piake, mà c'è la pieudge k'racmasse, et kain-na pieudge! D'ma via et d'mè djè i n'ann avouò vou ana tò²; c'était cma on déludge. I iavoù bé m'colà tan bin k'i pouvoù u fond d'ma rotche, a m'ann a bintou zè débocà a m'i vnian trovà cma s'i iétoù età u bé méta d'on prà. K'è-ça k'i m'faliait faire? I n'a savouò pyë ra. Porè, cma i iavoù vou ann otau lé u chan a passan, i m'è vni la boune idée d'tétchi d'alà m'y mettre à la sote. Asstoù pinsà, asstoù fà : i pèrnio mon tchapé à la man a coudan d'povè dinse on pou le rparà d'la pieudge, et i m'metto à kèri cma ana lièvre³ contèr s'otau, u chér dèz éloùdge, u fracas du tnàre, ke n'picaic pa ana mnute, et dzo s'tavouèche k'i m'sabiait k'c'était tot l'Du ke m'théyait dssu d'amont, on tin k'i vo dio k'on s'arait créyu à la fin du monde. Tot pari, i sou arvè voué l'otau sa ra d'mau, ma da kain état! Dè pi à la tète, i iétoù goumà cma ana sopa. I voz arait faliu vè mè béz éyon du dmindje, mon tchapé gris et mon paltot de vlu! « Djè d'mè djè, k'i m'dziou a bouñtan tot cink, k'è-ça k'la mama l'veu dire? Se c'n'était k'ana sauté⁴, on vit lontin aprè ana sauté, mà kain-na tanée l'veu rcevè à l'otau! »

Damatì k'i iétoù lé tot triste dzo l'tet d's'totau, a me dmandan cma i m'fa-

¹ Confusion de « au moins » avec « en moins ».

² Les *Notes grammaticales* donnent comme féminin de *tò* « tel » : *tò* et *tôle*. La forme primitive est bien *tò*, venant de *talem* comme le masculin et servant par conséquent pour les deux genres. Cf. ci-dessus le féminin *mé-tchan*, p. 37, note 1. *Tôle* est une formation analogique postérieure.

³ « Lièvre » est toujours féminin dans nos patois et l'est souvent resté dans le français local.

pluie qui recommence, et quelle pluie! De ma vie et de mes jours je n'en avais vu la pareille; c'était comme un déluge. J'avais beau me coller aussi bien que je le pouvais au fond de mon rocher, elle m'en eut bientôt débusqué en m'y venant trouver comme si j'avais été au beau milieu d'un pré. Que me fallait-il faire? Je n'en savais plus rien. Cependant, comme j'avais vu en passant une maison non loin de là, il me vint la bonne idée de tâcher d'aller m'y mettre à l'abri. Aussitôt pensé, aussitôt fait: je prends mon chapeau à la main en croyant pouvoir ainsi un peu le préserver de la pluie, et je me mets à courir comme un lièvre vers cette maison, à la lueur des éclairs, au fracas du tonnerre, qui ne cessait pas une minute, et sous cette averse, qui me semblait être tout le Doubs tombant sur moi du ciel, un temps, vous dis-je, à croire que l'on était à la fin du monde. Toutefois j'arrivai vers la maison sans aucun mal, mais dans quel état! Des pieds à la tête j'étais trempé comme une soupe. Il vous aurait fallu voir mes beaux habits du dimanche, mon chapeau gris et ma jaquette de velours! « Jour de mes jours, me disais-je en regardant tout cela, qu'est-ce que dira notre mère? S'il ne s'agissait que d'une réprimande, on vit longtemps après l'avoir reçue, mais quelle rossée je vais recevoir à la maison! »

Tandis que j'étais là tout triste sous le toit de cette maison, en me demandant comment j'arriverais de nouveau

⁴ Les patois possèdent un vocabulaire extrêmement riche pour exprimer l'idée d'une « volée de coups ». Notre texte offre à la page suivante le mot *takée*, et un peu plus loin *débrossée*. Mais il y en a bien d'autres. On n'a pas compté moins de 170 expressions analogues dans les patois vaudois et fribourgeois. Voir E. TAPPOLET, *Les expressions pour une « volée de coups »*, dans le *Bulletin du Glossaire*, 1906, p. 3-8.

liait rarvâ è Piaintchtè, vlé k'i véyo sèti d'la pouôte, avoué on modjon d'cigare à la gordge, ann homme k'i iai tot dret rkniu : c'était Djanneret l'Efrézu, on d'no vzin dèz Epiaturè.

— Eh! mon té, mon té!¹ K'è-ça k'te fâ pa chi pa on tò tin, k'i m'fâ, et encouo tot seùl?

Mè, k'étoù grò cònta de l'vè lé, i iai tot rontâ : cma noz étin vniu à collâ tchi l'onche Ezaié, cma i iavoù lassâ ma seu tota seùla da l'essé et i m'étoù sauvâ pouo vni vè l'Du et tétchi d'panre dè pesson.

— Anondret, k'i li dio a fnissan, i iatado ke sta care set passéye pouo rpouati è Piaintchtè.

— Ana càre? Te l'crè, pouè boueube! k'i m'fâ. Noz ann avin encouo pouo dèz urè! Bouète me vè cma l'ché è nè! Mâ t'é tot mou; i l'faut vni d'da po on pou l'sétchi et pânre ôke. Bouète, no sin u Tchallot. È-ça k'te n'vé pas l'écha?

Poua l'faite, i véyo piantâ u mur, u dssu d'la pouôte, on ptet lan su kè i y avait écrit :

I VEAU MIEU BOUÈRE ICI CALIEUR

Maugrà mè mâlheur, i n'ai pas pou m'apatchi d'rîre a véyan totè stè faute su sta pta étiketa (i sou adé étâ on pou mokru, i faut me l'padnâ).

Dinse, noz atrin u pèle, k'était tot piain d'dja k'i kniossou càzi tu et k'étan en train d'faire ana tamponne. I y avait lé on dè Pécarâ du Carre du Bou, Saute Egasse avoué sa cassta d'cigare, l'ptet Biântchon, Djanneret Compas,

¹ Exclamation familière, très répandue en pays neuchâtelois, pour exprimer l'étonnement. Semble être une altération dialectale de « mon Dieu! » Cf. le *Glossaire neuchâtelois*, de G[UILLEBERT], 2^{me} édition, p. 91, note c.

aux Planchettes, voilà que je vois sortir de la porte, avec un bout de cigare à la bouche, un homme que je reconnus aussitôt : c'était Jeanneret le Briseur, un de nos voisins des Eplatures.

— Eh! *mon té, mon té!* Que fais-tu ici par un pareil temps, me dit-il, et encore tout seul?

Moi, qui étais très content de le voir là, je lui racontai tout : comment nous étions venus en visite chez l'oncle Esaïe, comment j'avais laissé ma sœur toute seule dans l'essart et m'étais échappé pour venir voir le Doubs et tâcher de prendre des poissons.

— Maintenant, lui dis-je en terminant, j'attends que cette ondée ait passé pour retourner aux Planchettes.

— Une ondée? Tu crois cela, pauvre garçon! me dit-il. Nous en avons encore pour des heures. Regarde donc comme le ciel est noir! Mais tu es tout mouillé; il te faut entrer pour un peu te sécher et prendre quelque chose. Regarde, nous sommes au Châtelot. Ne vois-tu pas l'enseigne?

En effet, je vois fixée au mur, au-dessus de la porte, une petite planche sur laquelle était écrit :

I VEAU MIEU BOUÈRE ICI CALIEUR

Malgré mes malheurs, je ne pus m'empêcher de rire en voyant toutes ces fautes sur cette petite enseigne (j'ai toujours été un peu moqueur, il faut me le pardonner).

Donc, nous entrons dans la chambre, qui était toute pleine de gens que je connaissais presque tous, et qui étaient en train de faire une ribote. Il y avait là un des Pécaré du Coin du Bois, Saute Pie avec sa caissette de cigares, le petit Blanchon, Jeanneret Compas, Dellenbach, Droz dit Busset, Girard Péta, Jeanlet Stauffer, Dubois Càclar, et quelques gros à moustaches que je

Talbac, Drou Bousset, Dgiré Péta, Djanlet Stauffre, Dubou Càclar et kéke gros mostatchu, k'i créyo k'c'était de Senié o de Pônli, pocha k'i prédgin du nâ cma s'iz étan anifiâ¹. Iz étan tu lé, sarà cma du pété², à bère du brant'vin o d'la dgitchân-ne, à tayi et à fnâ leu pitchviye³, a cratchan et a sgounian lè chadrè d'leu pipè su l'piaintchi, a batoyan, bardjacan et se rbécan à l'avi. Dè viédge, i batan la contèrvouèche, i s'tchampan dè mot d'choc, s'tchertchan rogne; i sabiait k'i s'pèrnian d'bec pouo tot d'bon et k'iz étan su l'balan de s'bayi ana takée, mà dret aprè i tchocan leu verre assabye a se rian contre et a se dzan :

- A tè!
- A ta santà!
- A vo l'honneur!
- Respect po tè!

L'bon Djanneret m'avait fâ a m'asstâ u tchavon d'ana tâbye et emândâ po mè on crizot⁴ et dèz abrekeu, tot a rontan mèz aventurè, ça k'lèz avait tu fâ rire, mà k'm'avait on pouè fâ vèrgogne, i l'confesso.

— Damédge k'ça n'è pâ encouo l'tin d'la môte, k'mè dzan stèz homme, sin kè no t'ann aran payi on bon catret⁵ pouo tot ça k'noz ai fâ rire!

La cabartira, ana pèta bêtauche, k'avait adé la moke u nâ et n'fazait ke rnifiâ, et k'pouotâve on béguin bian et on djbiss tot crassu, m'piantâve dèz eûye k'n'étan vouère avnian. Tot sûr k'avoué mèz éyon ass mouè k's'on vniait d'lè goumâ da l'Du, stu tchapé tot

crois avoir été des Sagnards ou des Ponliers, car ils nasillaient comme s'ils avaient été enrhumés. Ils étaient tous là, serrés comme du *pété*, à boire de l'eau-de-vie ou de la gentiane, à couper et à fumer leur *picheville*, en crachant et secouant les cendres de leurs pipes sur le plancher, en causant, bavardant et se donnant réplique à l'envi. Parfois ils se contredisaient, se lançaient des mots blessants, se cherchaient chicane; il semblait qu'ils se querelaient sérieusement et qu'ils étaient sur le point de se donner une volée, mais tôt après, ils choquaient leurs verres ensemble en riant et en se disant :

- A toi!
- A ta santé!
- A vous l'honneur!
- Respect pour toi!

Le bon Jeanneret m'avait fait asseoir au bout d'une table et avait commandé pour moi un *chryssot* et des pains d'épices, tout en racontant mes aventures, ce qui les fit tous rire, mais me fit un peu honte, je l'avoue.

— C'est dommage que ce ne soit pas encore la saison du mouût, me disaient ces hommes, car nous t'en aurions payé une bonne chopine pour tout ce que tu nous as fait rire!

La cabaretière, une vilaine bossue, qui avait toujours la goutte au nez et ne faisait que renifler, et qui portait un bonnet blanc et un mantelet tout crasseux, me lançait des regards qui n'étaient guère avenants. Certes qu'avec mes habits aussi mouillés que s'ils venaient d'avoir été trempés dans le Doubs, ce chapeau informe, ce col de chemise, qui était si beau le matin et qui maintenant ne ressemblait plus qu'à un torchon de cuisine, que les chiffonniers

¹ Allusion à la prononciation caractéristique des nasales dans le parler de la Sagne et des Ponts.

² Locution signifiant « très serré ». Le *pété* est le tourteau formé par le résidu des noix après qu'on en a extrait l'huile au pressoir.

³ Sorte de tabac.

⁴ Mélange chaud de vin rouge, d'eau et de sucre.

⁵ Proprement « quarteret ».

vouape, stu col de tchmize k'était tan bé l'matin et ke ne rsabiève pyè anon-dret k'ana patte à rlavà, k'lè pati et lè patirè n'aran djamà voliu ramadgi, i iavouè pyètoù mètchan façon. I souè sùr ke sta fana m'pèrniait pouo on bramepidance o on gayu. Mà i dévo porè rkniotre k'al était braque et rgôfe avoué tchacon, ça ke vnait ptète bin d'ça k'a n'povait càzima pâ avondre¹ à sèrvi tot stu monde. I faliait vè la guèrmace k'al a fà ca on de stè farçu li fà dinse :

— Ditè vè, Léocadie (i paraît k'on li dzait dinse), sàtè vo ça k'i vo faut faire? Cma no n'povin pyè alà lavi stu vépre, i vo faut alà cri mônsu l'acrà², k'noz ain oyî dire k'è on pou finalu, et totè lè bînsstè du Pissou, avoué ana viouè, et no ci farin on bé roye tota la né!

I faut bin dire k'tu s'piézan à li dire dè badinédge, à li faire dè ouainguè, à li tchampà dè fion. — Ann'autèr s'dévire voué li et li fà :

— Dizé vè, Léocadie, è-ça k'voùtre homme n'è pàs l'mèuni du molin citoket à chan?

— Chè³, pokè? ke rpond la fana.

— Ai-vo djamà comprè ça k'voùtre molin dit tu lè matin ca i s'met en train?

— Ça k'i dit? Créyi-vo k'i prédje cma vo?

— Vè, et i voui vo l'appànre, s'vo ne l'sàtè pâ encouo. Dpi l'tin k'voz été meünira, vo devri bin l'savè. Véci ça k'i tchante :

L'mèu-ni-est-on-lâr,

La fane-et-lèz-a-fa,

Tot s'a sa, tot s'a sa, tot s'a sa.

¹ *Avondre*, surtout employé négativement, signifie « arriver à faire une besogne avec autant de rapidité que les circonstances l'exigent, pouvoir suivre ».

et les chiffonnières n'auraient jamais voulu ramasser, j'avais plutôt mauvaise façon. Je suis sûr que cette femme me prenait pour un mendiant ou un loqueteux. Mais je dois pourtant reconnaître qu'elle était bourrue et hargneuse avec chacun, ce qui provenait peut-être bien de ce qu'elle ne pouvait presque pas venir à bout de servir tout ce monde. Il fallait voir la grimace qu'elle fit lorsqu'un de ces farceurs lui dit :

— Dites-donc, Léocadie (il paraît que c'était son nom), savez-vous ce qu'il vous faut faire? Comme nous ne pouvons plus nous en aller ce soir, il vous faut aller chercher Monsieur le curé, qui, à ce que l'on nous a dit, est assez amateur du beau sexe, et toutes les jeunes filles du Pissoux, avec une vielle, et nous ferons ici un beau bal toute la nuit!

Il faut bien dire que tous se plaisaient à lui dire des badinages, à lui faire des scies, à lui lancer des mots piquants. — Un autre se tourne vers elle et lui dit :

— Dites-donc, Léocadie, est-ce que votre mari n'est pas le meunier du moulin d'à côté?

— Oui, pourquoi? répond la femme.

— Avez-vous jamais compris ce que votre moulin dit tous les matins en se mettant en mouvement?

— Ce qu'il dit? Croyez-vous qu'il parle comme vous?

— Oui, et je vous l'apprendrai, si vous ne le savez pas encore. Depuis le temps que vous êtes meunière, vous devriez bien le savoir. Voici ce qu'il chante :

Le meu-nier-est-un-voleur,

Sa femme-et-ses-en-fants,

Tout s'en sent, tout s'en sent, tout s'en sent.

² Correspond exactement à la forme *incouré* des patois fribourgeois, vaudois, etc.

³ Equivaut à « si est » et répond à une négation, comme le français « si fait ».

Tota la tchambrée s'a ékiefâ d'rire, djèrè la fana, mà a vnian rudgeta et a sètân s'liama du pèle k'al a fâ à béklyi totè lè tàbyè.

Aprè cink i s'an mè à dédjân-nâ l'prédji dè Borgonion et à reontâ su leu compte i n'sai pyè combin d'farce. Pi, i s'an mè à tchântâ totè chôtè d'tchan-son, k'i vo voudrou pòvè ratrônchè, mà k'i iai on pou reubiâ dpi l'tin. Tot pari n'a véci kéke tchavon¹:

1. Alin noz a, alin noz a
Tchi Florian Matthey dè Cœudrè;
Alin noz a, alin noz a
Tchi Florian Matthey,
La Rôza-Djuliya,
Tchi Florian Matthey dè Cœudrè,
La Rôza-Djuliya,
Tchi Florian Matthey!

N'a véci ann autre :

2. Le balet dè tacon,
Chi fëyetè et do boueube!
Guitchta de loton,
K'li djouive du violon!

Ann autre :

3. Vive, vive l'potet du baume!
C'è la nèrcion dè dja d'l'Otâ;
Vive, vive Frédéric-Guillaume!
C'è le sotien dèz Orindgi.
A la lantène, tu stè faussaires,
No dmandin k'i set padu!

Ann autre :

4. Mélina, Mélina, Mélina zet Luma,
La caftire voz ata
A la Tchâu-du-Méta
Pou la féta du roi!

Ann autre :

5. Rindgi voz étabyi,
Pratè vo fouzi,
Po djèpsi stè pouri
K'no veul pânre nouètèr payi!

Toute la chambrée éclata de rire, même la femme, mais en rougissant un peu et en sortant si vivement de la chambre qu'elle fit basculer toutes les tables.

Après cela ils se mirent à contre-faire le langage des Francs-Comtois et à raconter sur leur compte je ne sais combien de farces. Puis, ils se mirent à chanter toute sorte de chansons, que je voudrais pouvoir vous reconstruire, mais que j'ai un peu oubliées depuis si longtemps. Toutetois en voici quelques bouts :

1. Allons-nous-en, allons-nous-en
Chez Florian Matthey, des Cœudres ;
Allons-nous-en, allons-nous-en
Chez Florian Matthey.
La Rose-Julie
Chez Florian Matthey des Cœudres,
La Rose-Julie
Chez Florian Matthey!

En voici un autre :

2. Le bal des rapiécages.
Six filles et deux garçons!
Robinet de laiton
Y jouait du violon!

Un autre :

3. Vive, vive le petit pot du baume!
C'est l'aliment des gens de l'Otâ;
Vive, vive Frédéric-Guillaume!
C'est le soutien des Orangers.
A la lanterne, tous ces faussaires,
Nous demandons qu'ils soient pendus!

Un autre :

4. Mélina, Mélina, Mélina et Numa,
La cafetière vous attend
A la Châu-de-Milieu
Pour la fête du roi!

Un autre :

5. Rangez vos établis,
Prenez vos fusils,
Pour chasser ces pourris
Qui veulent nous prendre notre pays!

¹ Voir ci-contre les airs de ces chansons populaires de l'époque, notés par M. Michelin. Le n° 6 se chantait sur l'air de *Charlotte la républicaine*.

AIRS DES CHANSONS

citées pp. 44-46.

N^o 1 *Allegro*



A - lin noz - a A - lin noz - a Tchi Flo-rian Mat-they dè Cœudr!
A - lin noz - a A - lin noz - a! Tchi Flo - rian Mat - they. La Rô-
za Dju - li - i - ya Tchi Flo - rian Mat - they dè Cœu - drè.
La Rôz - a Dju - li - i - ya Tchi Flo - rian Mat - they!

N^o 2



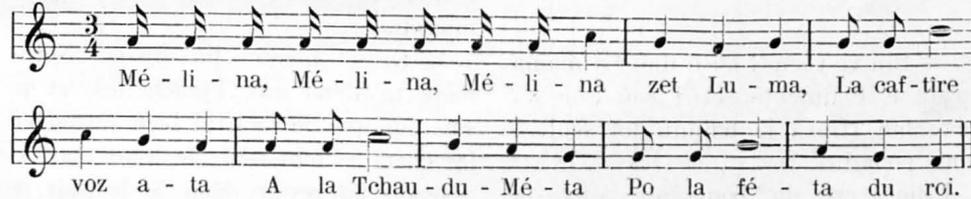
Le ba - let dè ta-con Chi féye - tè et do boueu-be! Guitchta
de lo - ton k'li djoui - ve du vio - lon.

N^o 3



Vi - ve, vi - ve l'po-tet du bau-me! C'è la nêr-cion dè dja d'l'O-tau!
Vi - ve, vi - ve Fré - dri Gui - yau-me! C'è le so-tien dèz Ô - rin-dgi!
A la lan-té-ne, Tu stè faus-sai-re No de-man-din k'i set pa-du!

N^o 4



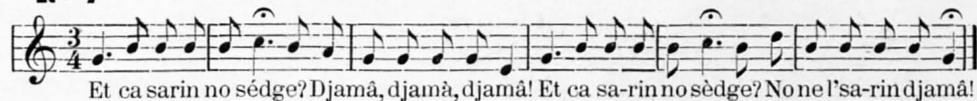
Mé - li - na, Mé - li - na, Mé - li - na zet Lu - ma, La caf-tire
voz a - ta A la Tchau - du - Mé - ta Po la fé - ta du roi.

N^o 5



Rin - dgi voz é - ta - byi! Pra - tè vo fou - zi! Po djêp-
si stè pou - ri, K'no veul pânre nou - têr pa - yi!

N^o 7



Et ca sarin no sêdge? Djamâ, djamâ, djamâ! Et ca sa-rin no sêdge? No ne l'sa-rin djamâ!

Ann autre :

6. Tchacon me nomme avoué rason
Biézet avoué son botiyon¹.
C'è pouo avè bouna façon
Tot avau lè Vaulavron!

Ann autre :

7. Et ca sarin no sédge?
Djamâ, djamâ, djamâ.
Et ca sarin no sédge?
No ne l'sarin djamâ!

I m'piézou pru lè d'da a lèz oyan
dinse tacâ, se rboutchi et tchantâ, mâ
i iavou adé pouë k'i ne fmissin pa
s'taupâ et s'bayi ana de stè débrossée
cma sla k'i iavou vou tchi Siebenthal
après ann étchau l'vépre d'on tirédge,
et asstoû k'i iai vou ke l'tin s'avait on
pou rmè, i iai det à monsu Djanneret :

— Anondret i voui m'a ranalâ. I vo
rmacho bin d'voutra bontâ.

— I n'y a pas d'kè, k'i me rpond.
Mâ, è-ça k'te pinse à t'an alâ? Vlè la
né k'va vni et te n'poré djamâ rtrovâ
lè tchmin. T'odré t'pouédre da lè Côtè,
et i t'veu arvâ kéke orval². I t'faut noz
atadre et no volin t'ramnâ à l'otau.

— Bin vo végne! k'i li dio. La mama
m'ata è Piaintchtè, et i sou sùr k'i
poré bin rtrovâ lè tchmin tot seul. I
vouï pouati.

I dio à rvè, do³ bon vépre, à tota la
compagnie et i m'ann avoué.

¹ Gourde.

² *Orvale* est le terme propre pour une calamité, un désastre public, provenant par exemple de grêle, gelée, inondation, éboulement, etc. Il s'applique rarement, comme ici, à un accident n'atteignant qu'une personne.

Un autre :

6. Chacun me nomme avec rason,
Biézet avec son *boutillon*.
C'est pour avoir bonne façon
Tout en bas les Valanvrons!

Un autre :

7. Et quand serons-nous sages?
Jamais, jamais, jamais!
Et quand serons-nous sages?
Nous ne le serons jamais!

Je me plaisais assez là-dedans à les
entendre ainsi bavarder, se répliquer
et chanter, mais j'avais toujours peur
qu'ils ne finissent par s'empoigner et se
donner une de ces rossées comme celle
que j'avais vue chez Siebenthal après une
dispute le soir d'un tir, et aussitôt que
je vis que le temps s'était un peu re-
mis, je dis à M. Jeanneret :

— Maintenant, je veux m'en retour-
ner. Je vous remercie beaucoup de vo-
tre bonté.

— Il n'y a pas de quoi, me répond-
il. Mais penses-tu à t'en aller? Voilà
la nuit qui va arriver et tu ne pourras
jamais retrouver les chemins. Tu iras
t'égarer dans les Côtes et il t'arrivera
quelque malheur. Il te faut nous at-
tendre et nous te ramènerons à la
maison.

— Grand merci! lui dis-je. Notre
mère m'attend aux Planchettes, et je
suis sûr que je pourrai bien retrouver
les chemins tout seul. Je veux partir.

Je dis au revoir, bien le bonsoir, à
toute la compagnie et je m'en vais.

C. MICHELIN-BERT.

³ Ce *do*, d'origine incertaine, précède tou-
jours la formule de salutation proprement dite
« bonjour », etc.

(A suivre.)

ON DMÎNDJE È PIAINTCHTÈ

UN DIMANCHE AUX PLANCHETTES

RÉCIT EN PATOIS DES MONTAGNES NEUCHATELOISES

(Suite et fin. — Voir la livraison de Janvier-Février 1913, p. 35.)

VII

Dinse, i me rmetto a tchmin. La pieudge avait piacà, mà l'ché était encouo nè, et il acmassive d'être on pouù né. I n'y avait ra à vogni, s'i volioù rarvâ encouo d'djè è Piaintchtè. Mà se l'tchmin m'avait sabiâ rudama long et rgotu pouo alâ avau, ça fè bin ann'autre affaire pouo rmôntâ. Stu viédge¹, i n'créyoù porè djamâ d'avè fini d'grimpâ et d'povè sèti de stè bouù, ke m'dépouran dssu câzi cma s'il avait encouo pyèvu à roye. D'ann autèr chan, i n'étoù vouère à m'n âze da mèz éyon, k'étan encouo tot mouè et k'm'étan restâ colâ u couò, et i iacmassivo de m'satre on pouù tot vouac, ça k'n'a ra d'ébayissabye aprè ana tó djènèye, on s'long véyédge et dè tóz émòcion. I zè biñ du mau a n'pas m'lassi apougnì pa la moidjasse². Tot pari, à fouòcha d'martchi, d'bardâ, de rgotâ, d'm'aspâ, d'leùdgi à dari, d'grimpâ a m'aidan avoué lè pi et lè man, i iai fini pa m'trovâ amont, u moins i l'créyoù. Mà i n'étoù k'fouè dè bouù, et lé, cma il était câzi atérama né, i n'povoù pyè vè oué ça k'i iétoù

¹ *Viédge*, proprement « voyage », a pris dans les patois romands les sens de « charge transportée en une fois » et de « fois ». « Voyage » est rendu un peu plus bas par *véyédge*, qui est calqué sur le français.

² La *moidjasse* est à peu près l'équivalent des termes du français régional « la molle, la flemme ». C'est le titre d'une chanson politique de 1852, publiée par M. L. GAUCHAT dans le recueil *Aus allen Gauen* (Zurich 1896), p. 145.

VII

Ainsi donc, je me remets en route. La pluie avait cessé, mais le ciel était encore noir, et la nuit arrivait. Il n'y avait pas à lambiner, si je voulais encore arriver de jour aux Planchettes. Mais si le chemin m'avait semblé terriblement long et raboteux pour descendre, ce fut bien autre chose pour remonter. Cette fois, je ne croyais pourtant jamais avoir fini de grimper et de pouvoir sortir de ces bois, qui dégouttaient sur moi comme s'il avait encore plu à verse. D'un autre côté, je n'étais guère à mon aise dans mes vêtements, qui étaient encore tout mouillés et m'étaient restés collés au corps, et je commençais à me sentir un peu veule, ce qui n'a rien d'étonnant après une telle journée, un si long voyage et de pareilles émotions. J'eus bien de la peine à ne pas me laisser saisir par l'accablement. Tout de même, à force de marcher, de faire des embardées, de ricocher, de butter, de glisser en arrière, de grimper en m'aidant des pieds et des mains, je finis par me trouver au sommet, du moins je le croyais. Mais je n'étais que hors des bois, et là, comme il était presque entièrement nuit, je ne pouvais plus voir où j'étais, ni de quel côté me diriger. Force m'était d'aller au hasard. La pluie avait tellement détrempe le sol que l'on n'y voyait plus de sentiers.

et d'kain chan i m'faliait viri. I m'était fouôche d'alâ à l'ézè. La pieudge avait s'tolama goûmâ l'tarain, k'on n'i véyait pyè ra d'sati. Patot ça n'était ke d'la borbe et du pacot. I n'avoû pas pyètoû rtiri on pi du margouyi, ke, ouf! Daniè da l'potet du beurre keu! i rpiantâvo l'autre da la pôte o da on liagot, et slé dinse pada Dieu sâ combin d'tin, sa k'i s'peüssè trovâ ann otâu dvant mè. Cma sèti de s't aboutche? On viédge porè, i m'ai pou crère sauve¹. I ioûyio dè pas et i m'sabye k'kécon m'vin u dvan. Poua le faite, i m'treûvo dvan on lon homme ke tniait on gros tchin à l'atatche.

— Bon vépre, mônsieu, k'i li dio. N'pori vo pas dè viédge² m'dire oué ça k'i ya le tchmin k'méne è Piaintchtè?

L'homme me bouète ana boussée, a coudan d'me rkniotre maugrà la né, et me rpond :

— K'è-ça k'te fâ poua chi à stèz ûrè, on ptet motche cma tè? È-ça k't'veu t'dépatchi de rtênâ à t'n otâu, ptet rôdu, ptet vâgabond k't'è! Se ce n'è pâ ana pidi d'racontrâ dinse pouatot de sta grain-na d'miston!

I iai tot dret rpondu k'i n'étoû pas d'la grain-na d'miston, k'i iétoû ptète pyè onaitte k'lu, mâ «ki rpond apond³»: le vlé ke s'corse po tot d'bon et ke m'fâ :

— Foui dréye d'ci, dièbe d'mauvniu, s'te n'veu pas k'i l'foto ana tértchnée et k'i l'axo mon tchin apré!

Sin ozâ rpipâ on mot, i m'ai rmè à traça da la né, lè bousson, lèz erbè et à m'apôtâ da l'patchoc. I satou bin k'da le fond s't homme avait rason, k'i n'étoû k'on ptet vâgabond, mâ tot pari, il aliait

Partout ce n'était que boue et fange. A peine avais-je retiré un pied du margouillis que, paf! Daniel dans le pot du beurre fondu! je replantais l'autre dans la vase ou dans une flaque d'eau, et cela Dieu sait pendant combien de temps, sans qu'il pût se trouver une maison devant moi. Comment sortir de cette situation inextricable? Une fois pourtant, je pus me croire sauvé. J'entends des pas, et il me semble que quelqu'un vient à ma rencontre. En effet, je me trouve devant un long homme qui tenait un gros chien en laisse.

— Bonsoir, monsieur, lui dis-je. Ne pourriez-vous pas par hasard me dire où est le chemin qui conduit aux Planchettes?

L'homme me regarde un instant, en tâchant de me reconnaître malgré la nuit, et me répond :

— Que fais-tu ici à ces heures, un petit mioche comme toi? Veux-tu te dépêcher de retourner chez toi, petit rôdeur, petit vagabond que tu es! Si ce n'est pas une pitié de rencontrer ainsi partout de cette graine de *mistons*!

Je lui répondis aussitôt que je n'étais pas de la graine de *mistons*, que j'étais peut-être plus honnête que lui, mais, «qui répond *apond*»: le voilà qui se fâche tout de bon et me dit :

— Décampe d'ici immédiatement, diable d'avorton, si tu ne veux pas que je te flanque une mornifle et que je lance mon chien à tes trousses!

Sans oser répliquer un mot de plus, je me remis à marcher dans l'obscurité, les buissons, les herbes et à m'empêtrer dans la fange. Je sentais bien qu'au fond cet homme avait rason, que je

¹ Forme proprement féminine, étendue aux deux genres, comme le français «chauve».

² Sur cette expression, voir 1912, p. 259, note 2.

³ C'est-à-dire «engage, prolonge la discussion». *Apondre* signifie «relier, ajouter bout à bout».

on pou lyëain : i n'étoû pas d'la grain-na d'miston, et i m'dziou : c'è porè du rude ke d'se vè dinse méganiâ et de n'pâ povè s'défadre. Et pi, è-ça k'on l'kniot stu long garidou? I farait ptéte bin mi d'se gratâ oué ça k'l'échause, stu viye pè!

I m'consoulâvo dinse cma i povou, mâ ça n'm'aidâve vouère à sêti d'abouteche, et i n'étoû pâ encouo u tchavon d'mè mâlheur, cma voz alâ vè.

D'kain chan alâ? I vo djûro k'i l'savou adé moins. L'mi était d'alâ tot dret dvan mè, du chan k'i m'sabiait k'lè Piantchête dvan être, djuk'à ça k'i iaiye trovâ ann otâu o on tchmin po d'bon. Damati k'i iétoû lé à patchocâ et k'i riskiou d'alâ m'drèyi da kéke pozau, k'ç'ann était tot piain poua lé, i m'sabye k'i véyo, à kéke pas d'mè, ana lodge o ana pta tchau¹. Cma i iétoû cònta! Mâ vlé k'u même moma ôke d'bian ke m'vin u dvan. ... K'è-ça k'ça povait être? On mânau?² Mâ i n'ai djamâ créyu à sté bétizè. On lu? Mâ lè lu n'son pas bian. Tot pari, i iai pouè, i voui criyâ, mâ la vouèche m'raïste u dari du cou, ca i m'avzo k'c'était... on grò énorme boc, ke me vniait contre a sautan à pi djoin! La terreur me rbye de djâmbè, i m'metto à kèri cma on possédè du chan d'la pta tchau, l'boc m'râpe aprè a fzan adé sè ptet saut à pi djoin. Tu lè moma i créyou k'il alâve m'piantâ sè couonè da le dou. I iarvo³ voué l'otau, i viro

¹ Cabane servant d'abri au bétail, en été, dans les pâturages reculés. C'est une extension du sens de *chau* désignant le pâturage lui-même, et le mot n'a sûrement rien à voir avec *casa*; il est d'origine préromaine.

² Fantôme nocturne malfaisant, sorte de croquemitaine.

³ Forme modelée sur l'infinifit *arvâ* et dans laquelle la voyelle primitivement tonique a ainsi

n'étais qu'un petit vagabond, mais tout de même il allait un peu loin : je n'étais pas de la graine de *mistons*, et je me disais : c'est pourtant dur de se voir ainsi dénigrer sans pouvoir se défendre. Et puis, le connaît-on ce long chenapan? Il ferait peut-être beaucoup mieux de se gratter où ça le démange, ce vieux vilain!

Je me consolais ainsi comme je pouvais, mais cela ne m'aidait guère à sortir d'embarras, et je n'étais pas encore au bout de mes malheurs, comme vous allez voir.

De quel côté aller? Je vous jure que je le savais toujours moins. Le mieux était d'aller en droite ligne devant moi, du côté où il me semblait que les Planchettes devaient être, jusqu'à ce que j'eusse trouvé une maison ou un vrai chemin. Pendant que j'étais là à patauger et que je risquais d'aller m'étendre dans quelque mare, — c'en était tout rempli par là — il me semble que je vois, à quelques pas de moi, une loge ou une petite cabane. Que j'étais heureux! Mais voilà qu'au même instant quelque chose de blanc s'avance au-devant de moi. ... Qu'est-ce que cela pouvait être? Un loup-garou? Mais je n'ai jamais cru à ces bêtises. Un loup? Mais les loups ne sont pas blancs. Pourtant j'ai peur, je veux crier, mais la voix me reste au fond du cou, quand je m'aperçois que c'était... un énorme bouc, qui venait contre moi en sautant à pieds joints! La terreur me rend des jambes, je me mets à courir comme un possédé du côté de la cabane, le bouc me poursuit en faisant toujours ses petits sauts à pieds joints. A chaque instant je croyais qu'il allait me planter ses cornes dans le dos. J'arrive à la maisonnette,

complètement disparu. De même *i s'corse*, «il se courrouce», d'après *s'corsi*, *i s'asste*, «il s'assied», d'après *s'astâ*, etc.

tot utê a kiéyan ana pouôta, k'on pou la né, on pou la déguêye, i n'poui djamá trovâ, et slé adé avoué su mè talon stu boc, k'fazait dèz oufée cma on tchat corsî. Tot d'on cou, i véyo lé dzo l'tet on bossé, i li salio dssu cma i poui, tan bin k'mau i m'abéco su lè bouô, mà ne vlé-t-u pâ k'i iai la mautchance d'éthiciâ avoué on pi et ke, paf! i tchéyo d'da l'bossé!... S'voz avi oyi stu pioufâ!

Ça ke l'boc a dè être ébayî a m'véyan dinse disparétre tot d'on cou, i ne lyi ai pas dmandâ, mà vo peûtè vo l'émadgenâ! Po mè, ça k'i m'ai trovâ ébôbi de m'vè d'da stu long bossé k'm'alâve pyè haut k'la téta, nion n'pora djamá s'a faire ann idéye. Pru bon k'il était voué et k'i n'y avait k'on pou d'ave u fond, sin kè, i sarou étâ néyi du cou.

U pèrmî moma, i faut bin l'dire, i iétou piétou boueunâ de m'trovâ lé a skèrtâ, d'li povè rpànre mon chof à m'n avietta, et de m'satre dinse bin rparâ contèr sta pouzon d'bête, k'oufâve adé et k'coudive, u moins i me l'sabiait, bayî dè cou d'couône à mon bossé. Mà stu-ci, Dieu set bni, était bin askèrsî.

« S'i pouvait u moins s'assnâ, stu pè dièbe! k'i li soitâvo, s'fratchî lè couônè! s'acrazâ la tète! »

Mâ i paraît k'u tchavon d'ana bous-séye, il a pouadu pâchasse et s'a déco-radgî, pocha k'i l'ai oyi k's'ann alâve a bëlant. Kain bon decpiye!¹

Câ i iai pou crére k'il était pru lyèain et k'i ne rvindrait pyè, i m'a faliu pinsa

¹ Substantif verbal de *decpiyi*, « débarrasser », dont le contraire est *acpiyi*, « gêner, embarrasser ». Sur l'origine de ces mots, voir *Bulletin du Glossaire*, 1908, p. 58.

je tourne autour en cherchant une porte, que, un peu à cause de la nuit et un peu à cause de la frayeur, je ne puis jamais trouver, et cela toujours en ayant sur mes talons ce bouc, qui soufflait comme un chat en colère. Tout à coup, je vois sous le toit un tonneau, j'y grimpe comme je peux, tant bien que mal je me juche sur ses bords, mais ne voilà-t-il pas que j'ai le malheur de glisser d'un pied et que paf! je tombe dans le tonneau!... Si vous aviez entendu ce plongeon!

Ce que le bouc dut être étonné en me voyant ainsi disparaître tout à coup, je ne le lui ai pas demandé, mais vous pouvez vous l'imaginer! Pour moi, ce que je me trouvai abasourdi en me voyant dans ce long tonneau qui me dépassait la tête, personne ne pourra jamais s'en faire une idée. Heureusement qu'il était vide et n'avait qu'un peu d'eau au fond, sinon, j'aurais été noyé du coup.

Au premier abord, il faut bien le dire, j'étais plutôt content de me trouver là en sécurité, d'y pouvoir reprendre un peu mon souffle et de me sentir si bien garanti contre cette *poison* de bête, qui soufflait toujours et tâchait, du moins il me le semblait, de donner des coups de cornes à mon tonneau. Mais celui-ci, Dieu soit béni, était bien assis.

« S'il pouvait au moins s'assommer, ce vilain diable! lui souhaitais-je, se briser les cornes! s'écraser la tête! »

Mais il paraît qu'au bout d'un moment il perdit patience et se découragea, car je l'entendis s'en aller en bëlant. Quel bon débarras!

Quand je pus croire qu'il était assez loin et qu'il ne reviendrait plus, je dus penser au moyen de sortir de cette drôle de forteresse, qui m'avait rendu un si grand service. Mais c'est ici que mes tribulations commencèrent, et quelles

u moyen d'sêti foueu de sta drôla d'fouô-tresse, k'm'avait radu on tō gros sêrvicé. Mâ, c'è ci k'mè tribolâcion acmassira, et kain-nè tribolâcion! Na, lè Côtè du Du avoué leu rotchè et leu pèrcipice; la tanpète, lèz éloûdge, le tnare, la graile et la pieudge du Tchatlot; la montée, s'rude et s'longue, avoué mèz éyon tot mou; la né, la borbe, l'pacot, lè liagot et lè pozau; la rgôfée d'l'homme k'i iavou racontrâ, et même stu pē boc... tot slè n'était ra à chan de c'k'm'atadait encouo.

Voz ètè vo djamâ trovâ d'da on bossé pyè haut k'voutra téta? Na, ké¹ vo, et i n'vo l'coudroû pas. Na, i n'vodroû pas pouo tot l'or et tot l'ardja du Pérou k'vo voz i trèvsîé ana bousséye. Se ce n'è pâ encouo tan maulézi d'i tchè d'da, sâtè-vo cma il è difficile d'na sêti foueu? I n'y a ke slè lé k'an zēcma mè la mautchance de s'li² trovâ on viédge u fond k'n'an povan rajonâ et k'poran m'compânre.

Tot dret, pardi, ça m'sabiâve ann'afaire d'ra: i n'arou k'à m'apougni è bouô avoué lè man, m'solvâ djuk u vatre et pi cambâ lè djambè foueu, l'ana aprè l'autre. C'è bin dinse k'i iai voliu faire po acmassi, mâ boufre! ça n'était pas pou d'afaire: l'pyè k'i povou sauta amon, c'était d'arvâ à toutchi lè bouô avoué l'menton! Pyè d'vin viédge, i coudo d'faire stu tē d'fouôche, et pyè d'vin viédge i rtchéyo a fzan ann étiarbot da l'pou d'âve k'était u fond, ke m'dgikiâve amon lè djambè et me rcolâve da mè

¹ Particule interrogative qui a passé dans le français local et est encore fort usitée dans le parler familier comme équivalent de « n'est-ce pas? n'est-il pas vrai? »

² La forme d'origine pronominale *li* remplit généralement les fonctions de l'adverbe « y ». Cf. plus loin: *i li dvo passâ*, « j'y dois passer », *i li souû*, « j'y suis », *li pinsâ vo*, « y pensez-vous », etc.

tribulations! Non, les Côtes-du-Doubs avec leurs rochers et leurs précipices; la tempête, les éclairs, le tonnerre, la grêle et la pluie du Châtelot; la montée, si rude et si longue, avec mes habits tout mouillés; la nuit, la boue, la fange, les flaques et les mares; la rebuffade de l'homme que j'avais rencontré, et même ce vilain bouc... tout cela n'était rien à côté de ce qui m'attendait encore.

Vous êtes-vous jamais trouvé dans un tonneau plus haut que votre tête? Non, n'est-ce pas, et je ne vous le souhaiterais pas. Non, je ne voudrais pas pour tout l'or et tout l'argent du Pérou que vous vous y trouvassiez un instant. S'il n'est pas précisément malaisé de tomber dedans, savez-vous combien il est difficile d'en sortir? Il n'y a que ceux qui ont eu comme moi le malheur de s'y trouver une fois au fond, qui peuvent en parler et pourront me comprendre.

Tout d'abord, parbleu, cela me paraissait une chose de rien: je n'aurais qu'à m'accrocher aux bords avec les mains, me soulever jusqu'au ventre et ensuite passer les jambes dehors l'une après l'autre. C'est bien ainsi que je voulus faire pour commencer, mais bigre! ce n'était pas peu de chose: le plus haut que je pouvais me soulever, c'était d'arriver à toucher les bords avec le menton! Plus de vingt fois j'essaie de faire ce tour de force, et plus de vingt fois je retombe en faisant rejaillir le peu d'eau qui était au fond, qui me giclait dans les jambes et me coulait ensuite dans les souliers. En voyant que je ne pourrais jamais aboutir de cette façon, j'essaie de faire comme les ramoneurs, de grimper en m'aidant des genoux et du derrière de la tête, mais le tonneau était trop large et je retombe assis au

sulié. A véyan k'i n'i pouroù djamá arvâ de sta façon, i coudo d'faire cma lè rmasstchêmnéye, d'grimpâ a m'aidan avoué lè djnu et l'dari d'la téta, mà l'bossé était trop lèrdge et i rchéyo asstâ u fond, l'daré da l'âve. I coudo d'faire dèz essatchéye po l'faire à béklyi et tchè su l'chan, mà i n'bouge pas pyè ke dvan la téta du boc. I sauto, i m'déméno, i iédjvato, i m'aradjo... ra n'sé d'ra. I saroù étâ u fond dè croton d'Vauladgin, k'i n'saroù¹ pas mi étâ prèzni.

Après avè dinse essapâ et tirvogni pada i n'sai combin d'tin, i iai acmassi d'crère k'i iétoù pouadu et condanâ à méri lé. Mà c'était du rude et i n'pouvoù poré pas dinse m'avzi tot d'on cou à st'épan-tabye idée. I me rmetto à relâ d'toté mè fouôchè :

« U scou! A m'n'aide! »

« ... scou! ... aide! » k'me rpond ann éko, et ra d'autre.

I racmasso ann autèr viédge, pi ann autre, pi encouo ann autre... Et ra, adé ra k'l'éko : « ... scou! ... aide! » et kéke rnoyé o kéke bot k'tchantan lé dzo.

I n'y avait pâ à dire : tot était pouadu ; i m'fallait méri d'da stu bossé et i n'y avait pyè k'à m'rèzniâ. Da stu moma solânel, i iai acmassi d'faire mè réflexion :

« Vlè ça k'c'è, k'i m'dziou, ke d'm'avè dinse sauvâ sin pèrmission, et d'avè adé voliu faire à ma téta! L'bon Dieu m'a pouni. Tan mi! I l'avoué bin mèrtâ. Vlè pouokè la mama était dinse tèrbia ca al a vou k'i iavoué éfrézi le mru! C'è pouo cha k'al avait tan couzon de stu djé d'ouï! Tot sûr k'c'était on signe

¹ Le verbe « être » se conjugait en patois de préférence avec l'auxiliaire « être ». Cf. p. 78, *s'i fèssiou étâ*, « si j'eusse été », p. 84, *tot è bin étâ*, « tout est bien allé », etc.

fond, le derrière dans l'eau. J'essaie de donner des secousses pour le faire basculer et tomber sur le flanc, mais il ne bouge pas plus que devant la tête du bouc. Je saute, je me démène, je me trémousse, j'enrage... rien ne sert de rien. J'aurais été au fond des cachots de Valangin que je n'aurais pas mieux été prisonnier.

Après avoir ainsi gigoté et tirailé pendant je ne sais combien de temps, je commençai à croire que j'étais perdu et condamné à mourir là. Mais c'était dur, et je ne pouvais pas me faire ainsi tout d'un coup à cette affreuse pensée. Je me mets à crier de toutes mes forces :

« Au secours! A l'aide! »

« ... secours! ... aide! » me répond un écho, et rien d'autre.

Je recommence une seconde fois, puis une autre, puis encore une autre... Et rien, toujours rien que l'écho : « ... secours! ... aide! » et quelques grenouilles ou quelques crapauds qui chantaient là-bas.

C'en était fait : tout était perdu ; il me fallait mourir dans ce tonneau, et il n'y avait plus qu'à me résigner. Dans ce moment solennel, je commençai à faire mes réflexions :

« Voilà ce que c'est, me disais-je, que de m'être échappé sans permission, et d'avoir toujours voulu faire à ma tête. Le bon Dieu m'a puni. Tant mieux! Je l'avais bien mérité. Voilà pourquoi notre mère fut si effrayée quand elle vit que j'avais brisé le miroir! C'est pour cela qu'elle redoutait tellement cette journée! Sans doute c'était là un signe de mort, et de ma mort à moi. Que je voudrais pourtant être à la place de ce petit garçon de la Recorne! Je

de mouò, et d'la miona, d'mouò. Cma i voudrouè porè être à la piace de stu ptet boueube d'la Rcouônâ! I souè bin d'acouò k'il a rcè¹ ana ruda dédgelèye², mà anondret i n'i sa pyè ra e i dô bin trankil da son lyi. Aiye³, i voudrouè avè reevou ana schlaguèye² cma la siona⁴ et n'pas m'trovâ da stu bossé, voué tot sûr k'i m'i faudra mèri d'fan, d'frè et d'tchagrïn. Mà c'è k'i iann ai fâ de stè pèfâ k'son encouo bin mi gros ke l'sio⁴, à stu pouè boueube... Ca i li pinso! Et ca i saré mouò ki ça k'veut vni rtrouvâ mon couò? Nion, et i n'aré pâ on bé vé po li être assèvli d'da, cma l'orfeùne dè Piaïntchtè. Nion n'vindra à m'n atarma... Et l'papa k'è à l'otau et ke n'sà encouo ra d'ra, k'è-ça k'i veut dire?... Et mè camrède d'l'écoula?... Et msyè Miéville, nouètèr s'bon mètre, k'm'an-mâve tan, maugrà tu lè tolè⁵ k'i m'a bayi... Et ma pouèra seu, ke m'bayive adé dè tan bon conseil et k'i iai lassi tota màr seùla d'da l'essé... Kain-na cross⁶ i iai porè fâ à n'pas l'écotâ!... Et la mama, ma bouna mama!... »

« Mama! mama! k'i me rmetto à èrlâ, vin m'sauvâ! Vin me rtraire de stu bossé! »

Ra de rponse. Ra k'l'èko. Ra k'lè rân-nè k'tchantan adé.

« Na, na, i n'ci voui pas mèri, djamâ d'la via! k'i me rmetto à m'dire; ça sarait porè trop triste! »

¹ Deux lignes plus loin on lit *reevou*. Les *Notes grammaticales* (p. 54) n'indiquent pas moins de quatre variantes pour ce participe du verbe « recevoir » : *rsè*, *rsiè*, *rsvou* et *rsu*. L'infinitif est *rsevè* ou *rseivre* (cf. anc. fr. *reçoivre*).

² Cf. p. 40, note 4.

³ La particule ordinaire d'affirmation est aux Montagnes *vè*, « oui »; *aiye* semble indiquer une nuance : « c'est bien ainsi, en effet ».

conviens qu'il a reçu une rude volée de coups, mais maintenant il n'y sent plus rien et il dort bien tranquille dans son lit. Oui, je voudrais avoir reçu une rossée comme la sienne et ne pas me trouver dans ce tonneau, où certainement je devrai mourir de faim, de froid et de chagrin. Mais c'est que j'en ai commis de ces méfaits bien autrement graves que le sien, à ce pauvre garçon... Quand j'y pense! Et lorsque je serai mort, qui viendra retrouver mon corps? Personne, et je n'aurai pas un beau cercueil pour y être enseveli comme l'orphelin des Planchettes. Personne ne viendra à mon enterrement. Et notre père, qui est à la maison et ne sait encore rien de rien, qu'est-ce qu'il dira?... Et mes camarades d'école?... Et M. Miéville, notre si bon instituteur, qui m'aimait tant, malgré tous les *tolets* qu'il m'a donnés... Et ma pauvre sœur, qui me donnait toujours de si bons conseils et que j'ai laissée toute seulette dans l'essart... Quelle bévue j'ai pourtant faite en ne l'écotant pas!... Et ma mère, ma bonne mère!... »

« Maman! maman! recommençai-je à hurler, viens me sauver! viens me retirer de ce tonneau! »

Point de réponse. Rien que l'écho. Rien que les grenouilles qui chantaient toujours.

« Non, non, je ne veux pas mourir ici, jamais de la vie! recommençai-je à me dire; ce serait pourtant trop triste! »

⁴ Les *Notes grammaticales* (p. 15) indiquent comme formes de ce pronom possessif *la chona*, *la siona* ou *la siôn-na*, et au masculin *l'cho*, *l'sio* ou *l'sion*. De même *l'mio* ou *l'mion* et *la mione* ou *la miôn-na*; *l'tio* ou *l'tion* et *la tione* ou *la tiôn-na*.

⁵ Coup de règle ou de baguette sur l'extrémité des doigts.

⁶ « Faire une crosse » équivaut au français populaire « faire une gaffe », dans le sens de « commettre une bévue ».

Et ari dè sauté, dèz essatchéye, mà a rchéyan adé u fond du bossé.

Stu viédge c'était trop; i iann étoû u non pyë¹, tot décoradgi et i m'ai mè à pyërà.

Mâ damati k'i iétou lé à pyërà et m'désespèrà cma ana Madeleine, vlé k'i m'vin tot d'on cou ann'idéye, k'i n'sai pas cma i n'fai pâ zè pyë tou: c'était d'préyi l'bon Dieu. I iavou trop contâ su mè fouôchè, et stu viédge i dvoû rkniotre k'i n'y avait pyë k'Lu ke m'pouissè délivrà. I djouinio lè man, i m'adjnoyo u fond du bossé, et adé a pyëran et a sanguiotan, i m'metto à préyi l'bon Dieu d'tota m'n âme d'me vni u scouo et de m'padnâ tu mè maufâ d'la djénéye, d'la snân-na et d'tot l'tin passâ, a li promettan bin, cma d'juste, de n'pyë djamâ volè racmassi.

I n'avou pa encouo atchvâ ma préyire, k'a Ivan lèz eûye amon i véyo, u travoué d'mè lāguërmè², dret dssu mon bossé, ana bale étéla u ché, k'sabiave me boutâ a me rian contre, cma po m'dire: «L'bon Dieu t'a oyî!» — I rprénio corédge, i me rlévo, et, dret à stu moma, i m'sabye k'i ioûyo vni kécon. Asstou, i me rmetto à criyâ:

«U scouo! Vni à m'n aide!»

Mâ, i n'ouyo pyë ra. On s'était artâ. I reriyo on sgond viédge:

«U scouo! Vni m'savvâ!»

Et vlé stu viédge kécon k's'avzègne et ke tchame:

— K'è-ça k'i y a? Ki ètè vo? Oué-ça k'voz ètè?

¹ «Etre au non plus», locution qui signifie «être aux abois, au comble du trouble provoqué par une situation critique».

Et de nouveau des sauts, des secousses, mais en retombant toujours au fond du tonneau.

Cette fois c'en était trop; j'étais à bout, tout découragé, et je me mis à pleurer.

Mais pendant que j'étais là à pleurer et à me désespérer comme une Madeleine, voilà qu'il me vint tout à coup une idée, que je ne sais comment je n'eus pas plus tôt: c'était de prier le bon Dieu. J'avais trop compté sur mes forces, et cette fois je devais reconnaître qu'il n'y avait plus que Lui qui pût me délivrer. Je joins les mains, je m'agenouille au fond du tonneau, et toujours en pleurant et en sanglotant, je me mets à prier le bon Dieu de toute mon âme de venir à mon secours et de me pardonner tous mes méfaits de la journée, de la semaine et de tout le passé, en lui promettant bien, comme de juste, de ne plus jamais vouloir recommencer.

Je n'avais pas encore achevé ma prière, qu'en levant les yeux vers le ciel, je vois à travers mes larmes, droit au-dessus de mon tonneau, une belle étoile qui semblait me regarder et me sourire, comme pour me dire: «Le bon Dieu t'a entendu!» — Je reprends courage, je me relève, et, juste à ce moment, il me semble entendre venir quelqu'un. Aussitôt je recommence à crier:

«Au secours! Venez à mon aide!»

Mais je n'entends plus rien. On s'était arrêté. Je crie de nouveau une seconde fois:

«Au secours! Venez me sauver!»

Et voilà cette fois quelqu'un qui s'approche et demande:

— Qu'est-ce qu'il y a? Qui êtes-vous? Où êtes-vous?

² A côté de *lāguërma*, qui est la forme habituelle, l'auteur se sert plus loin (p. 81) d'une variante *lāgra*.

— I souè l'boueube à Salomon d'la Fia, k'i m'dépatcho de rpondre, et i iai zè la maunchance de tchè d'da stu bossé. Po l'amour de Dieu vni m'na¹ rtirà!

La fana vin tot pré, i m'acrocho emà i poui u bouò du bossé po tètehi d'la vè et po mi m'lassà apougni, mà, tot ça k'i iai pou vè, c'è k'c'était ana fana avoué on béguin bian, k'léyait tot bas son parpieudge et son cabas, ke vniait m'pânre pa dzo lè bras, m'traiyait amont et me rmettait d'adret su l'tâlus. I iétou dè bon! — A son béguin bian et son prédjî, i iai tot dret rkni k'c'était ana Borgoniote.

— K'è-ça k'te fâ pa chi? k'a m'fâ. Oué-ça k't'veu alâ?

I iai on pouè rcontâ mèz aventurè, et i lyi ai det k'i dvoù alâ è Piaintchtè, mà k'i n'savoù pas lè tchmin.

— Mà, pouè ptet boueube, k'a me rpond, noz a sin encouo bin lyèain, dè Piaintchtè, k'san lé amon! Mà vin, i voui alâ avoué tè u moins djuk à ça k'i t'aré mè dssu l'bon tchmin.

A dzan cink, la fana ramadjait son parpieudge et s'n aumounira, m'apougne pa la man et m'fazait à alâ avoué li. Mà on pouè totè stèz émòcion, on pouè la fatigue, on pouè l'frè (mè pouè pi batan la baratte da mè sulié), i s'è trovà k'i n'pouvoù pyè faire on pas ann avant, et k'i iai dè m'asstâ.

Ora, k'fâ sta bouna fana?

— I n'vouï pas dinse t'lassà lé, k'a me fâ. «Ca tchacon s'aide, nion n'se

— Je suis le fils de Salomon de la Fia, me hâtai-je de répondre, et j'ai eu le malheur de tomber dans ce tonneau. Pour l'amour de Dieu, venez m'en retirer!

La femme s'approche, je m'acroche comme je peux aux bords du tonneau pour tâcher de la voir et mieux me laisser empoigner, mais tout ce que je pus voir, c'est que c'était une femme avec un bonnet blanc, qui déposait sur le sol son parapluie et son cabas, venait me saisir sous les bras, me tirait en haut et me déposait debout sur le talus. J'étais sauvé! — A son bonnet blanc et à son langage, je reconnus aussitôt que c'était une Franc-Comtoise.

— Que fais-tu ici? me dit-elle. Où veux-tu aller?

Je lui racontai un peu mes aventures et lui dis que je devais aller aux Planchettes, mais que je n'en connaissais pas le chemin.

— Mais, pauvre petit garçon, me répond-elle, nous en sommes encore bien loin, des Planchettes, qui sont là-haut! Mais viens, j'irai avec toi jusqu'à ce que je t'aie au moins mis sur le bon chemin.

En disant cela, la femme ramassait son parapluie et son aumônière, me prenait par la main et me faisait marcher avec elle. Mais un peu toutes ces émotions, un peu la fatigue, un peu le froid (mes pauvres pieds battaient la baratte dans mes souliers), il se trouva que je ne pouvais plus faire un pas en avant et que je dus m'asseoir.

Alors, que fait cette bonne femme?

— Je ne veux pas te laisser là ainsi, me dit-elle. «Quand chacun s'aide, per-

¹ Comme à la page suivante : *l'pè tin m'a apatchi d'na rpouati*, na représente l'adverbe «en» avec une *n* adventice, qui provient sans doute de la liaison dans des cas comme «on

n-en veut» ou de la négation méconnue : «je n-en veux» d'après «je n'en veux pas». La même particularité se retrouve dans les patois vaudois et fribourgeois.

grève¹». Vin, i voui t'pouotâ à coumagnin. Te t'tindré bin à mon cou!

Et la vlé k'me tchêrdge dssu son doû cma s'i fèssiou étâ ana butcha d'paye, et s'mè dinse à m'trâgâ².

I y avait dja ana bouna bousséye k'no martchin dinse et tot alâve bin, u moins pouo mè, ca no véyain ana lantène ke vniait d'noutêr chan et vlé k'noz oyain dè dja prédji.

C'était nouêre boun onche avoué lè do boueube d'on vzin, do bé grand vâlet k'il était alâ cri po m'alâ kiéyi apré da lè Côtè du Du.

— Vlè l'onche! vlè l'onche! k'i m'metto à relâ a lèchant l'cou d'ma brave Borgoniotte, a sautan avau et rtrovan totè mè djâmbè po li kèri u dvan.

— Mâ, k'è-ça k't'ai fâ? K'è-ça k't'aj fâ, pteit mâlreux? k'i m'fâ tot dret. Da kain-na tabiature t'noz ai porè mè! Sâss³-tu da kain tchagrin t'ai mè ta mama? D'oué-ça k'te vin dinse, avoué stèz éyon tot mou, tot cointchi, tot détripâ; avoué stè tchaussè et stè sulié, tot rapi d'borbe?

I n'ai ra pou rpondre. I m'ai mè à pyèrà, à sanguiotâ s'fouô, k'i iai tot le pyè pou dire: «L'Du... lè pesson... l'tnare... la pieudge... l'boc... l'bossé...»

Il a faliu k'la Borgoniotte rcontèss cma a m'avait trovâ d'da on bossé u chan d'ana lodge.

— K'voz ètè porè brave! k'li fâ l'onche. I n'sai pas cma i porou pru vo rmachî d'voutra bontâ et rkniotre èl sèrvicè k'vo noz aj radu! Mâ vni à

sonne ne souffre». Viens, je te porterai à califourchon sur mon dos. Tu te tiendras bien à mon cou.

Et la voilà qui me charge sur son dos comme si j'eusse été un fêtu de paille et se met ainsi à me porter.

Il y avait déjà un bon moment que nous marchions ainsi et tout allait bien, au moins pour moi, lorsque nous vîmes une lanterne venir de notre côté et que nous entendîmes des gens parler. C'était notre bon oncle avec les deux fils d'un voisin, deux beaux grands gars qu'il était allé quérir pour aller à ma recherche dans les Côtes du Doubs.

— Voilà l'oncle! voilà l'oncle! me mis-je à crier, en lâchant le cou de ma brave Franc-Comtoise, en sautant à terre et en retrouvant toutes mes jambes pour courir au-devant de lui.

— Mais qu'as-tu fait? Qu'as-tu fait, petit malheureux? me dit-il aussitôt. Dans quelle tablature tu nous as pourtant mis! Sais-tu dans quel chagrin tu as mis ta maman? D'où viens-tu donc ainsi, avec ces habits tout mouillés, tout salis, tout gâtés; avec ce pantalon et ces souliers tout couverts de boue?

Je ne pus rien répondre. Je me mis à pleurer, à sangloter si fort, que je pus tout au plus dire: «Le Doubs... les poissons... le tonnerre... la pluie... le bouc... le tonneau...»

Il fallut que la Franc-Comtoise racontât comment elle m'avait trouvé dans un tonneau à côté d'une loge.

— Que vous êtes pourtant brave! lui dit l'oncle. Je ne sais pas comment je pourrais assez vous remercier de votre bonté et reconnaître le service que vous nous avez rendu! Mais venez à la maison prendre quelque chose. Ce n'est

¹ On dit plus souvent *nion n'se crève*, qui est une leçon meilleure. Voir à ce sujet *Bulletin du Glossaire*, 1902, p. 63, note 3.

² «Porter», avec la nuance péjorative qui s'attache souvent aux mots empruntés à l'allemand.

³ La conservation de l's, qu'indique la graphie *ss*, est un fait isolé, dont nous ne connaissons pas d'autre exemple dans les patois neuchâtelois.

l'otau pânre ôke. Ça n'è k'à kéke pas d'ci. No sariaïn tu gros boueûnâ d'faire on pouî mi voûtra knioissance. Vni, vni!

— Ben vo végne! ke rpond la fana. Mè dja m'atade à Moron. I souî, s'voz ai got de l'savè, la messadgira du Pissou, la Djudi-Evodie, tchi l'forâti Grandvoïn-net. Sta véprée i iai dvou alâ à la Tchaux, et l'pè tin m'a apatchi d'na rpouati ass toû k'i iaré voliu. Anondret, i iai couette d'rarvâ à l'otau. Tè, mon ptet boueube, baye me on bè, et à vo rvè à tu! Bouna né.

U tché d'la lantène, i iai pou vè son vzédge : c'était ana bala djoûvna fèyeta, avoué dèz eûye nè, dè djoûtè rudge et dè da bianche cma du lacé. I n'ai pou k'li passâ mon bra utè du cou et i l'ai rabrassâ cma i n'avoû djamâ, créyo, rabrassâ la mama, sa povè dire ana paroûla. Mâ i m'pinsioû¹ : « Ca i saré gran, cma i voui alâ à stu Pissou et li pouotâ ana motra d'ô o bin on tē d'cou o bin on bé djon cma slu k'la mama a d'da son cofin! »

I souî sûr k'lè do bé vâlet, k'la bouîtan tot ébôbi, avoué dèz eûye tot écar-klyj, aran bin voliu la racompaniâ on tchavounet, mâ a n'avait bouéné ra fâ lè sabian d'lè vè, et i n'an ra ôzâ lyi dire. L'onche, lu, li voliait u moins prêtâ sa lantène, ma al a rfouzâ a dzan :

— N'pinsâ pa à mè. I kniosso lè tchmin la né cma l'djè; i li dvo² passâ do o trè viédge pa snân-na.

¹ La terminaison étymologique de l'imparfait de la première conjugaison est *-âvo*, et on lit un peu plus bas *m'pinsâvo*. Les formes en *-ou*, que l'auteur emploie parfois et qu'il cite aussi dans ses *Notes grammaticales*, résultent d'une confusion avec la terminaison de l'imparfait des autres conjugaisons.

qu'à quelques pas d'ici. Nous serions tous très heureux de faire un peu mieux votre connaissance. Venez, venez!

— Grand merci! répond la femme. Mes parents m'attendent à Moron. Je suis, si vous désirez le savoir, la messagère du Pissoux, Judith-Evodie, la fille du forestier Grandvoïnnet. Cet après-midi, j'ai dû aller à la Chaux-de-Fonds, et le mauvais temps m'a empêchée d'en repartir aussi tôt que je l'aurais voulu. Maintenant j'ai hâte d'arriver à la maison. Toi, mon petit garçon, donne-moi un baiser, et au revoir à tous! Bonne nuit!

Au clair de la lanterne, je pus voir son visage : c'était une belle jeune fille aux yeux noirs, aux joues rouges et aux dents blanches comme du lait. Je ne pus que lui passer mon bras autour du cou et je l'embrassai comme je n'avais jamais, à ce que je crois, embrassé notre mère, sans pouvoir prononcer une parole. Mais je pensais : « Quand je serai grand, comme j'irai à ce Pissoux lui porter une montre d'or ou bien un collier ou bien un bel anneau comme celui que notre mère a dans sa petite cassette! »

Je suis sûr que les deux beaux gars, qui la regardaient tout stupéfaits, avec des yeux tout écarquillés, auraient bien voulu l'accompagner un petit bout de chemin, mais elle n'avait pas même fait mine de les voir, et ils n'osèrent rien lui dire. L'oncle, lui, voulait au moins lui prêter sa lanterne, mais elle refusa en disant :

— Ne pensez pas à moi. Je connais les chemins de nuit comme de jour; j'y dois passer deux ou trois fois par semaine.

² Forme refaite sur l'infinitif *dvè*. Cf. ci-dessus p. 71, note 3.

Et dînse, a noz a kittâ.

Dpi lé, i iai voliu martchi, maugrà ke stèz homme m'volian pouotâ. Mâ, i n'avioù ra avietta d'prédji. I iavoù trop couzon de rvè la mama.

« K'è-ça k'a m'veut dire? Cma faut-u me rmontrâ dvan li? Kain-na rincée¹, kain-na trempe¹ i voué rceûre! » k'i m'pinsâvo ann acmassan d'grulâ cma vo peûtè crére.

A la fin noz arvin. Vlè l'otau, l'tcharti. Vlè la pomira. Noz atrin. Asstou k'la mama m'vet, a m'couo contre, m'pra da sè bra, a m'abrassè et m'rabrassè a pyèran et a dzan :

« Il è rtrovâ! Il è rtrovâ, mon pouèr ptet boueube! O mon Dieu, k'l'é porè bon! Cma i te rmacho du fond d'mon coueu! »

Po mè, i n'povoù ra dire d'autre ke : « Padon! padon, mama! I n'vouï pyè l'faire, i n'vouï pyè djamâ m'sauvâ, pyè djamâ racmassi! »

Ma seu me vniait djèrè pànre lè man tot a pyèran de djoye, et m'passâve son bra utè d'mon cou a m'tchatsan.

— Mâ, pour ptet, k'fzait la mama, da kain état il è! Bouâtâ m've stèz éyon! Bouâtâ m've stè sulié, stè tchaussè! To è piain d'terraye et d'borbe! Dieu sâ da kain patertchot il a età s'apôtâ! Il a lè pi tot mou! F'n'y a ra d'autre à faire k'de l'defti².

Et a dzan cink, a m'rèvait mè sulié et mè bas.

— Bouâtâ, bouâtâ, k'a dzait encouo, il a lè pi tot nâzi! I faut tot le rtchaidgi, et no n'ain ra d'éyon. K'è-ça k'i no faut dèvni, po l'amour de Dieu? S'i n'y a

¹ Cf. p. 40, note 4.

² De *dèveti*, « dévétir », par assimilation du *v* à la sourde suivante, après la chute de l'*e* muet.

Et ainsi, elle nous quitta.

Depuis là, je voulus marcher, bien que ces hommes voulussent me porter. Mais je n'avais aucune envie de parler. Je redoutais trop de revoir notre mère.

« Que me dira-t-elle? Comment faut-il reparaitre devant elle? Quelle volée, quelle rossée je vais recevoir! » pensais-je, en commençant à trembler, comme vous pouvez le croire.

Enfin nous arrivons. Voilà la maison, la remise. Voilà le pommier. Nous entrons. Aussitôt que notre mère me voit, elle court au-devant de moi, me prend dans ses bras, m'embrasse et me remerveille en pleurant et en disant :

« Il est retrouvé! Il est retrouvé, mon pauvre petit garçon! O mon Dieu, que tu es pourtant bon! Comme je te remerveille du fond du cœur! »

Pour moi, je ne pus rien dire d'autre que : « Pardon! pardon, maman! Je ne le ferai plus, je ne m'échapperai plus jamais, je ne recommencerai plus jamais! »

Ma sœur venait aussi me prendre les mains tout en pleurant de joie, et me passait son bras autour du cou en me caressant.

— Mais, pauvre petit, disait notre mère, dans quel état il est! Regardez donc ces habits! Regardez donc ces souliers, ce pantalon! Tout est rempli de terre et de boue! Dieu sait dans quel margouillis il est allé s'empêtrer! Il a les pieds tout mouillés! Il n'y a rien d'autre à faire qu'à le déshabiller.

Et en disant cela, elle m'ôtait mes souliers et mes bas.

— Regardez, regardez, disait-elle encore, il a les pieds tout moisissés par l'humidité! Il faut complètement le changer et nous n'avons point de vêtements. Que nous faut-il devenir, pour l'amour de Dieu? S'il n'y a pas de quoi tomber malade, dans un si triste état!

pas d'kè pànre le mau da on tò piètre état!

L'onche et la tante s'boûte ana bous-séye, et i véyo k'i s'fan on ptet signe du carre d'eûye. Dret apré, la tante va dari lè ridé d'alcôfre, lè rêve on pou d'chan po mi vè djé, va à¹ lvà l'kvouèche d'on gros coufre ki étai da on carre et s'met à farfouyi d'da. Pi, u tchavon d'ana bousséye, la vlé ke rvin a pouotan su sè bras dè bé bas d'lân-na, dè ptet cafinion, ana bala tchmize bianche, dè tchaussè d'bon drap, on dgilet, on ptet schpaintz², ana bioûza d'triyédge³ avoué dè bé boton d'verre rudge... C'était lèz éyon d'leu pouir afa, k'était mouò dpi ana tiézân-na d'an, et k'deu don nion n'lèz avait djamâ toutchi! I iai bin vou k'a m'lè mettan la bouna tante avait lèz eûye piain d'lâgrè. — Na, ann onche et ana tante cma cink, vo n'lè trovré djamâ!

Tu stèz éyon m'étan bin on pou trop grand, mâ cma i m'satoû bin d'da! Ça n'è ke ca i lèz ai zè mè, k'i iai pou on pou reontâ tot ça k'm'était arvâ pada la vépréye. Mâ, ca i iai voliu prédji du grò énorme boc bian, l'onche a euvoué dèz eûye cma dè reûvè d'tombrau :

— On boc? On boc bian? k'i m'fâ. Mâ, i n'y a pâ on seul boc dssu tota la kêmnautâ dè Piaîntchtè, et encouo bin moins on boc bian!... K'è-ça k'ça pouvait bin être? Ah! padié, i li sou, k'i fâ a s'mettan à rire: Ça n'pouvait être k'la djoûvna tchabra à la viye Eulalie-Philippine, ke s'sauve adé et ke n'se piet k'a coréyi avoué lèz afa a leu coran apré. Mâ djamâ a n'a bayî on

¹ Extension analogique de l'emploi de la préposition à avec l'infinitif.

² Gilet de tricot, à manches.

L'oncle et la tante se regardent un instant, et je vois qu'ils se font un petit signe du coin de l'œil. Aussitôt la tante va derrière les rideaux de l'alcôve, les écarte un peu pour voir plus clair, va lever le couvercle d'un grand coffre qui s'y trouvait dans un coin et se met à y fouiller. Puis, au bout d'un moment, la voici qui revient en portant sur les bras de beaux bas de laine, des petits chaussons de lisières, une belle chemise blanche, un pantalon de bon drap, un gilet, un petit *spencer*, une blouse de *triège* à beaux boutons de verre rouge... C'étaient les habits de leur pauvre enfant, mort depuis une quinzaine d'années, et que dès lors personne n'avait jamais touchés! J'ai bien vu qu'en me les mettant, la bonne tante avait les yeux pleins de larmes. — Non, un oncle et une tante semblables, vous ne les trouverez jamais!

Tous ces habits m'étaient bien un peu trop grands, mais comme je me sentais bien dedans! Ce n'est que lorsque je les eus mis que je pus un peu raconter ce qui m'était arrivé pendant l'après-dîner. Mais quand je voulus parler du gros bouc blanc, l'oncle ouvrit des yeux comme des roues de tombeau :

— Un bouc? Un bouc blanc? me dit-il. Mais il n'y a pas un seul bouc dans toute la commune des Planchettes, et encore bien moins un bouc blanc!... Qu'est-ce que ce pouvait bien être? Ah! parbleu, j'y suis, dit-il en se mettant à rire: Ce ne pouvait être que la jeune chèvre de la vieille Eulalie-Philippine, qui s'échappe toujours et ne se plaît qu'à jouer avec les enfants en les poursuivant. Mais jamais elle n'a donné un

³ Sorte de toile ouvrée, coutil.

cou d'couône a nion, et slé pa la mouë¹ k'a n'ann a djamâ zê on tchavon!

Tu s'an ékiefâ d'rîre avoué l'onche a m'boûtan. Mâ po mè, cma vo peûtè crére, i ne rioû k'du réton². Dinse, stu boc k'm'avait tan épantâ n'était u fond k'ana pta tchevërta k'coréyive! Ah! s'i l'avioû sê!... T'enlève porè! N'y avait-u pas d'kè alâ d'la vèrgogne me rtchampâ da lè Côtè du Du po l'raïste d'mè djè!

— Anondret, c'è pas l'tot, i no faut pouati, k'fâ la mama a se Ivan.

— Pouati? k'fâ l'onche. Rtênâ èz Epiaturè stu vépre? Mâ li pinsâ vo? Na, i vo ci faut couchi. Noz ain lé da la tchambre haute do bon lyi k'vo voz i porè bin rpouzâ sta né. Stu ptet a trop grand faute de rpoû; et dman vo porè rpouati tan d'bonne ûre k'vo vodré!

— Djamâ d'la via! ke rpond la mama. K'è-ça k'lè dja dirin? K'è-ça k'èl papa, k'det dja être da tu sèz état, porait crére? K'i noz è ptète arvâ kéke orval? I sarait da l'cas d'no vni cri ci sta né. Na, i no faut pouati.

— Se c'è dinse, k'fâ l'onche, attatè vè encouo ana bousséye. I voui asstoû rêvni.

A dzan cink, il apreniait³ l'aïtche d'ana pta lampe à noutra tchandéla d'su et i sêfîve du pèle, damati k'la

¹ Il serait plus conforme à l'étymologie d'écrire *l'amouë*, cette locution signifiant littéralement « par l'amour que ». Sur le même développement en italien et dans les Grisons, cf. *Archivio glottol. ital.*, I, p. 25, note 1.

² *Réton* signifie proprement « écho, répercussion du son »; *rîre du réton*, c'est rîre

coup de corne à personne, et cela par la bonne raison qu'elle n'en a jamais eu un bout!

Tous éclatèrent de rire avec l'oncle en me regardant. Mais pour moi, comme vous pouvez le croire, je riais seulement pour faire comme les autres. Donc, ce boue, qui m'avait tant effrayé, n'était au fond qu'une petite chevrette qui jouait! Ah! si je l'avais su!... *T'enlève pourtant!* N'y avait-il pas de quoi aller de honte me lancer de nouveau dans les Côtes du Doubs pour le reste de mes jours!

— Maintenant, ce n'est pas tout, il nous faut partir, dit notre mère en se levant.

— Partir? dit l'oncle. Retourner aux Eplatures ce soir? Mais y pensez-vous? Non, il vous faut coucher ici. Nous avons là dans la chambre d'en haut deux bons lits, où vous pourrez bien vous reposer cette nuit. Ce petit a trop grand besoin de repos; et demain vous pourrez repartir d'aussi bonne heure qu'il vous plaira!

— Jamais de la vie! répond notre mère. Qu'est-ce que dirait le monde? Qu'est-ce que le père, qui doit déjà être dans tous ses états, pourrait croire? Qu'il nous est peut-être arrivé quelque catastrophe? Il serait capable de venir nous chercher ici cette nuit. Non, il nous faut partir.

— Si c'est ainsi, dit l'oncle, attendez encore un instant. Je reviens tout de suite.

En disant cela, il allumait la mèche d'une petite lampe à notre chandelle de suif et sortait de la chambre, pendant que la tante allait chercher une

« en écho », sans avoir de motif vrai, seulement par imitation des autres.

³ Du verbe *aprinde*, « allumer », dont le participe est *aprin*, *aprinna*.

tante alève cri ana bottlia d'vin, du pain, du fèrmédge et on raïste dè bèreé k'al avait fà avoué la mama pada la vépréye. I n'è pâ alà bin lontan k'noz ain vou ratrà l'onche avoué, dssu lèz épaulè, ana grosse mantiye tota kvouéssa de ptet col, k'i n'lyi avoué djama vou dvan, dzo son tchapé sa côla bērdāna¹, k'lyi vniait bin su lèz ēriè, et ann ēcordge à la man.

— Tot è pret, k'i no fà. La bērcette² è dvan l'otau; i iai bayi à letchet u tchvau et i n'y a pyē k'a li bouéta l'boré et l'apiéyi.

Dinse, i voliait, l'boun onche, no ramnà a tché à l'otau! No n'a povin pas rēvni d'la sērpréza; la mama voliait bin faire on pou d'façons, mà i iai bin vou k'da l'fond al était ass continta k'no. No mdgin encouo on bocon, no bévin on bon verre d'vin, et no sētin. Ca l'tchvau ē zētā aborlā et apiéyi, no montin dssu l'tché, voué k'on m'a tot rvoù d'da on gros tchāle, a léyan mon paket d'ēyon d'da l'caisson; l'onche s'asste su l'dvan du tché aprē k'il ē aprin la lantēne; no dzin à rvē à la tante Anne-Marie, a la rmachan grō d'totē sē bontā; l'onche baye ana pta vuitchtēye u tchvau, et no pouatin.

Cma i m'satoù boueunā, tot rvau³ d'da mon tchāle, bin u tchaud, couchi su lē djinon d'la mama, ke m'niait bin sarā contre li.

C'est dinse k'noz ain travouachi le vlédge dē Piantchtē, k'i n'avioù vou l'matin ke dpi l'bouò du bou, mà k'i

bouteille de vin, du pain, du fromage et un reste des bricelets qu'elle avait faits avec notre mère pendant l'après-midi. Cela ne dura pas longtemps que nous vîmes rentrer l'oncle ayant sur les épaules un grand manteau tout couvert de petits cols, que je ne lui avais jamais vu auparavant, sous son chapeau son bonnet bariolé qui lui venait bien sur les oreilles, et un fouet à la main.

— Tout est prêt, nous dit-il. La *brecette* est devant la maison; j'ai donné un picotin au cheval, et il n'y a plus qu'à lui mettre le collier et à l'atteler.

Ainsi, il voulait, le bon oncle, nous ramener en char à la maison! Nous ne pouvions pas revenir de notre surprise; notre mère voulait bien faire quelques façons, mais je vis bien qu'au fond elle était aussi contente que nous. Nous mangeons encore un morceau, nous buvons un bon verre de vin, et nous sortons. Lorsque le cheval eut été harnaché et attelé, nous montâmes sur le char, où l'on m'enveloppa dans un grand chāle, en déposant mon paquet d'habits dans le caisson; l'oncle s'assied sur le devant du char, après avoir allumé la lanterne; nous disons au revoir à la tante Anne-Marie, en la remerciant beaucoup de toutes ses bontés; l'oncle donne un léger coup de fouet au cheval, et nous partons.

Que je me sentais heureux tout roulé dans mon chāle, bien au chaud, couché sur les genoux de notre mère, qui me tenait bien serré contre elle.

C'est ainsi que nous traversâmes le village des Planchettes, que je n'avais vu le matin que depuis le bord de la

¹ Dans son *Vocabulaire*, l'auteur écrit au sujet de ce mot: « Nous croyons nous souvenir que ce terme servait à désigner les bonnets de coton bariolés, à bandes de diverses couleurs, qui étaient spécialement la coiffure des charretiers franc-comtois. »

² Sorte de chariot à ridelles.

³ Un peu plus haut, l'auteur emploie la forme *rvoù*. D'après les *Notes grammaticales*, l'infinitif avait également les deux formes *rvaudre* et *rvoûre*. L'origine est le latin *revolvere*.

iavou djôbiâ d'tan bin vëztâ apré dinâ!
I y avait encouo du djê da câzi totè lèz
otau, et a passan à chan d'on cabaret,
noz ain oyi tchantâ :

Et ca sarin-no sêdge?
Djamâ, djamâ, djamâ!

C'était, créyo, mèz Epiaturié du Tchatlot, k'atchvan lé leu ribote d'la véprée et k'n'avan pyë la couzon de s'ramadgi à l'otau.

Dpi lé, i n'ai câzi pyë ra vou, pocha k'i n'è vouère alâ lontin k'i m'avouï adêrmi. Ca i m'ai révéyi, no sêtin du bou de la Guërbiye et noz arvin u Haut dè Combè. Ci, la mama fâ à l'onche, k'no voliait à tota fouèche rcondure u moins djuk'à la Tchau :

— Na, na, brave onche, c'è pru dinse. Il è dja gros té et no voz ain dja bayi pru d'entrain voui. La lna s'è lvâ¹, on vet on pou djê, et i kniosso bin lè tchmin dpi ei djuk'à l'otau. No n'ain k'a passâ dvan tchi Capel et pa la Comba-Greurin, et noz i sarin dréye. I n'sai pas cma pru vo rmachâ d'totè vouèrè bontâ!

Dinse, noz ain det à rvè à l'onche, k'a rviri son tché, et no no sin rmè a tchmin à pi. Stu viédge, tot è bin étâ; no n'ain nion racontrâ et n'ain ra vou d'autre k'dè bou et kéke-z-ételè ke s'motchin. Ca no sin arvâ à l'otau, il était tot bé rond la miné, k'noz ain oyi fri u vlédge. No n'savin pas trop ça ke l'papa n'è voliait dire à no véyan rêvni à dè töz ûrè, mà ann atran no l'ain oyi k'ronchâve da son lyi. C'è k'c'ann

¹ Pour *lvéye*, cf. ci-dessus, 1912, p. 257, note 2.

forèt, mais que j'avais projeté de si bien visiter l'après-dîner! Il y avait encore de la lumière dans presque toutes les maisons, et, en passant à côté d'un cabaret, nous entendimes chanter :

Et quand serons-nous sages?
Jamais, jamais, jamais!

C'étaient, à ce que je crois, mes Eplaturiers du Châtelot, qui achevaient là leur ribote de l'après-midi, et qui n'avaient plus le souci de rentrer à la maison.

Depuis là, je ne vis presque plus rien, car cela ne dura guère longtemps que je m'étais endormi. Lorsque je me réveillai, nous sortions du bois de la Grebille et nous arrivions au Haut des Combes. Ici, notre mère dit à l'oncle, qui voulait à toute force nous reconduire au moins jusqu'à la Chau-de-Fonds.

— Non, non, brave oncle, c'est assez comme cela. Il est déjà très tard et nous vous avons déjà donné assez d'embarras aujourd'hui. La lune s'est levée, on voit un peu clair, et je connais bien les chemins d'ici à la maison. Nous n'avons qu'à passer devant la maison de Capel et par la Combe-Greurin, et nous y serons tout de suite. Je ne sais pas comment assez vous remercier de toutes vos bontés!

Ainsi, nous dimes au revoir à l'oncle, qui retourna son char, et nous nous remîmes en route à pied. Cette fois tout alla bien; nous ne rencontrâmes personne et ne vîmes rien d'autre que des arbres et quelques étoiles filantes. Quand nous arrivâmes à la maison, il était tout juste minuit, que nous entendimes sonner au village. Nous ne savions pas trop ce que notre père nous dirait en nous voyant revenir à de telles heures, mais en entrant nous l'entendimes ronfler dans son lit. C'est que c'en était

était on, l'papa, ke n'se bayait vouère dèz afaire. Adé et pouatot i s'a rmettait u bon Dieu. I noz avait bin atadu djuk¹ à neu o dèz ûrè, mà cma no n'arvin djamà et k'i n'arait pas sè d'kain chan vni à nouètè raconte, il avait pinsà k'rappouò du pè tin, i noz était età fouòche d'couthi tchi l'onche, et i s'était bràvama alà rédure. Ça n'è ke l'ladman k'no lyi ain recontà totè mèz aventurè, et, apré tot, i n'a fà k'd'a rire. « Tot è bin k'finit bin », dit l'dicton. Mà i iarouò bin voliu k'nion n'sèssè tot ça k'm'était arvà ; mà bin chè!¹ L'ladman on n'fazait pyè ke d'prédji d'cink dpi lè Piaintchè djank² è Vaulavons, et dpi lè Vaulavons djank à Mouaté-Dari et à la Tchou-du-Méta ! Ça k'i iann ai porè oyè ! Mà u tehavon d'tot, i iai fà cma lèz autre, i n'ai pyè fà k'd'a rire.

Tot pari, ana boune aleçon m'ann è deu don adé restà. Ca i m'ai trovà — et slé m'è arvà pyè d'on viédge, pocha k'i iann ai vou dè grizè pada ma via, i vo préyo de m'crère — da dè pòzition ke rssabian tot pik à sla k'i iétou d'da mon bossé dè Piaïn-nè, a piace d'tan sautà, tan m'démnà, tan essapà, i iai piéyi lè djnu et lvà lèz eùye amon, et adé, ça n'ma pas màncà on viédge, i iai vou rlure u ché ann étèla ke m'sabiait rire contre et m'dire :

« Corédge ! L'bon Dieu n'ta pà abàndnà ! »

Nà, pouè ptet boueube à Salomon, l'bon Dieu n'ta djamà abàndnà, et k'son saint nom set bni !

¹ Litt. « bien si est ».

² Contamination de *djuk* avec *tank* (tant que), qui signifie également « jusque ».

un, notre père, qui ne se tracassait guère des événements. Toujours et partout il s'en remettait au bon Dieu. Il nous avait bien attendus jusqu'à neuf ou dix heures, mais comme nous n'arrivions jamais et qu'il n'aurait pas su de quel côté venir à notre rencontre, il avait pensé qu'à cause du mauvais temps nous avions été forcés de coucher chez l'oncle, et il était bravement allé se coucher. Ce n'est que le lendemain que nous lui racontâmes toutes mes aventures, et, après tout, il ne fit que d'en rire. « Tout est bien qui finit bien », dit le proverbe. Mais j'aurais bien voulu que personne ne sût tout ce qui m'était arrivé ; ah ! bien oui ! Le lendemain on ne faisait plus que parler de cela des Planchettes aux Valanvrons et des Valanvrons à Martel-Dernier et à la Chaux-du-Milieu ! Ce que je dus pourtant en entendre ! Mais, en fin de compte, je fis comme les autres, je ne fis plus que d'en rire.

Tout de même, une bonne leçon m'en est dès lors toujours restée. Quand je me suis trouvé — et cela m'est arrivé plus d'une fois, car j'en ai vu de grises pendant ma vie, je vous prie de m'en croire — dans des positions qui ressemblaient à s'y méprendre à celle où j'étais dans mon tonneau des Plaines, au lieu de tant sauter, de tant me démener, de tant gigoter, j'ai ployé les genoux et levé les yeux en haut, et toujours, cela ne m'a pas fait défaut une seule fois, j'ai vu briller au ciel une étoile qui semblait me sourire et me dire :

« Courage ! Le bon Dieu ne t'a pas abandonné ! »

Non, pauvre petit fils de Salomon, le bon Dieu ne t'a jamais abandonné, et que son saint nom soit béni !

C. MICHELIN-BERT.